

Le double jeu de Sola

Barbara Cartland

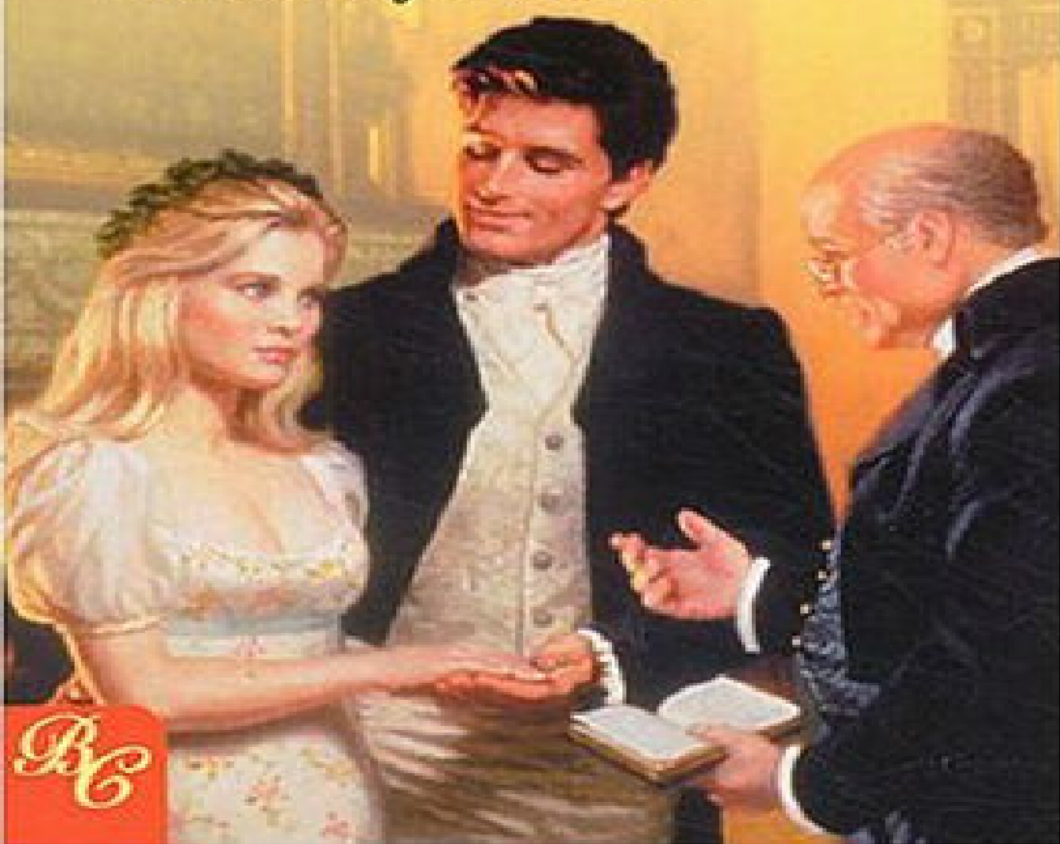
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Le double jeu de Sola



Résumé :

Aussi ravissantes l'une que l'autre, les jumelles du grand-duc de Keysiel ont pourtant des caractères fort différents : autant Zélie est vaniteuse et superficielle, autant Sola est douce et cultivée. Un beau jour, le roi Ivan d'Arkamie demande la main de Zélie. Hélas ! au moment de le rejoindre, elle attrape la rougeole. Son brillant mariage semble compromis. A moins qu'un simple subterfuge suffise pour tout arranger le temps qu'elle guérisse. Sola arrive donc à la cour d'Arkamie pour jouer les fiancées intérimaires. Persuadé d'avoir affaire à une évaporée, le roi commence par la prendre de haut, avant de succomber au charme de la jeune fille. Une tendre relation se noue, pourtant Sola sait que son amour est condamné. Lorsque Zélie reparaitra, il faudra bien lui laisser la place...

NOTE DE L'AUTEUR

Nombre d'inventions encore en usage de nos jours datent de l'époque du règne de la reine Victoria.

La première véritable bicyclette a été construite par Kirkpatrick Macmillan de Dumfressshire en 1839. Quelle révolution! On n'avait encore jamais vu un cycliste pédaler. Jusqu'alors, ils se contentaient de mouvoir leur draisienne en la faisant avancer par l'action alternative de leurs pieds sur le sol.

En 1885, le vélocipède était devenu un moyen de locomotion utilisé par des millions de personnes. Il était manufacturé par la compagnie Starley de Coventry, et ses pneus étaient fournis par Dunlop.

Les inventions ne cessaient de se succéder.

En 1847, un train put aller de Londres à Birmingham à une vitesse de pointe de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Il s'agissait là d'un véritable record!

La première machine à écrire a vu le jour en 1867. Le téléphone en 1876, et le phonographe en 1877.

En 1894, on inventa un engin qui, profitant des courants aériens, pouvait s'élever dans les airs. Un journaliste aux idées prémonitoires écrivit ceci :

Un jour, glisser dans le ciel deviendra peut-être un véritable sport

comparable au cyclisme.

— Zélie ! dit le grand-duc Boris, abandonnant soudain la lecture des journaux du matin.

La jeune fille, qui était en train de beurrer un toast, leva les yeux vers son père.

— Oui, père ?

Comme chaque matin, le grand-duc prenait son petit déjeuner en compagnie de ses deux filles, les princesses Zélie et Sola.

Blondes aux grands yeux d'une nuance très rare d'améthyste, ces ravissantes jumelles se ressemblaient tant qu'il était quasiment impossible de les différencier. En revanche, leurs caractères étaient aussi dissemblables que possible.

Avec une visible satisfaction, le grand-duc déclara :

— Ma chère Zélie, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer.

— Dites vite, père !

— Sache que ton rêve de toujours va être exaucé : tu vas épouser un roi.

Les yeux de la jeune fille étincelèrent.

— Enfin ! soupira-t-elle. Qui est-ce ?

À mi-voix, comme pour lui-même, le grand-duc déclara :

— On ne pourra pas dire que la tâche ait été facile !

Sola ne put s'empêcher de pouffer.

— C'est que les rois à marier ne sont pas monnaie courante ! lança-t-elle d'un ton sarcastique.

— Crois-tu que ce soit le moment de plaisanter ? grommela Zélie en lui adressant un regard noir.

Elle se tourna vers son père.

— Qui est-ce ? redemanda-t-elle.

— Ta sœur a raison, Zélie, lui dit le grand-duc. Les rois encore célibataires sont bien rares.. Et en général leurs fiançailles sont prévues de longue date avec une princesse de sang royal.

— Les filles du grand-duc de Keysiel ne sont que du menu fretin pour Leurs Majestés, ironisa Sola. Qui a jamais entendu parler du grand-duché de Keysiel, ce minuscule territoire perdu au bord de la

mer Noire?

— Le grand-duché est peut-être minuscule, mais j'en suis très fier, assura son père.

Sola avait déjà retrouvé son sérieux.

— Moi aussi, père. Je ne voudrais pas vivre ailleurs. Y a-t-il un endroit plus joli au monde que le grand-duché ?

Elle s'enthousiasma :

— Ses montagnes aux sommets couverts de neiges éternelles, ses plaines verdoyantes, ses villages pleins de charme, sa capitale de poche dont chaque rue semble sortie tout droit d'un livre d'images, son petit port pittoresque...

Sola s'enthousiasmait. En revanche, Zélie ne paraissait guère convaincue.

— C'est peut-être joli, mais trop petit.

Le grand-duc retint un geste agacé.

— Tu es tellement difficile, ma chère enfant !

Avec autant de ressentiment que d'ironie, il poursuivit :

— Cela n'a pas été facile de trouver chaussure à ton pied, crois-moi ! Je commençais même à abandonner tout espoir de découvrir un jour le roi de tes rêves.

— Mais qui est-ce ? demanda la jeune fille pour la troisième fois.

— Le roi d'Arkamie. J'étais en pourparlers depuis déjà un certain temps avec le Premier ministre de ce pays. Et le roi Ivan vient enfin de demander ta main.

Zélie fit la grimace. Elle semblait soudain très déçue.

— L'Arkamie ? Je n'ai jamais entendu parler de ce pays. Pas plus que du roi Ivan, d'ailleurs.

Les jumelles avaient maintenant dix-huit ans. Et si Sola n'avait jamais manifesté la moindre exigence au sujet de son futur mariage, Zélie, depuis qu'elle était en âge de raisonner, n'avait cessé de répéter sur tous les tons qu'elle n'épouserait qu'un roi.

Lorsqu'elle était enfant, ses prétentions amusaient tout le monde. Le grand-duc avait cependant trouvé cela un peu moins drôle au fur et à mesure que les années passaient. Car sa fille s'entêtait dans son idée saugrenue.

« Comment vais-je m'arranger pour quelle épouse un souverain ? » se demandait-il avec angoisse.

Il craignait les réactions de Zélie. Car lorsque ses caprices n'étaient pas satisfaits, elle était capable de faire des colères épouvantables.

— Où est l'Arkamie ? interrogea-t-elle.

— C'est un État des Balkans, répondit Sola.

Zélie fit de nouveau la grimace.

— Peuh ! Les Balkans ? J'aurais préféré devenir reine d'Angleterre ou de France.

Sola éclata de rire.

— Le prince de Galles est déjà marié et la France est une république.

Sa sœur lui adressa un coup d'œil peu amène.

— Évidemment, Mlle Je-sais-tout est au courant !

Le grand-duc soupira. Ses filles étaient vraiment le jour et la nuit. Zélie, qui ne s'intéressait qu'à ses toilettes, ne cessait de se plaindre à propos de tout et de rien. C'était la plus égoïste, la plus vaine et la plus futile des créatures.

Sola était beaucoup moins difficile. Il lui suffisait d'avoir des livres et de pouvoir monter à cheval pour être contente. Et elle n'avait jamais souhaité épouser un roi ! Ses rêves étaient bien différents.

— Le jour où je me marierai, ce sera par amour, avait-elle déclaré une fois. Il m'importe peu que mon futur mari soit prince, palefrenier ou balayeur.

En entendant cela, sa sœur avait levé les bras au ciel.

— Un palefrenier ! Un balayeur ! Ciel, quelle horreur !

— Pourquoi pas, si je l'aime ? Nous vivrons dans une chaumière et nous serons très heureux.

Zélie fronçait les sourcils.

— Zélie, reine d'Arkamie... murmura-t-elle.

Elle parut se rasséréner.

— Cela sonne bien. Que parle-t-on là-bas ?

Voyant son père hésiter, Sola vint à son secours :

— L'arkamien.

— Quoi ?

— Ne t'inquiète pas. Tu n'auras aucun mal à apprendre cette langue qui a des racines russes, grecques et latines.

Les deux sœurs avaient fait du grec et du latin, bien entendu. Et elles parlaient couramment l'allemand - la langue de leur père -, l'anglais - celle de leur mère trop tôt disparue -, ainsi que le français et le russe.

Zélie fit la moue, ce qui agaça le grand-duc.

— J'estime que tu n'es pas à plaindre, fit-il avec sévérité. Tu voulais être reine ? Tu le seras.

Voyant que son père commençait à s'impatisser, la jeune fille n'osa pas protester. S'asseoir sur le trône d'Arkamie ? C'était mieux que de ne pas avoir de trône du tout.

— Comment est le prince ? demanda-t-elle.

— J'avoue que je n'en sais rien, admit le grand-duc. Je ne pouvais tout de même pas demander de description physique à son Premier ministre !

— J'ai lu une fois un article assez long à son sujet dans un journal, dit Sola.

— Raconte !

La jeune fille fronça les sourcils.

— J'essaie de me rappeler de ce que l'on disait. Il me semble qu'il s'agissait d'un article publié il y a six mois ou un an dans un journal britannique.

— Tu ne l'as pas gardé ? interrogea Zélie avec espoir.

— Non, bien entendu.

— Tu aurais pu ! Tu conserves quelquefois des coupures de journal.

— C'est exact. Mais il faut que le sujet m'intéresse particulièrement. À l'époque, je n'avais pas de raison particulière pour me soucier du roi d'Arkamie.

— Dommage ! J'aimerais bien en savoir un peu plus sur mon futur époux.

Zélie commençait à s'impatienter :

— Alors ! Que disait-on dans le journal ? J'espère que tu t'en souviens.

— Le roi actuel venait tout juste d'être couronné après la mort de son père.

— Il est donc jeune ?

Sola hocha la tête.

— Oui, il est jeune et, apparemment, très séduisant.

Zélie battit des mains.

— Je n'en demande pas davantage !

— Et il aime s'amuser. Lorsqu'il n'était encore que prince héritier, on le voyait beaucoup plus souvent à Paris qu'en Arkamie.

Sa sœur se remit à battre des mains.

— Paris? Le prince de Galles y va lui aussi tout le temps. J'espère que mon futur mari m'y emmènera.

Le grand-duc haussa les épaules.

— Le roi d'Arkamie a maintenant autre chose à faire qu'à fréquenter les endroits à la mode du gai Paris !

Sola continuait à faire appel à ses souvenirs :

— Lorsque la santé de son père a commencé à décliner, le Premier ministre a demandé à l'ambassadeur d'Arkamie de Paris de demander au jeune prince de rentrer d'urgence dans son pays.

— Rien de plus naturel, murmura le grand-duc.

— Mais l'ambassadeur n'a pas réussi à le trouver!

— Où était-il donc ?

— Le journaliste ne la pas précisé.

En réalité, le jeune prince menait joyeuse vie chez une courtisane notoire. C'était du moins ce qu'avait compris Sola. Mais comme tout cela n'avait été suggéré qu'à mots couverts et à grands renforts de sous-entendus, elle ne jugea pas utile d'en parler.

— Et quand l'ambassadeur a enfin pu le prévenir de ce qui se passait en Arkamie, le roi était déjà mort et enterré, se contenta-t-elle de dire.

— Tu es une mine de renseignements, ma chère enfant, fit le grand-duc. L'absence du nouveau roi au moment des obsèques de son père a dû être très mal perçue par les Arkamiens.

— Tout est rentré très vite dans l'ordre ; dès que le jeune prince a pu rentrer dans son pays, les cérémonies du couronnement ont eu lieu immédiatement.

— Et bientôt, c'est moi que l'on couronnera reine d'Arkamie ! s'exclama Zélie avec une visible satisfaction.

Le fait que son futur royaume ne soit pas aussi important qu'elle l'aurait souhaité ne semblait plus l'inquiéter. Dès que sa sœur lui avait appris que le roi était jeune et séduisant, elle avait oublié tout le reste.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer le roi Ivan, dit le grand-duc. Maintenant que ta sœur a rafraîchi ma mémoire, il me semble avoir entendu dire, en effet, que c'était un très bel homme.

— Et où se trouve exactement l'Arkamie ? insista Zélie.

Déjà, Sola était debout.

— Je vais aller chercher une carte.

Elle disparut et revint quelques minutes plus tard avec un atlas.

— En plus vaste, l'Arkamie doit ressembler au grand-duché, avec des montagnes, des vallées fertiles, des lacs...

— Et la mer ?

— Ils ont droit à l'Adriatique au lieu de la mer Noire. Le seul problème, c'est que ce beau pays suscite l'envie de ses puissants voisins. La Russie, par exemple, serait ravie de rayer l'Arkamie de la carte !

— Quoi ? s'écria Zélie.

— Les Russes ont déjà envahi plusieurs Etats des Balkans, expliqua le grand-duc en se penchant vers l'atlas que Sola venait d'ouvrir. Leur but ? Avoir un accès à la Méditerranée. Or, comme tu le vois, la capitale de l'Arkamie est un grand port donnant sur l'Adriatique.

— Ah bon ? fit Zélie sans réel intérêt.

Ses yeux se remirent à briller.

— Quand le roi va-t-il venir demander ma main ?

Le grand-duc secoua la tête.

— Ce n'est pas lui qui se déplacera, mais toi.

Zélie sursauta.

— Comment cela ?

— Son Premier ministre a été formel : il est impossible à Sa Majesté de quitter son pays pour le moment. Nous allons donc nous rendre tous les trois en Arkamie.

Zélie adressa un coup d'œil si venimeux à sa sœur que cette

dernière se sentit glacée.

« J'ai l'impression qu'elle ne souhaite pas que je l'accompagne », se dit-elle.

— Et le mariage sera tout de suite célébré? interrogea Zélie.

— Mais non ! s'exclama le grand-duc. Pourquoi précipiter les choses ? Il s'agira, en principe, d'une visite officielle de quatre jours. Cela vous permettra de faire connaissance. Puis nous reviendrons ici et le roi annoncera alors, à ses sujets que le hasard a voulu qu'il rencontre la femme de sa vie...

— Drôle de hasard, fit Sola entre ses dents,

Zélie ne l'avait même pas entendue.

— La femme de sa vie... *Moi!* fit-elle avec ravissement.

— Et il ne nous restera plus qu'à retourner en Arkamie ou votre mariage sera célébré, en grande pompe, conclut le grand-duc.

Zélie avait complètement oublié son petit déjeuner. Elle se leva et se mit à marcher de long en large avec agitation.

— Une chose est sûre et certaine. J'ai besoin de tout un trousseau. Un vrai trousseau de reine !

Son père hocha la tête.

— Bien sûr, ma chère enfant. Bien sûr... Tu peux envoyer chercher les meilleures couturières de la ville.

La jeune fille laissa échapper un cri horrifié.

— Les couturières de Keysiel ? Vous n'y songez pas, père ! Pour un trousseau digne de ce nom, il faudrait au moins que j'aille à Vienne.

Rêveuse, elle murmura :

— Le mieux encore serait Paris...

— N'y compte pas, coupa le grand-duc. Étant donné que nous partirons dans dix jours pour l'Arkamie, tu n'as pas le temps d'aller en Autriche, et encore moins en France.

Zélie leva les bras au ciel.

— Comment voulez-vous que je sois prête en dix jours? C'est impossible! Absolument impossible!

Le grand-duc, qui commençait à s'impatienter, lança :

— Dans ce cas, je n'ai plus qu'à apprendre au roi d'Arkamie que tu refuses de lui accorder ta main. Et tu épouseras...

Il adressa à Sola un sourire complice avant d'ajouter :

— Un palefrenier ou un balayeur.

— C'est du chantage !

— Pas du tout. Je t'ai mise au courant de la situation. C'est à prendre ou à laisser.

— Je prends ! Je prends! s'écria Zélie. Ne suis-je pas prête à tout pour devenir reine ?

Elle fit la moue.

— Même à aller en Arkamie vêtue comme une provinciale !

— Sola ! appela Zélie.

Les deux jeunes filles venaient de remonter dans leurs chambres respectives. Sola avait déjà troqué sa robe matinale Contre une tenue d'équitation. Elle avait l'intention, comme tous les matins, de passer plusieurs heures à cheval.

— Tu viens monter avec moi ? demanda-t-elle à sa sœur.

Elle la taquinait. Zélie n'était guère sportive. Pour elle, il n'avait jamais été question de galoper à bride abattue à travers la campagne, en sautant tous les obstacles qui se présentaient. Elle acceptait seulement de parader au pas ou au petit trot sur un cheval tranquille, vêtue d'une élégante amazone.

Elle haussa les épaules.

— Ah, j'ai bien le temps ! Tu imagines ? Dans dix jours, je dois aller faire la connaissance de mon futur fiancé, le roi Ivan. Et je n'ai rien à me mettre ! Rien !

— N'exagère pas. Toutes les robes que t'a faites Mme Blanc sont ravissantes. C'est une couturière française et elle s'inspire des revues de mode parisiennes. Tu ne serais pas mieux habillée si tu allais acheter un trousseau à Paris.

— Tu crois ?

— J'en suis persuadée. Il te suffit de commander à Mme Blanc deux ou trois robes du soir et tu pourras partir pour l'Arkamie tranquille.

Zélie était déjà rassurée.

— Tu as raison. Tu as toujours raison ! Les robes de Mme Blanc sont très chères mais il est difficile de trouver mieux.

En pouffant, elle ajouta :

— Et ces derniers temps - il faut croire que j'ai eu comme une prémonition -, je me suis littéralement ruinée chez elle !

Amusée, Sola haussa les sourcils.

— Tu t'es ruinée ?

Zélie s'esclaffa de nouveau.

— Disons que j'ai ruiné père.

— Il faudrait plus que quelques toilettes - même des toilettes de Mme Blanc -, pour le mettre sur la paille, murmura Sola.

— Il aurait pu protester. Pas du tout. Quand je suis contente, il est content !

Sola eut un sourire entendu.

— Tu fais tant de bruit quand tu es mécontente que père préfère te voir contente.

— Ce n'est pas gentil, cela.

— Mais ce n'est pas la vérité ?

Zélie eut la bonne grâce de paraître confuse.

— Un peu... admit-elle.

Elle contempla son reflet dans le miroir à trois faces dans lequel elle pouvait se voir en pied. Sola se souvenait que sa sœur avait récemment commandé ce miroir à Vienne et qu'il avait coûté une fortune.

— Tu as dit que le roi Ivan était séduisant ? demanda Zélie en pirouettant devant la glace.

— C'est ce que j'ai lu.

— Dira-t-on que nous sommes le plus beau couple royal du monde ?

Sola réussit à ne pas lever les yeux au ciel.

— Tu seras certainement très jolie le jour de ton mariage...

— Oh ! Mais il va falloir commander une robe de mariée à Mme Blanc !

— Bah, tu as bien le temps pour cela ! Nous partons dans dix jours et la visite ne doit pas durer plus de quatre jours. Quant au mariage, je suppose qu'il aura lieu dans deux ou trois mois. Ce qui laissera largement à Mme Blanc le temps de te confectionner la toilette du siècle.

— Te moquerais-tu de moi, par hasard ? demanda Zélie d'un air méfiant.

— Pas du tout ! Tu sembles assez énervée et j'essaie de te faire comprendre qu'il n'y a aucune raison pour cela.

Avec un sourire, Sola poursuivit :

— Oui, tu seras bien jolie le jour de ton mariage, avec le diadème en diamants de maman...

— Ce diadème-là ? Peuh ! Il est bon pour un bal. Le jour où je serai couronnée, j'espère pouvoir porter un diadème... de reine ! Si le roi Ivan n'a pas cela dans ses coffres...

Elle fit une révérence à son image avant de conclure :

— Eh bien, je ne l'épouserai pas !

Sola demeura silencieuse. Mais elle n'en pensait pas moins !

«Zélie est tellement puérile, par moments!» était-elle en train de se dire.

Elle laissa échapper un petit soupir.

— Tu l'épouseras parce que tu n'es que trop contente de devenir reine. Et je suis sûre que les Arkamiens vont t'idolâtrer.

Zélie haussa les épaules.

— Je parie que ces rustres sont incapables de reconnaître si une robe est un modèle de Paris ou de Tombouctou.

— Ne commence pas à mépriser tes futurs sujets, s'il te plaît ! Même si eux ne savent pas que tu es habillée à la mode de Paris, le roi, lui, le saura.

— Peut-être...

Après une pause, elle reprit :

— Ce que je crains, c'est que l'Arkamie ne soit pas plus grande que le Keysiel. Régner sur un territoire aussi minuscule... c'est risible, non?

— Ne dis pas de bêtises, Zélie ! fit Sola avec agacement. Je t'ai montré la carte et tu as pu constater que l'Arkamie est au moins dix fois grande comme le grand-duché.

— Y a-t-il des villes importantes ? Des théâtres, des salles de concert et de bal que je pourrai visiter quand je serai reine ?

— Certainement.

— Et le palais royal, comment est-il?

— Tu le sauras quand tu arriveras là-bas.

— J'espère qu'il est élégant, confortable et somptueusement meublé.

De plus en plus agacée, Sola souleva légèrement sa jupe d'amazone pour donner un léger coup de cravache sur ses bottes.

— Cette conversation ne peut nous mener à rien. Comment veux-tu que je réponde à tes questions puisque je ne suis jamais allée en Arkamie?

— Comme tu es impatiente !

— Je vais monter à cheval. À tout à l'heure !

Zélie, pas plus que Sola, n'avait la moindre idée de la conversation qu'avaient eue leurs parents quelques années auparavant :

— J'ai peine à croire, Boris, que nous ayons eu deux filles si différentes, avait dit la grande-duchesse.

— Différentes ? Mais elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau !

— Je ne parlais pas de leur aspect physique, mais de leur caractère. Zélie est capricieuse, impatiente... et d'un égoïsme terrible. Par moments, j'ai l'impression quelle n'a que des défauts. Tandis que notre petite Sola n'a que des qualités.

Après un instant de réflexion, le grand-duc avait hoche la tête.

— Vous avez raison, ma chère amie. Autant Zélie est difficile, autant Sola est facile. Oui, elle n'a que des qualités. Au fond, elle vous ressemble.

La grande-duchesse avait appuyé sa tête sur l'épaule de son mari.

— Elle vous ressemble à vous aussi.

— Et à qui ressemble Zélie?

— Je l'ignore, avait soupiré la grande-duchesse. Et pourtant, c'est bien notre fille ! Il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet.

Lorsque Sola arriva aux écuries, elle y trouva le grand-duc. Lui aussi était en tenue d'équitation. .

— Oh, vous allez monter avec moi, père ? s'exclama-t-elle, ravie.

— Pendant une petite heure, pas davantage. J'ai une réunion à onze heures à l'hôtel de ville.

— Alors, ne perdons pas de temps. Il faut demander que l'on prépare nos chevaux et...

— C'est fait. J'ai demandé que l'on selle Apache pour loi.

Sola éclata de rire.

— Vous connaissez mes goûts.

— Bien évidemment, ma chère enfant, fit le grand-duc Boris en riant.

Ils partirent au grand trot, puis, une fois arrivés sous le couvert des bois, se mirent au galop dans une allée sablée. Ils ne tardèrent pas à atteindre un grand étang autour duquel frissonnaient des roseaux.

Le grand-duc fit faire volte-face à son cheval.

— Il faut que je rentre. Ce qui est bien dommage ! J'aurais aimé prolonger cette promenade.

— Je vous accompagne jusqu'au rond-point.

Au pas, rênes longues, ils prirent le chemin du retour. Après avoir laissé Apache arracher quelques herbes appétissantes au bord de l'allée, Sola déclara :

— Zélie est satisfaite : vous lui avez enfin trouvé le roi de ses rêves !

Le grand-duc hocha la tête.

— Tu crois qu'elle est contente ? lança-t-il avec une pointe d'amertume. Avec ta sœur, il faut s'attendre à tout.

— Elle voulait un roi, elle aura un roi. Que peut-elle demander de plus ?

Même si personne ne pouvait les entendre, le grand-duc baissa la voix :

— Oui, elle aura son roi. Mais, entre nous, je t'assure que cela n'a pas été facile ! Le roi Ivan n'avait absolument aucune envie de se marier... Ce sont les membres de son cabinet qui l'y ont pratiquement obligé : le pays est menacé par les Russes.

— La situation est grave ?

— Relativement. Mais le Premier ministre espère que la situation changera si le roi se marie.

— Croyez-vous qu'un mariage royal suffirait à faire reculer les Russes ?

— À vrai dire, je n'en sais rien, fit le grand-duc avec lassitude.

— Alors le roi Ivan ne voulait pas épouser Zélie ?

— Ce n'est pas elle qui est en cause. Le roi ne tenait absolument pas à se marier.

Il parut inquiet.

— Surtout, ne le lui dis pas !

— Non, bien sûr... Mais je me demande comment elle pourra être heureuse dans de telles conditions ?

Le grand-duc laissa échapper un rire plein de cynisme.

— Elle le sera : elle veut être reine. N'est-ce pas la seule chose qui compte pour elle ?

Reprenant son sérieux, il ajouta :

— Il y a déjà plusieurs semaines que je corresponds avec le Premier ministre d'Arkamie. Je n'ai pas manqué de souligner le fait que votre mère était une cousine lointaine de Sa Majesté la reine Victoria. Or les Russes craignent beaucoup les Anglais...

— S'ils attaquaient l'Arkamie, croyez-vous que l'armée britannique s'en mêlerait ?

— Je ne le pense pas. Mais si les Russes savent que la nouvelle reine d'Arkamie a des liens avec la famille royale anglaise, ils se méfieront.

Sola soupira.

— Tout cela est bien compliqué.

— Mieux vaut ne rien dire à Zélie. De toute manière, ta sœur n'a jamais rien compris à la politique.

Après un silence, Sola demanda :

— Pourquoi devons-nous partir si vite pour l'Arkamie ?

— Tout simplement parce que le Premier ministre craint que Sa Majesté ne change d'avis. Pour le moment, il a accepté l'idée d'épouser ta sœur. Mais pendant combien de temps va-t-il rester dans d'aussi bonnes dispositions ?

Un petit frisson parcourut la jeune fille.

— Pauvre Zélie... Je ne voudrais pas être à sa place ! Il me semble qu'il n'y a rien de plus horrible que de devoir passer le reste de sa vie auprès d'un être pour lequel on n'éprouve aucun tendre sentiment.

— Ne parle pas trop vite. Ta sœur peut très bien tomber amoureuse du roi.

— Elle peut également le détester dès le premier regard. Le jour où je me marierai...

— Ce sera par amour, termina son père en souriant.

— Oh, oui ! Je serais bien malheureuse si l'on me disait que je dois me rendre dans un pays étranger afin d'y rencontrer... le parfait inconnu qui doit devenir mon mari.

— Même si ce parfait inconnu était roi ?

— Qu'il soit roi ou manant, mon attitude resterait la même.

— Ta sœur n'a pas les mêmes réticences. L'homme lui importe peu, tu le sais. Elle ne songe qu'à s'asseoir sur un trône.

Ils arrivaient au rond-point où ils allaient se séparer. Le grand-duc devait regagner le château et Sola poursuivre sa promenade. Elle rassembla ses rênes.

— C'est vrai, murmura-t-elle, songeuse. Zélie n'a qu'une ambition dans la vie : porter une couronne royale. Tout cela me semble bien triste.

Même si le grand-duc ne répondit pas, la jeune fille était sûre qu'il pensait exactement Comme elle.

La réunion venait de se terminer à l'hôtel de ville quand l'un des assistants, Kurt Gersbronn, un personnage important de Keysiel, s'approcha du grand-duc.

— J'ai appris, Altesse, que vous deviez vous rendre prochainement en Arkamie ?

— C'est exact. Je vais là-bas à l'invitation de Sa Majesté le roi Ivan et de son Premier ministre.

Le grand-duc évita, bien entendu, de parler du but de sa visite. Tant que le roi n'aurait pas demandé officiellement la main de Zélie, il s'agissait d'un secret.

— Vous vous intéressez donc à l'Arkamie, monsieur Gersbronn ? demanda-t-il.

— Beaucoup, Altesse, pour la bonne raison que je suis arkamien par ma mère.

— Voilà qui est très intéressant. Connaissez-vous le pays dont est originaire votre mère ?

— Très bien, Altesse : je me rends dans ma famille arkamienne tous les deux ans et je suis avec beaucoup d'attention les nouvelles de ce pays.

— Je peux le comprendre.

Le grand-duc entraîna Kurt Gersbronn un peu à l'écart.

— Comme vous devez vous en douter, je connais beaucoup moins bien l'Arkamie que vous.

Kurt Gersbronn sourit.

— Je veux bien le croire, Altesse ! Si l'on devait chercher dans tout le grand-duché quelqu'un ayant déjà été en Arkamie, je crois bien que je serais le seul.

— Cela m'intéresse beaucoup. J'aimerais vous poser quelques questions au sujet de ce pays.

— J'y répondrai avec le plus grand plaisir, Altesse.

Avec diplomatie, le grand-duc évita d'aborder directement le sujet qui l'intéressait.

— C'est une très belle contrée, je le sais déjà.

— Oh, oui, Altesse ! Je suis sûr que votre séjour sera très agréable.

— Je n'en doute pas. J'avais certains liens avec le défunt roi, mais je vous dirai que je ne sais pratiquement rien du nouveau souverain. Pouvez-vous me parler de lui ?

— C'est un très bel homme d'une trentaine d'années. Il est intelligent, cultivé, sportif... en un mot : charmant.

— Pourquoi n'est-il pas encore marié ?

Kurt Gersbronn hocha de nouveau la tête.

— Vous touchez là au cœur du problème! Le défunt roi se désolait à la pensée de ne pas encore avoir de petit-fils, de manière à assurer la succession au trône. Il ne cessait de pousser son fils à se marier, mais le prince héritier résistait. « Bah, j'ai bien le temps ! », répondait-il invariablement.

Kurt Gersbronn soupira.

— Le problème, Altesse, c'est que si le nouveau roi s'intéresse beaucoup aux femmes, c'est seulement pour s'amuser. Il paraît qu'il a fait venir au palais plusieurs petites femmes de Paris. Il aurait là un véritable harem !

Le grand-duc parut choqué.

— Est-ce possible ?

— Hélas, oui ! Au lieu de s'intéresser aux affaires, du royaume, Sa Majesté prend du bon temps.

— Il faut bien que jeunesse se passe, fit le grand-duc avec indulgence.

— Soit ! Mais le roi Ivan n'a plus vingt ans. Lorsqu'il n'était encore que prince héritier, il pouvait faire ce qu'il lui plaisait. Maintenant qu'il est devenu roi, la situation est très différente.

Le grand-duc réfléchissait.

— Vous êtes sûr qu'il y a en ce moment plusieurs petites femmes de Paris au palais ?

— C'est du moins ce que l'on raconte en Arkamie, Altesse. Et vous savez comme moi qu'il n'y a jamais de fumée sans feu. J'espère que vous ne serez pas choqué de l'atmosphère délétère qui règne au palais...

— Je ne pense pas remarquer grand-chose. À moins que le roi ne me présente son harem... ce qui m'étonnerait!

Kurt Gersbronn se mit à rire.

— Il n'aurait pas ce mauvais goût !

— Il faudra bien qu'il se marie un jour.

— Forcément !

— À ce moment-là, il faudra bien qu'il se décide à mener une existence plus rangée. Il ne pourra pas garder au palais ces petites femmes de Paris !

Kurt Gersbronn qui n'avait, bien entendu, aucune idée des projets du grand-duc, n'hésitait pas à parler ouvertement :

— Avec le roi, il faut s'attendre à tout.

D'un air plein de doute, il poursuivit :

— Cependant, lorsqu'il se décidera enfin à prendre femme, je suppose qu'il se tiendra d'une manière correcte, tout au moins en apparence.

Le lendemain matin, pendant que Zélie choisissait avec Mme Blanc les robes qu'il allait falloir lui confectionner en toute hâte, le grand-duc et Sola galopèrent dans les allées cavalières des bois qui entouraient le château.

Cette magnifique forteresse à l'allure moyenâgeuse avait été construite au XVe siècle par le premier grand-duc de Keysiel. Bien entendu, chacun de ses successeurs avait, au cours des siècles, tenu à y apporter des améliorations. Le château était maintenant aussi confortable qu'agréable à vivre.

— Je me demande si le palais d'Arkamie est aussi moderne et bien entretenu que la résidence des grands-ducs de Keysiel, fit Sola d'un air soucieux. Si, par hasard, ce n'était pas le cas, Zélie va pousser de hauts cris.

— Elle n'aura qu'à conseiller à son futur mari d'entreprendre les travaux nécessaires. Je suppose qu'il lui laissera toute liberté pour décorer le palais à sa guise.

— Croyez-vous ? Il ne s'intéresse pas à son cadre de vie ?

— Il a d'autres soucis en tête.

— Les affaires du royaume ?

— Entre autres.

Sola lui adressa un regard étonné.

— Vous n'êtes guère loquace, père. Je vous connais assez pour deviner que vous me cachez quelque chose.

Mal à l'aise, le grand-duc haussa les épaules.

— Quelle idée !

La jeune fille, qui ne manquait pas de perspicacité, insista :

— Père, je *sais* que vous me cachez quelque chose.

Le grand-duc finissait toujours par dire ce qui le tracassait à sa fille.

— Eh bien...

Il s'éclaircit la gorge avant de lancer d'un trait :

— J'ai appris que le nouveau roi d'Arkamie n'était pas très sérieux.

— Cela, je le savais !

— Comment est-ce possible ?

— J'ai eu entre les mains un article à son sujet. Il suffisait de lire

entre les lignes pour comprendre que celui qui n'était encore à l'époque que prince héritier ne songeait qu'à s'amuser. Grands restaurants parisiens, cafés à la mode...

Songeuse, Sola ajouta :

— Il a dû dépenser des fortunes avec les courtisanes.

Le grand-duc fronça les sourcils.

— Les... les courtisanes! Sola! Où as-tu jamais entendu un mot pareil ?

La jeune fille s'esclaffa.

— Père, je lis beaucoup. Je sais ce que c'est qu'une courtisane. On les appelle aussi les demi-mondaines. Ou les cocottes. Un mot très amusant !

— Un mot qu'une demoiselle bien élevée ne devrait jamais prononcer, fit le grand-duc avec sévérité.

Sola riait toujours.

— C'est pourtant vous, père, qui m'avez appris à appeler un chat... un chat.

— Soit. Mais...

À court d'arguments, le grand-duc n'en dit pas davantage. Après un long silence, il reprit :

— Quand nous sommes seuls, tu peux parler ouvertement. Mais tâche de mesurer tes paroles devant des étrangers.

— Bien sûr, père. C'est parce que personne ne peut nous écouter que je m'exprime aussi librement.

Le grand-duc Boris soupira.

— Ah ! Si ta sœur pouvait avoir un peu de ta sagesse !

Sola ne répondit pas.

— As-tu seulement réussi à la convaincre d'apprendre l'arkamien ? lui demanda son père.

— J'ai essayé.

— Et ?

— J'ai trouvé une méthode au grenier. En fin de compte, ce n'est pas une langue bien difficile pour qui connaît comme nous le russe, le grec et le latin. Mais vous connaissez Zélie !

— Quand elle peut éviter de faire un effort quelconque...

— Exactement ! Nous allons étudier ensemble. Je crois que c'est la seule solution.

— Mais toi, ma chère enfant, tu n'as pas besoin de parler l'arkamien !

Sola laissa son cheval arracher une brassée d'herbe appétissante avant de répondre :

— Cela pourra toujours m'être utile... si par hasard ma sœur m'invite à séjourner au palais.

Le grand-duc haussa les sourcils.

— Pourquoi parais-tu aussi dubitative ? Elle t'invitera, bien sûr. Et puisque tu vas venir avec nous en Arkamie, tes connaissances en arkamien te seront utiles.

La jeune fille secoua la tête.

— Je n'irai pas là-bas, père, fit-elle avec une certaine tristesse.

— Quoi ? Pourquoi ne veux-tu pas nous accompagner, ta sœur et moi ?

La jeune fille hésita. Comment pouvait-elle expliquer à son père que, quelques heures auparavant, Zélie lui avait annoncé qu'elle ne voulait pas d'elle ?

— Si tu viens, je n'irai pas, avait-elle déclaré en tapant du pied. Ah, non, alors ! Si tu penses que je vais accepter d'aller en Arkamie avec un double, merci ! Merci bien ! Quel cauchemar ! J'en ai pardessus la tête d'entendre les gens demander : « Mais qui est Zélie ? Qui est Sola ? »

Cette dernière était demeurée silencieuse. Elle n'aurait jamais imaginé que sa sœur souffrait d'avoir une jumelle.

— Moi, j'ai toujours trouvé cela plutôt amusant, avait-elle enfin déclaré.

— Pas moi, je t'assure ! C'est extrêmement désagréable. Et en Arkamie, tu vois les complications ?

— Quelles complications ?

— C'est évident ! Si tu viens avec moi, personne ne saura jamais qui, des deux, est la fiancée du roi ! Toi ou moi ? Quel cirque !

— Quel cirque, en effet, avait murmuré Sola en pinçant les lèvres.

Elle avait eu peine à retenir ses larmes. Elle qui était si contente à la perspective de faire un beau voyage et de découvrir l'Arkamie ! Mais ce n'était pas tant pour cela qu'elle était si triste. Ce qui la désolait, en réalité, c'était parce que - pour la première fois -, elle se rendait compte que sa sœur ne l'aimait guère.

La voix du grand-duc la ramena à l'instant présent :

— Pourquoi ne veux-tu pas nous accompagner, ta sœur et moi ? insista-t-il.

La jeune fille s'éclaircit la voix.

— Je n'ai rien à faire là-bas.

— Quelle idée ! Moi, je tiens à emmener mes deux filles. Il n'y a aucune raison pour que j'en laisse une au château.

Sola s'efforça de sourire.

— J'y serai très bien. J'aime beaucoup le grand-duché.

Comprenant que ce n'était pas une raison suffisante, elle ajouta d'un ton léger :

— Et je crois que Zélie ne tient pas à ce que j'aille là-bas avec vous. Elle craint qu'on ne nous confonde, elle et moi. Ce serait plutôt gênant que les gens ne sachent jamais s'ils s'adressent à leur future reine ou...

ou à quelqu'un qui ne comptera jamais en Arkamie. Je peux la comprendre.

— Je vois ! Oui, je vois très bien !

Le grand-duc jura entre ses dents.

— Encore une vilaine manœuvre de Zélie !

— Non, non, père. Zélie n'est pour rien dans ma décision.

— À d'autres ! Je connais ta sœur.

— Il vaut beaucoup mieux que je reste ici, insista la jeune fille. De toute manière, Zélie ne veut à aucun prix que l'on sache qu'elle a une jumelle.

— J'avais raison ! s'exclama son père. Encore une vilaine manœuvre de Zélie ! Ce n'est tout de même pas elle qui commande ! Et si je lui disais que tu viens aussi, que c'est à prendre ou à laisser ?

— Non, non, père ! Je vous en prie ! Pourquoi compliquer les choses ?

— Tu te sacrifies toujours pour ta sœur.

— Pas du tout. Je vous assure que je préfère cent fois rester ici tranquillement plutôt que d'aller faire des ronds de jambe à la Cour d'Arkamie. Je monterai à cheval toute la journée, je lirai... et j'attendrai tranquillement votre retour.

Le grand-duc demeura silencieux. Discuter ? Il n'en avait pas le courage. Ne savait-il pas que Zélie, d'une façon ou de l'autre, arrivait toujours à ses fins ?

Et, comme d'habitude, Sola serait lésée. Mais, curieusement, cela ne semblait pas l'atteindre.

Perdus dans leurs pensées, le père et la fille continuaient à aller au pas.

Les jumelles, privées trop tôt de leur mère, n'avaient pas été élevées aussi strictement qu'elles l'auraient dû. Sola, instinctivement, avait toujours su comment se conduire. En revanche, Zélie était un peu comme un cheval fou. Et maintenant qu'elle était consciente de sa beauté, elle flirtait beaucoup...

Combien d'amourettes avait-elle déjà eues ? Sola en avait perdu le compte.

Le dernier des soupirants de sa sœur n'était autre que le comte Nicolas Erztatz, l'un des aides de camp du grand-duc, un quadragénaire fort séduisant ; d'origine russe, marié et père de trois enfants...

Sola se sentit soudain horriblement mal à l'aise. Certes, jamais elle ne révélerait au grand-duc ce qu'elle avait découvert ! Ses révélations causeraient un drame terrible, non seulement au château, mais dans une famille unie en apparence.

Sola avait souvent vu le comte Nicolas Erztatz échanger des regards complices avec sa sœur. Elle savait que Zélie sortait parfois le soir quand il n'y avait plus de jardiniers dans le parc. Elle se dirigeait alors

d'un bon pas vers le pavillon d'été.

— Un nid de rêve pour les amoureux! avait-elle dit un jour à sa sœur sans réfléchir.

Sola, naïvement, avait demandé :

— Pourquoi ?

En guise de réponse, Zélie avait laissé échapper un éclat de rire aigu.

« Il vaut mieux qu'elle se marie, pensa Sola. Et le plus vite possible ! Sinon, nous risquons d'avoir de gros problèmes. »

Le départ était prévu pour le mercredi. Le grand-duc Boris et sa fille devaient se rendre au port de Keysiel afin d'embarquer à bord du cuirassé que le roi d'Arkamie leur aurait fait envoyer. De là, ils passeraient le Bosphore, puis la mer de Marmara et le détroit des Dardanelles avant d'arriver dans la mer Égée. Puis ils contourneraient la Grèce et arriveraient enfin en Arkamie.

Oui, Sola était bien déçue de ne pas pouvoir faire ce beau voyage. Mais que pouvait-elle dire, puisque sa sœur ne voulait pas d'elle ?

Si elle avait insisté, leur père aurait imposé sa présence à Zélie. À quoi bon ? Cette dernière, furieuse que l'on ne tienne pas compte de ses desiderata, se serait arrangée pour lui faire sentir, à chaque instant, qu'elle était de trop.

Zélie avait maintenant une bonne douzaine de robes supplémentaires. Beaucoup trop pour un si bref séjour, jugeait Sola. Mais elle s'était bien gardée de faire part de ses réflexions à sa sœur.

Cette dernière avait décidé d'emporter tous les bijoux de leur mère, sans vouloir écouter les protestations de Sola :

— Il n'est pas correct qu'une jeune fille arbore de trop beaux bijoux.

— Peuh !

— À la rigueur un collier de perles, des boucles d'oreilles discrètes, un petit bracelet...

Zélie fit la grimace.

— Ce n'est pas assez !

— Tu as donc oublié ce que disait maman ? Avant d'être mariée, une femme doit rester très discrète dans sa tenue. Modestie et simplicité sont de rigueur.

— Soit ! Mais comme je serai bientôt mariée, je peux tout me permettre.

— Tu devrais quand même demander à père l'autorisation de prendre les bijoux de maman.

Zélie s'était alors mise dans une telle colère que sa sœur n'avait plus rien osé dire.

La veille du grand départ, Sola dormait toujours quand sa femme dé chambre vint ouvrir les rideaux.

Le premier regard de la jeune fille fut pour le ciel. Le soleil se levait à l'horizon et il allait faire très beau. Elle jeta ensuite un coup d'œil à la pendule et s'aperçut qu'il était à peine plus de six heures du matin.

Surprise, elle s'assit dans son lit.

— Que se passe-t-il donc, Gudrum ?

Cette dernière, une femme d'un certain âge, s'approcha du lit d'un air soucieux.

— La princesse Zélie est souffrante, Altesse.

Sola sursauta.

— Zélie serait malade? Qu'a-t-elle donc?

— Je l'ignore, Altesse. Mais elle n'est pas bien du tout..

La jeune fille sauta hors du lit. Après s'être enveloppée dans un peignoir, elle courut jusqu'à la chambre de sa sœur, qui se trouvait à l'autre bout du couloir.

— Zélie?

— Je suis au plus mal ! fit la jeune fille dans un sanglot.

Comme elle avait tendance à dramatiser les choses, Sola ne s'inquiéta pas outre mesure.

— Je vais mourir ! s'écria Zélie avec désespoir.

— Ne dis pas de bêtises.

Sola posa la main sur le front de sa sœur. Il était brûlant.

— Tu as un peu de fièvre...

— J'ai une fièvre de cheval, oui! Mes yeux piquent, j'ai mal à la tête, j'ai la bouche sèche...

— On va tout de suite faire venir le médecin. Aimerais-tu boire ou manger quelque chose?

— Oui, s'il te plaît. J'ai soif. Je meurs de soif.

Sola se tourna vers la femme de chambre, qui l'avait suivie.

— Gudrum, s'il vous plaît, voulez envoyer un domestique en ville chercher le médecin ?

— Tout de suite, Altesse.

Restée seule avec sa sœur, Sola lui apporta un grand verre d'eau fraîche.

— Merci, murmura Zélie.

Après avoir bu avec avidité, elle se laissa retomber sur ses oreillers.

— J'ai peur de mourir, répéta-t-elle.

— Un peu de fièvre n'a jamais tué personne.

— Mourir au moment de devenir reine !

Sola eut toutes les peines du monde à retenir un éclat de rire. Ce ne serait pas très charitable de se moquer de sa sœur - même si elle en avait bien envie. Et à vrai dire, elle commençait à s'inquiéter. Car les symptômes de Zélie n'étaient pas du tout imaginaires. Elle était bel et bien malade.

S'il lui était impossible de voyager, ce serait dramatique ! *L'Invincible* ! le cuirassé envoyé par le roi d'Arkamie, était attendu le jour même et devait repartir le lendemain matin avec le grand-duc, sa fille ainsi qu'une petite suite.

Sola se pencha vers sa sœur.

— Veux-tu un peu plus d'eau ?

— Non, Je veux guérir!

— Le médecin ne va pas tarder. Repose-toi.

Sur la pointe des pieds, la jeune fille retourna dans sa chambre. Après s'être préparée, elle descendit. Le petit déjeuner était servi comme tous les autres matins dans la salle à manger, mais le grand-duc Boris n'était pas encore là, ce qui l'étonna : son père était en général très matinal.

Il arriva dix minutes plus tard.

— Bonjour, ma chère enfant.

— Bonjour, père.

Elle n'eut pas le temps de faire savoir au grand-duc que Zélie était malade.

— Sais-tu ce que je viens d'apprendre ? lança-t-il avec bonne humeur. Il paraît que le comte Nicolas Erzatz a la rougeole ! À son âge, c'est plutôt rare...

Le grand-duc éclata de rire avant de poursuivre :

— Pour ne pas dire ridicule ! Mais ses enfants sont tous au lit avec la rougeole, et évidemment, il l'a attrapée. Apparemment, il ne l'a pas eue quand il était enfant.

Reprenant son sérieux, il conclut :

— Chez un adulte, cela risque d'être plus grave.

— Je le suppose, murmura Sola. Je me souviens l'avoir eue quand j'étais petite...

— Par conséquent, tu dois être immunisée.

La jeune fille fronça les sourcils.

— En revanche, Zélie ne l'avait pas eue.

— Non?

Sola chercha dans ses souvenirs.

— À l'époque, elle s'en glorifiait... Maintenant, elle va peut-être beaucoup regretter d'y avoir échappé quand elle avait six ou sept ans.

— Pourquoi donc ?

— Eh, elle ne se sent pas très bien ce matin. J'ai envoyé chercher le médecin.

Le grand-duc pâlit.

— Quoi ?

— Rien ne prouve que ce soit la rougeole ! s'empessa de dire la jeune fille. Mais s'il y a une épidémie en ce moment...

— Ce serait terrible ! Juste au moment où nous devons partir, tu

imagines?

— Mieux vaut attendre le diagnostic du médecin avant de nous affoler.

— Tu as raison.

Le grand-duc jeta un coup d'œil aux gros titres du premier journal de la pile que le majordome disposait chaque matin à côté de sa place. Il recevait la presse de tous les pays d'Europe - avec deux ou trois jours de retard et parfois davantage. Le seul quotidien du jour était *La Gazette de Keysiel*.

Sola aimait se tenir au courant des nouvelles. Mais ce matin-là, elle n'y pensait pas. Son inquiétude montait. Si le comte Nicolas Erzat avait la rougeole, il était fort probable que ce soit lui qui ait contaminé Zélie...

Sans appétit, la jeune fille termina ses œufs brouillés. Puis elle se força à manger l'une de ces petites brioches si légères que le chef pâtissier du château réussissait si bien.

Au moment où elle reprenait du café, le majordome fit son entrée dans la pièce.

— Le Dr Kirchberg, Altesse.

Il s'effaça pour laisser passer le médecin qui, comme à l'ordinaire, était vêtu d'une longue redingote noire. Il avait à la main la mallette à fermoir doré qui intriguait tellement Sola lorsqu'elle était enfant.

— Alors, docteur? demanda le grand-duc.

— Altesse, votre fille a la rougeole. L'éruption commence à envahir son corps et ne tardera pas à atteindre son visage, ce qui ne va pas plaire à une aussi jolie fille.

— La rougeole ? s'écria le grand-duc. À son âge ?

— Elle n'est pas la seule, Altesse. Depuis deux ou trois jours, j'ai vu plusieurs adultes atteints de la même maladie. Il s'agit d'une épidémie.

— Quel ennui ! Plus... Quel drame ! Combien de temps Zélie va-t-elle devoir rester au lit ?

— Au moins quinze jours, et peut-être davantage. Les enfants guérissent relativement vite, mais pour les adultes, cela dure toujours beaucoup plus longtemps.

Il soupira.

— Et c'est très contagieux ! Il faut mettre la princesse en quarantaine. Les personnes qui n'ont pas eu la rougeole doivent éviter à tout prix d'entrer dans sa chambre.

Il salua le grand-duc.

— Voilà tout ce que je puis vous dire pour le moment, Altesse. Je reviendrai demain. Mais je vous avouerai qu'il n'y a pas grand-chose à faire, sinon laisser la maladie suivre son cours. Bien entendu, la princesse doit garder la chambre jusqu'à sa guérison.

— Merci, docteur Kirchberg.

Après le départ du médecin, le grand-duc prit un air atterré.

— C'est terrible ! Cela ne pouvait pas tomber à un plus mauvais moment !

— Il ne vous reste plus qu'à remettre votre visite au roi d'Arkamie.

— Impossible!

— Le moyen de faire autrement ?

— Voyons, Sola, réfléchis ! Le cuirassé va arriver au port. Peut-être même est-il déjà là. D'après ce que j'ai compris, de grandes fêtes sont prévues en notre honneur en Arkamie.

Il secoua la tête.

— Non, cette visite ne peut pas être remise !

— Voyons, père, vous ne pouvez pas emmener Zélie là-bas dans cet état !

— Zélie, non.

Il marqua un temps d'arrêt avant de déclarer :

— Mais toi, oui.

La surprise de la jeune fille était telle qu'elle resta sidérée pendant quelques instants. Enfin, elle retrouva sa voix :

— Moi?

— Vois-tu une autre solution ?

— Mais enfin, père...

— Tu peux très bien prendre la place de ta sœur. Qui le saura? Tu m'as dit toi-même que Zélie voulait cacher le fait qu'elle avait une jumelle, n'est-ce pas ? Cela nous arrange... Tu partiras demain avec moi.

Le grand-duc eut un rire sarcastique avant d'ajouter :

— En emportant les robes neuves que ta sœur a fait confectionner pour une petite fortune !

— Père, ce n'est pas possible ! s'exclama Sola avec agitation.

— Je te dis qu'il n'y a pas d'autre solution. Cette visite officielle ne peut pas être remise, je te le répète. Il faut que j'aille avec ma fille Zélie - ou son double -, en Arkamie. Après cela, une fois que Zélie sera remise, le mariage pourra être célébré.

— Un mariage auquel je n'assisterai pas, je suppose? fit la jeune fille avec amertume.

— Étant donné les circonstances, il vaudra mieux que tu restes à Keysiel.

Avec quelques instants de retard, il enchaîna :

— J'en suis navré, ma chère enfant.

Sola eut l'impression que tout tournait autour d'elle. Ainsi, elle allait devoir jouer le rôle de Zélie le temps d'une visite officielle en Arkamie. Soit, quatre jours, ce n'était pas bien long ! Mais après cela, il ne lui resterait plus qu'à s'effacer...

« Zélie est cruelle, mais mon père l'est aussi, même s'il ne s'en rend

pas compte», pensa la jeune fille avec tristesse.

— Je... je persiste à penser que vous pouvez annuler cette visite, reedit-elle.

— Pas du tout ! Car il est probable que le roi ne serait que trop content de trouver un prétexte pour rompre notre engagement.

— Vous voulez dire qu'il refuserait d'épouser Zélie?

— C'est plus que probable. Notre défection serait pour lui l'occasion de tirer son épingle du jeu.

— Vous croyez vraiment que...

Le grand-duc ne la laissa pas en dire davantage :

— Il n'a aucune envie de se marier. Il n'a accepté que contraint et forcé par les membres de son cabinet. Mais je suis persuadé que s'il trouvait le moyen d'échapper à ses obligations, il serait ravi.

Sola était horrifiée.

— Pauvre Zélie ! Je ne voudrais pas être à sa place. Se rend-elle seulement compte que le roi ne veut pas vraiment d'elle?

— Elle s'en moque. Elle n'a qu'une idée en tête : devenir reine. Et si par hasard ce mariage ne se faisait pas, je te laisse imaginer sa réaction. Elle sera tout le temps en train de se lamenter, de pleurnicher...

La jeune fille demeura silencieuse. La perspective de se rendre en Arkamie en prétendant être sa sœur ne lui plaisait guère. Comment convaincre son père que ce n'était pas la solution idéale ?

Malheureusement, aucun argument ne lui vint à l'esprit. Et, déjà, le grand-duc avait repris la parole :

— Tu iras à sa place. Et personne n'aura la moindre idée de la supercherie.

— Père...

Le grand-duc commençait à s'impatienter.

— Il n'y a pas d'autre solution, te dis-je ! Le cuirassé va arriver dans le port. J'ai envoyé une délégation l'accueillir en grande pompe, tandis que la fanfare jouera les hymnes nationaux de chacun de nos deux pays. Et demain, nous partirons ensemble.

La jeune fille secoua la tête.

— Ce n'est pas bien ! Ce n'est pas la chose à faire ! Je le sais, je le sens, je...

— Va prévenir ta sœur de ce que nous venons de décider.

— *Nous...* fit Sola avec amertume.

Le grand-duc fit mine de ne pas l'avoir entendue. Elle pinça les lèvres.

« Mon père n'a pas le courage d'aller trouver lui-même Zélie, se dit-elle. Il craint sa réaction ! Et il n'a pas tort. Elle va faire toute une histoire ! »

Avant de quitter la salle à manger, elle adressa à son père un coup

d'œil désespéré.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas...

— Non, coupa-t-il.

Presque désespérément, la jeune fille cherchait des obstacles :

— Les domestiques sauront que ce n'est pas Zélie mais Sola qui est allée en Arkamie.

— Nos domestiques n'ont pas le moindre contact avec les Arkamiens. Je ne vois aucun problème de ce côté.

Le grand-duc haussa les épaules avant d'ajouter :

— Et comment veux-tu que les Arkamiens fassent la différence entre toi et ta sœur?

— Quant au roi...

Le grand-duc eut un rire cynique.

— Il prêtera si peu d'attention à sa fiancée qu'il y a peu de danger pour qu'il remarque quoi que ce soit.

Résignée, Sola baissa la tête.

— Bien, fit-elle sans le moindre enthousiasme.

Un peu plus tard, tout en gravissant l'escalier d'honneur, elle tenta de se persuader que cette mascarade avait sa raison d'être.

« Il s'agit seulement d'une brève visite officielle. Après cela nous rentrerons à Keysiel. Et plus tard, ce sera Zélie, en tant que fiancée du roi, qui retournera là-bas. Il me suffira de la mettre au courant de ce tout ce qui s'est passé pour qu'elle ne commette pas d'impair. »

Après avoir ouvert doucement la porte de la chambre de sa sœur, elle s'approcha du lit.

— Comment te sens-tu ?

Zélie eut un sanglot étouffé.

— C'est terrible : j'ai la rougeole ! Moi ! Je me souviens que tu l'avais eue autrefois et que j'étais si heureuse de ne pas l'avoir attrapée. Ah, si j'avais su !

Sola s'assit au bord du lit.

— Il paraît que le comte Nicolas Erztatz l'a aussi.

— Quoi ?

— L'un de ses enfants l'aurait contaminé.

— C'est Nicolas qui m'a donné la rougeole ! Jamais je ne le lui pardonnerai ! Jamais !

— C'est bien ta faute, ne put s'empêcher de dire Sola avec sévérité.

— Par exemple !

— Mais oui. Si tu n'étais pas allée flirter avec lui au pavillon d'été...

— Ne me fais pas la morale, s'il te plaît.

Zélie cacha son visage enfiévré sous les draps.

— Mon Dieu ! Que vais-je devenir ? Le docteur Kirchberg m'a dit que j'allais devoir rester au lit pendant au moins deux semaines ! Et qu'il ne fallait surtout pas que je me gratte si je ne voulais pas avoir de

cicatrices ! C'est affreux !

Sola tenta de la rassurer :

— La rougeole n'est pas une maladie bien grave.

— À mon âge, si ! Il faut que je fasse très attention, que je garde la chambre, que je ne prenne pas froid... Et quand je pense que le roi d'Arkamie m'attend !

« Sans beaucoup d'enthousiasme », faillit dire Sola.

Elle soupira.

— Père m'a chargée de te mettre au courant de ce qu'il a décidé au sujet de ce voyage.

— Comment cela ?

— Surtout, reste calme !

— Je suis calme ! s'écria Zélie en repoussant les draps avec brusquerie. Je suis d'un calme olympien !

Comment lui apprendre les projets du grand-duc sans susciter une crise ? Sola hésita.

— Alors de quoi s'agit-il ? lança Zélie d'une voix suraiguë. Je suis calme, oui. Mais si tu m'énerves...

Sola prit une profonde inspiration. Sa sœur n'était déjà pas facile en temps ordinaire... Mais depuis qu'elle était malade, elle était devenue tout bonnement impossible.

« Au fond, il vaut mieux que je parte, se dit-elle. Rester avec Zélie ? Ce serait vraiment pénible ! »

Soudain, elle ne voyait que des avantages à la perspective de ce voyage en Arkamie. Ce serait vraiment très agréable de traverser le Bosphore, la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles...

— Alors ? répéta Zélie. Tu vas m'expliquer ce qu'il en est, ou faut-il que je me lève pour aller trouver père ?

— Non, non, surtout pas ! Voilà... Père m'a demandé de te remplacer pendant cette visite officielle.

Zélie laissa échapper un cri perçant.

— Jamais ! Je te l'interdis ! Tu m'entends ? Je te l'interdis ! Co... comment oses-tu prendre ma place ? Tu n'en as pas le droit !

— Je ne souhaitais pas aller là-bas. Mais père a insisté. Il dit que si nous reportons ce voyage, le roi serait capable d'en profiter pour changer d'avis.

— Changer d'avis ? Que veux-tu dire ?

— Tout simplement qu'il refuserait de t'épouser.

— Il ne peut pas agir ainsi !

— Tant que vos fiançailles ne sont pas annoncées officiellement, il n'a aucune obligation.

Zélie laissa échapper l'un des plus vilains jurons qui soient. Choquée, Sola murmura :

— Je t'en prie, modère-toi.

— Tu en as de bonnes ! Je suis malade comme un chien, j'apprends que tu vas aller parader en Arkamie à ma place... vêtue de mes jolies robes neuves, je suppose ?

— Il le faudra bien.

— Et tu voudrais que je sois contente ?

Sola tapota la main brûlante de sa sœur dans un vain espoir de l'apaiser.

— Je suis désolée. Mais comme l'a dit père, c'est la meilleure solution. Écoute, il s'agit simplement d'une visite officielle de quelques jours. Et lorsque nous reviendrons à Keysiel, père et moi, je suis sûre que tu seras déjà à moitié guérie. Tu seras en pleine forme au moment de te rendre en Arkamie pour le mariage.

— Tu n'as pas le droit de prendre ma place, répéta Zélie.

— Trouve une autre solution.

D'un air boudeur, Zélie grommela :

— Je ne veux pas que tu dises que tu es moi !

— Personne ne se rendra compte de la supercherie, je te l'assure.

— Ce n'est pas juste ! Tu vas t'amuser pendant que je resterai clouée au lit ! Et tu mettras toutes les robes que j'ai choisies avec tant de soin !

— Je ne les abîmerai pas, je te promets.

— Je vais en commander d'autres. Des dizaines d'autres encore plus belles.

Sola haussa les épaules.

— N'hésite pas. Tu sais bien que père t'a ouvert un crédit illimité. Et cette, fois, Mme Blanc aura tout le temps qu'il faut pour te confectionner de fabuleuses toilettes.

Zélie réfléchissait, les sourcils froncés, les yeux brillants de fièvre.

— Pourquoi ne pourrais-je pas partir ? D'ici à ce que le bateau arrive en Arkamie, je serai probablement guérie.

— Cela m'étonnerait. Si le roi te voit couverte de taches rouges, il s'empressera de te renvoyer d'où tu viens.

— Comme tu es méchante !

Sola ne put s'empêcher de sourire. Car en général, la méchante était Zélie !

— Méchante, moi ? Pas du tout. J'essaie tout simplement de te faire comprendre la situation.

Zélie se prit la tête entre les mains.

— C'est terrible ! sanglota-t-elle. Terrible !

— Mais non. Père a trouvé le moyen de tout arranger. Et dans deux ou trois mois, guérie, plus jolie que jamais, ce sera à ton tour de te rendre en Arkamie pour te marier.

— C'est terrible, répéta Zélie.

— Calme-toi. Tâche de dormir. Il faut que tu te reposes.

Zélie se mit à trépigner.

— Je ne veux pas dormir! Je veux aller en Arkamie!

Sola tira le cordon en soie et la femme de chambre arriva quelques instants plus tard.

— Vous avez appelé, Altesse ?

— Oui, Gudrum. Ma sœur est dans un état de nervosité extrême. Le docteur Kirchberg vous aurait-il donné des calmants, par hasard?

— Justement oui, Altesse.

Gudrum s'approcha de la commode sur laquelle étaient disposés plusieurs flacons.

— Le docteur Kirchberg m'a dit que si Son Altesse était trop agitée, il fallait lui donner deux de ces comprimés.

— Je crois que ce serait indiqué maintenant.

Laissant sa sœur aux bons soins de Gudrum, Sola descendit. Elle aussi se sentait très nerveuse. Était-ce bien prudent de monter dans ces conditions?

« Mon cheval le sentira immédiatement... Il risque d'en profiter pour me faire vider mes étrières. Si je me cassais une jambe ou un bras, quel désastre ! »

Lorsqu'elle arriva dans le hall, un valet la salua.

— Son Altesse vous attend dans son bureau, Altesse.

Les domestiques avaient toujours été incapables de savoir qui était Sola et qui était Zélie.

« Étant donné les circonstances, c'est une bonne chose », pensa la jeune fille avant d'aller frapper à la porte du bureau de son père.

— Entrez! dit le grand-duc Boris.

En voyant sa fille, il esquaissa un demi-sourire.

— As-tu mis ta sœur au courant de nos projets ?

— Oui.

— Comment a-t-elle pris cela ?

— Très mal.

— Je m'y attendais, soupira le grand-duc. Tant pis ! Je vois dans tout cela le doigt du destin.

— Comment cela ? demanda Sola avec stupeur.

— Ta sœur a bien cherché ce qui lui arrive. Quant à toi, tu vas pouvoir te distraire un peu. Je suis sûr que tu apprécieras ce voyage beaucoup plus que ta sœur

— C'est certain. Zélie a toujours détesté les bateaux, alors que j'adore la mer.

La jeune fille fronça les sourcils.

— Tout ce que je souhaite, c'est de ne pas commettre trop d'impairs.

— Toi, ma chère enfant ? Jamais !

Haussant les épaules, le grand-duc ajouta :

— D'ailleurs, pourquoi en commettrais-tu plus que ta sœur, peux-tu me le dire ?

Après un silence, il ajouta :

— Si tu veux mon avis, je trouve que Zélie mérite d'avoir la rougeole. C'est une bonne punition !

Son visage se rembrunit.

— Entre nous, ma chère enfant, ta jumelle n'a jamais été très sérieuse.

Sola ne trouva rien à répondre. Elle était loin d'imaginer que son père était au courant des flirts de sa sœur.

Le grand-duc hocha la tête d'un air soucieux.

— J'ai hâte qu'elle se marie. Ce sera un souci de moins.

— Une fois qu'elle sera reine, je suis sûre qu'elle saura se conduire convenablement.

— Elle y aura le plus grand intérêt ! Car même si le roi d'Arkamie n'est pas la sagesse incarnée, il ne tolérera pas le moindre écart de la part de sa femme.

Le grand-duc adressa un sourire plein de tendresse à sa fille.

— Mais à quoi bon penser à tout cela pour le moment. Réjouissons-nous plutôt de la chance que nous avons. Nous allons tous les deux faire un beau voyage.

Le lendemain matin, Sola, très ponctuelle selon son habitude, était prête bien avant l'heure. Les valets venaient de descendre ses deux grosses malles... qui contenaient surtout les vêtements de Zélie, et il ne lui restait plus qu'à faire ses adieux à sa sœur. Une tâche dont elle se serait volontiers passée ! Zélie, furieuse de la voir prendre sa place, risquait en effet de se montrer très désagréable.

La jeune fille se résigna enfin à se rendre dans la chambre de la malade. À son grand soulagement, celle-ci dormait profondément.

— Elle était tellement nerveuse que j'ai été obligée de lui donner les calmants prescrits par le docteur Kirchberg, lui dit à mi-voix l'infirmière que le médecin avait fait envoyer.

— Pourrez-vous lui dire que je suis venue l'embrasser avant de partir?

— Bien sûr, Altesse.

Sola contempla sa sœur. Avec son visage enfiévré, gonflé et couvert de taches rouges, Zélie n'était pas belle à voir !

— Mieux vaut ne pas lui donner de miroir en ce moment, dit-elle à l'infirmière.

Cette dernière parut embarrassée.

— Elle en a demandé un, Altesse. Je n'ai pas pu le lui refuser...

— Je m'en doute. Quelle a été sa réaction ?

— Lorsqu'elle a vu son image, elle a poussé de tels cris que c'est à ce moment-là que je lui ai administré les calmants.

— Vous avez bien fait.

Sola lui sourit chaleureusement en lui serrant la main.

— Bon courage !

L'infirmière hocha la tête.

— Je crois qu'il va m'en falloir.

La jeune fille descendit et trouva son père qui l'attendait dans le hall.

— Comme va ta sœur?

— Pas très bien. Pour le moment, elle dort.

Le grand-duc hocha la tête.

— Tant mieux.

Sola devina que, tout comme elle, il avait craint que Zélie ne fasse

une scène terrible au moment du départ.

Grâce au ciel, cela leur avait été évité !

Un petit détachement de cavalerie suivit le carrosse qui les emmenait au port. Le grand-duc avait tenu à bien faire les choses. La veille, il avait donné un grand dîner au palais en l'honneur des personnages officiels arkamiens qui étaient venus à bord de *L'Invincible II*.

Sola avait ainsi déjà pu faire la connaissance du comte Gotzaris, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères d'Arkamie. Il était accompagné par sa femme, une dame d'une quarantaine d'années que la jeune fille avait trouvée fort agréable. Il y avait aussi le baron Paul Markaroff, un jeune et séduisant diplomate avec lequel Zélie n'aurait pas manqué de flirter outrageusement si elle avait été assez bien pour entreprendre le voyage.

Sola leur avait été présentée comme étant la princesse Zélie. Et bien entendu, ils n'avaient pas eu le moindre soupçon.

Il y avait de nombreux curieux sur le quai, tandis que la fanfare du grand-duché jouait sans discontinuer des marches militaires. Mais dès que le carrosse du grand-duc Boris apparut, les premières mesures de l'hymne national de Keysiel retentirent.

Sola leva les yeux vers le ciel très bleu dans lequel planaient quelques mouettes. Tous les soucis qui l'avaient assaillie depuis la veille avaient disparu comme par enchantement. En cet instant, elle était heureuse, tout simplement. Heureuse de faire un beau voyage en compagnie de son père et de découvrir un nouveau pays.

Cela ne la gênait plus tellement de devoir jouer le rôle de sa sœur.

« Je ne pense pas que la tâche sera bien compliquée. En fin de compte, il me suffira d'être moi-même : Son Altesse la princesse de Keysiel. »

D'ailleurs, entre Zélie ou Sola, qui avait jamais fait la différence - à l'exception de leurs parents -, et il leur arrivait parfois de se tromper !

La jeune fille se sentait de plus en plus rassurée. Les badauds qui écoutaient la fanfare jouer l'hymne national d'Arkamie étaient bien incapables de distinguer la princesse Zélie de la princesse Sola ! Lorsque Sa sœur se rendrait à son tour en Arkamie pour se marier, personne n'aurait la moindre idée de la supercherie.

« Nous sommes semblables, nous avons la même voix, le même sourire, les mêmes mimiques... Certes, nos caractères sont bien différents. Mais ce n'est pas au cours d'une brève visite officielle que le roi ou ses conseillers pourront se rendre compte de quoi que ce soit. »

Sola et son père descendirent du carrosse sous les applaudissements de ce qui était déjà une petite foule. À pas lents, avec toute la majesté voulue, tous deux s'approchèrent du grand

cuirassé battant pavillon arkamien.

Le comte et la comtesse Gotzaris, ainsi que le baron Paul Markaroff, descendirent la passerelle pour les accueillir sur le quai, tandis que le capitaine, en grand uniforme, les attendait à bord.

« Zélie aurait apprécié tout ce décorum », pensa Sola.

Le capitaine s'inclina très bas devant elle.

— Nous allons appareiller maintenant, si vous le voulez bien, Altesse.

La jeune fille était quelque peu désespérée. Pourquoi était-ce à elle qu'il demandait cela? Il aurait pu s'adresser à son père, ou bien au comte Gotzaris. Car le secrétaire d'État aux Affaires étrangères avait un rang important dans le gouvernement.

« Mais moi ? J'accompagne seulement mon père en voyage officiel. Personnellement, je ne suis pas censée avoir beaucoup d'importance. »

À moins que le capitaine ne soit déjà au courant du but de leur visite? Son attitude s'expliquerait dans ce cas.

La jeune fille fronça les sourcils. Si le capitaine de *L'Invincible II* savait que la fille du grand-duc de Keysiel devait épouser le roi d'Arkamie, d'autres devaient être forcément au courant.

— Vous décidez, capitaine, déclara-t-elle enfin.

La comtesse Gotzaris l'emmena voir sa cabine. Ce fut avec une certaine gêne qu'elle s'aperçut qu'on lui avait donné la cabine d'honneur. Son père devait être beaucoup moins bien logé qu'elle, car le confort, à bord des cuirassés, n'était pas le même que dans les yachts ou les paquebots.

Gudrum, sa femme de chambre, était déjà en train de défaire la malle dans laquelle elles avaient soigneusement plié tout ce qui lui serait utile pour le voyage. L'autre, celle qui contenait la plupart des robes du soir de Zélie, avait été descendue à fond de cale.

Bien entendu, il avait fallu mettre Gudrum au courant du rôle joué par Sola.

Au lieu de paraître choquée, la femme de chambre avait applaudi.

— Pour une fois, vous allez vous distraire un peu, Altesse, avait-elle déclaré. Et ce n'est pas trop tôt, si vous voulez mon avis. Pourquoi faut-il que ce soit toujours la princesse Zélie qui se mette en avant ? C'est très injuste ! Mais personne n'ose jamais rien lui dire parce que si l'on ne fait pas tout ce qu'elle veut, elle se met aussitôt dans des rages folles.

Même si Gudrum avait raison, Sola avait évité d'abonder dans son sens.

— Une fois que nous serons en Arkamie, je peux compter sur vous pour garder la plus grande discrétion, Gudrum ?

— Naturellement, Altesse. Vous êtes désormais la princesse Zélie, et la tête sur le billot, je n'en démordrai pas !

Sola n'avait pu s'empêcher de rire.

— Je ne crois pas que les choses iront si loin !

La jeune fille alla faire quelques pas sur le pont. Accoudée au bastingage, elle vit les marins larguer les amarres. La fanfare jouait toujours tandis que, lentement, le bateau de guerre s'écartait du quai. Sola attendit qu'il franchisse les jetées avant de rejoindre les Gotzaris, le comte Markaroff et son père au salon.

— Le déjeuner sera bientôt servi, lui dit la comtesse Gotzaris en arkamien.

— Nous mangeons très bien à bord, assura son mari.

— Ce qui n'a rien de surprenant, renchérit le baron Paul Markaroff. Le maître coq de *L'Invincible II* est grec mais je sais qu'il a travaillé pendant plusieurs années en France.

Il adressa un sourire à Sola.

— Vous parlez vraiment très bien notre langue, Altesse.

Elle secoua la tête.

— Oh, non ! J'ai besoin de faire de grands progrès. Et j'espère que vous m'aidez tous.

Bien entendu, le comte et la comtesse Gotzaris, tout comme le comte Paul Markaroff, connaissaient la véritable raison de la visite du grand-duc et de sa fille en Arkamie.

Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui pour s'assurer qu'un steward ne pouvait pas l'entendre, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères dit au père de Sola :

— Je suis tellement heureux que ce voyage ait pu être organisé aussi vite !

— Pourquoi une telle hâte ? s'enquit Sola.

Le comte Gotzaris parut quelque peu gêné par cette question directe. Il ne pouvait bien entendu pas avouer à la future fiancée de son roi que ce dernier n'était guère enthousiaste à la pensée de devoir bientôt se marier !

— Une fois qu'une décision est prise, à quoi bon attendre ? fit-il avec un certain embarras.

La jeune fille hésita à peine avant de demander :

— Le capitaine de *L'Invincible II* est-il au courant du véritable but de notre visite ?

— Je ne le pense pas. Il n'y a aucune raison pour cela.

— Pourtant, j'ai eu l'impression qu'il savait.

— Je ne lui ai rien dit, répondit le comte.

— Moi non plus, firent ensemble sa femme et le comte Paul Markaroff.

— S'il est au courant, d'autres personnes doivent l'être aussi, insista Sola.

— Ce projet est resté très confidentiel. En Arkamie, outre les

membres du cabinet, qui ont été priés de garder le secret, personne n'a été mis dans la confidence.

Le grand-duc haussa les épaules.

— De toute manière, cela me semble être sans beaucoup d'importance, puisque, à la fin de notre séjour, Sa Majesté et moi-même annoncerons le futur grand événement.

Le comte Gotzaris regarda de nouveau autour de lui.

— Le mariage pourrait avoir lieu dans un mois.

Le grand-duc sursauta. Son regard rencontra un instant celui de Sola et elle devina sans peine ce qu'il pensait : dans un mois, Zélie serait à peine remise !

— Cela nous laissera à peine le temps de nous préparer, murmura la jeune fille.

— Les fiançailles durent en général six mois, renchérit le grand-duc.

Le comte Gotzaris leva les bras au ciel.

— Six mois ?

Et, secouant la tête, il ajouta :

— Non, non ! Nous ne pouvons pas nous permettre d'attendre aussi longtemps.

Il ne donna pas d'autre explication. Mais Sola savait ce qu'il craignait : le roi Ivan était capable de mettre à profit ce délai pour trouver un prétexte afin de renoncer à ce mariage qui semblait tant lui peser.

« Pauvre Zélie, pensa-t-elle en soupirant. Les mariages arrangés sont une loterie. Il y a peu de chances pour que ceux que des raisons d'État ou des motifs familiaux rapprochent puissent un jour éprouver un tendre sentiment l'un pour l'autre. Mais quand l'un des futurs époux est totalement opposé à l'idée du mariage, celui-ci court forcément à l'échec. Oui, pauvre Zélie ! »

Leurs parents avaient eu beaucoup de chance. Es s'adoraient, ne se disputaient jamais et ne pouvaient pas vivre l'un sans l'autre. À la mort de la femme qui représentait tout pour lui, le grand-duc Boris, désespéré, avait sombré dans une terrible dépression. Certes, très conscient de son devoir, il avait réussi à reprendre tant bien que mal le cours de son existence et à assumer ses responsabilités. Mais plus rien n'était vraiment pareil.

« J'espère que mon mariage sera aussi heureux que celui de ceux qui m'ont donné le jour, pensa la jeune fille. Jamais je ne pourrais épouser un parfait inconnu que je détesterai peut-être dès le premier regard. Comment Zélie peut-elle accepter cela ? » Mais sa sœur se moquait bien de l'amour ! Elle n'avait qu'une idée en tête : devenir reine.

Le cuirassé était un engin moderne et rapide. Le grand-duc calcula

que le voyage allait durer deux fois moins de temps que s'ils étaient partis à bord de son yacht.

Plus ils se rapprochaient de l'Arkamie, plus l'angoisse de Sola augmentait. Comment allait-elle se comporter? Tout d'abord, elle ne devait pas oublier qu'elle était Zélie. À vrai dire, c'était cela qui lui semblait le plus difficile. Elle savait que sa sœur n'aurait jamais les mêmes réactions qu'elle. Réussirait-elle à l'imiter? Elle n'en était pas si sûre.

Elle tenta de se rassurer :

«Bah ! Quatre jours, ce n'est pas la mer à boire! Et comme il s'agit d'une visite officielle, il y aura toujours des gens autour de nous. Par conséquent, les conversations resteront forcément très conventionnelles. »

Malgré tout, elle s'inquiétait.

— Parlez-moi du roi, demanda-t-elle un jour, alors qu'ils se trouvaient tous à table.

Il y eut un silence. Le comte Gotzaris et le baron Paul Markaroff échangèrent un regard que la jeune fille ne sut comment interpréter. Quant à la comtesse, elle paraissait très mal à l'aise.

Ce fut cependant elle qui, au lieu de répondre à Sola, lui posa une autre question :

— Que voulez-vous savoir?

— Quel genre d'homme est-ce ?

— Vous le trouverez charmant, assura le comte.

— Charmant, oui, renchérit le baron Markaroff. Il est intelligent, cultivé...

Cela ne suffit pas à Sola. Bien décidée à savoir ce qui l'attendait, elle insista :

— À vous entendre, il n'aurait pas de défauts ?

Le comte Gotzaris eut un rire embarrassé.

— Qui n'en a pas ?

Le baron Paul Markaroff crut trouver le moyen de sortir de l'impasse en déclarant d'un ton léger :

— Il s'impatiente quand les gens ne comprennent pas assez vite ce qu'il veut dire. C'est bien simple : les imbéciles ne trouvent jamais grâce à ses yeux. Mais comme vous êtes très intelligente, Altesse...

Elle l'interrompit :

— Nous ne parlons pas de moi, mais du roi Ivan.

Le comte Gotzaris toussota.

— Voyons... Il parle plusieurs langues, déclara-t-il enfin.

La jeune fille comprit qu'il cherchait désespérément ce qu'il pouvait encore dire sans trop s'avancer.

— Je trouve fort étrange qu'il ne soit pas encore marié à son âge, remarqua-t-elle.

— Il n'est pas le seul jeune homme dans son cas !
— Il n'est donc jamais tombé amoureux ?
— Quelle étrange question ! s'exclama le comte Gotzaris sans réfléchir.

— Trouvez-vous ?

Le grand-duc ne disait rien. Il avait compris que sa fille cherchait à mieux connaître l'homme que sa sœur était censée épouser. Et qui pouvait la blâmer de manifester une telle curiosité ?

— Je suppose qu'il a quand même eu quelques aventures... murmura Sola.

Le comte Gotzaris eut un haut-le-cœur.

— Altesse !

La jeune fille ne put s'empêcher de rire.

— Monsieur le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, permettez-moi de parler franchement. Il me semble naturel de vouloir savoir *qui* est le roi Ivan.

— Une jeune fille bien élevée... commença la comtesse Gotzaris avec agitation.

Sola ne la laissa pas continuer. Ce fut avec une pointe d'ironie quelle lança :

— Je sais ! Une demoiselle bien élevée n'est pas censée dire de choses pareilles.

— Tout jeune homme a forcément quelques aventures, fit le comte Gotzaris qui semblait marcher sur des charbons ardents. Cela fait partie de... de son éducation. Mais les dames ne sont pas censées être au courant.

Sola se remit à rire.

— Ce sont des sujets que mes parents n'ont jamais hésité à aborder devant nous.

À peine avait-elle prononcé ce *nous* qu'elle le regrettait... Il s'agissait, bien entendu, de sa sœur et d'elle !

« J'aurais dû dire moi, pensa-t-elle. Mais personne ne paraît avoir remarqué ce qui était presque un lapsus. »

À voix haute, elle demanda :

— Pensez-vous que le roi Ivan aura toujours des aventures après son mariage ?

Cette fois, le grand-duc, trouvant que sa fille allait un peu loin, s'éclaircit la gorge avec embarras -sans toutefois oser lui faire des reproches.

Le comte Gotzaris eut un sourire jaune.

— Vous êtes si belle, Altesse !

— Je ne vois pas le rapport.

— Si belle que Sa Majesté sera subjuguée et n'en regardera plus jamais une autre.

Là-dessus, jugeant que cette conversation fort gênante avait assez duré, il se leva sans attendre que les dames donnent le signal de quitter la table.

Le lendemain après-midi, *L'Invincible II* fit son entrée dans le port d'Arkamie.

Il y avait beaucoup de monde sur les quais : des badauds contenus par des barrières, un petit groupé de personnages officiels en grande tenue, et un petit orchestre qui se mit à jouer l'hymne national d'Arkamie avant d'attaquer celui de Keysiel.

Sola avait revêtu pour l'occasion l'une des robes que sa sœur préférait parmi toutes celles que lui avait récemment confectionnées Mme Blanc. Il s'agissait d'une délicieuse toilette en mousseline de soie d'un rose assez, soutenu, dont les volants étaient mainte-nus de place en place par des minuscules bouquets.

— Tu as l'air d'une poupée, lui dit son père. Une ravissante poupée !

Lorsque la jeune fille descendit la passerelle, les badauds se mirent à agiter la main en lançant des acclamations enthousiastes et des «vivats».

Le Premier ministre les attendait sur le quai, entouré de quelques membres du cabinet. Le maire de la ville d'Arkamie était là, lui aussi. Il s'agissait de messieurs très âgés, ce qui ne manqua pas de surprendre Sola.

Mais ce qui la choqua beaucoup, ce fut de constater que le roi était absent.

Lorsque son père recevait des personnages officiels, il mettait un point d'honneur à se rendre à la gare ou au port. Il tenait à accueillir en personne ceux qui lui faisaient l'honneur de lui rendre visite.

Son premier contact avec l'Arkamie enchantait Sola. Comme ce port était pittoresque ! Les maisons qui le bordaient, très hautes, étaient peintes de couleurs pastel dont les tons s'harmonisaient à merveille. Dans le lointain s'élevaient des montagnes dont le beau vert émeraude tranchait sur le ciel très bleu.

Après avoir écouté les discours de bienvenue, auxquels il répondit par quelques mots dans un arkamien quelque peu laborieux, le grand-duc s'installa dans un superbe carrosse doré aux armes d'Arkamie. Sa fille prit place à côté de lui.

Précédé par un détachement de cavalerie, le carrosse parcourut de larges avenues bordées d'arbres. Sola admirait les immeubles couleur pastel coiffés de toits rouges, les monuments visiblement très anciens en pierre dorée, les places ombragées, les magasins bien approvisionnés...

« Voilà une ville où il doit faire bon vivre », pensa-t-elle.

Elle regrettait que le comte Gotzaris ou le baron Markaroff ne

soient pas venus avec eux pour leur expliquer ce que représentait tel ou tel monument. Mais ils suivaient dans d'autres voitures.

— Où est le palais ? demanda-t-elle à son père.

— Je n'en ai aucune idée. Mais nous ne devrions pas tarder à y arriver, ajouta-t-il en souriant. À mon avis, s'il ne se trouve pas en ville, il ne peut pas en être bien loin.

— N'avez-vous pas trouvé bizarre que le roi ne soit pas venu au port ?

En guise de réponse, le grand-duc se contenta de soupirer.

À la suite du détachement de cavalerie, les quatre chevaux allaient maintenant au trot. Ils commencèrent à monter sans effort apparent une roule en lacet qui se lançait à l'assaut d'une colline.

Au sommet de celle-ci, Sola aperçut le palais.

— Oh ! fit-elle seulement.

Son père leva les yeux à son tour.

— Très impressionnant, murmura-t-il.

Ce magnifique bâtiment blanc entouré de verdure dominait la mer et la ville. Le carrosse ne tarda pas à franchir une grille impressionnante. Puis, au pas, cette fois, les chevaux montèrent une large allée bordée de grands arbres fleuris. Sola ne se lassait pas d'admirer les pelouses veloutées, les massifs de fleurs, les fontaines dont les jets d'eau irisés s'élevaient vers le ciel avant de retomber dans des vasques de marbre blanc.

Ils s'approchaient du palais. Saisie par une soudaine appréhension, la jeune fille glissa sa main dans celle de son père pour se rassurer.

Il lui pressa les doigts.

— Courage ! Tout va bien se passer.

Le carrosse s'arrêta enfin devant les marches d'un large perron sur lequel s'alignaient deux haies de laquais en livrée écarlate. Quatre d'entre eux s'empressèrent de dérouler un tapis rouge.

Mais toujours pas de roi... Alors que la simple bienséance aurait voulu qu'il se tienne en haut du perron !

Brusquement intimidée, Sola s'appuya légèrement sur le bras que lui tendait son père pour descendre de voiture. Si elle s'était écoutée, elle serait volontiers allée caresser ces magnifiques chevaux blancs qui les avaient amenés jusqu'ici.

« Mais je suppose que ce ne serait pas assez digne », pensa-t-elle.

Sans lâcher le bras du grand-duc, elle gravit les marches. Ce fut seulement au moment où ils arrivaient en haut que le roi arriva enfin en courant.

Oui, il était grand. Oui, il était beau. Oui, il était très séduisant... Et même si elle était prévenue contre lui, Sola dut reconnaître qu'il avait bien belle allure dans son uniforme blanc constellé de décorations.

« Il plaira à Zélie », pensa-t-elle.

Si elle avait eu le temps d'observer le roi, celui-ci, en revanche, ne lui avait pas accordé un seul regard.

« Il est furieux de devoir se prêter à cette comédie », devina-t-elle.

Le monarque salua son hôte. S'il disait les mots qu'il fallait, il n'y avait aucune chaleur dans son accueil.

Le grand-duc répondit par une phrase tout aussi conventionnelle. Puis il déclara :

— J'aimerais, Majesté, que vous fassiez la connaissance de ma fille Zélie.

Avec une visible réticence, le roi se tourna enfin vers la jeune fille. Mais au lieu de la regarder, il se contentait de contempler le bout de ses bottes brillantes comme des miroirs.

Tandis qu'elle lui faisait la révérence, il déclara d'un ton neutre, un peu comme s'il récitait une phrase apprise par cœur :

— Bienvenue en Arkamie, Altesse. Je suis très heureux de vous accueillir dans mon pays.

À ce moment-là seulement, il se décida à lever la tête. Elle vit une expression de surprise passer dans son regard. De toute évidence, il ne s'attendait pas à ce que celle qu'on l'obligeait à épouser soit aussi jolie.

— J'espère que vous avez fait bon voyage, reprit-il, toujours automatiquement.

Il lui avait parlé en allemand - la langue officielle du grand-duché de Keysiel -, mais la jeune fille mit un point d'honneur à lui répondre en arkamien :

— Excellent, merci.

Après une brève pause, elle poursuivit :

— *L'Invincible II* est un bateau superbe ! Le capitaine a eu la gentillesse de me le faire visiter et j'ai été très impressionnée.

Sa réponse parut surprendre le roi.

« Il n'en revient pas, pensa Sola. Quoi, cette petite idiote est capable d'aligner trois mots ? Et en arkamien, qui plus est ? »

Il lui adressa un regard hostile avant de demander :

— Vous parlez la langue de mon pays ?

— Vous venez de le constater vous-même, Majesté, riposta-t-elle avec une pointe d'insolence.

Le roi fronça les sourcils. Le fait que la jeune fille soit capable de s'exprimer en arkamien semblait lui déplaire.

— Mais je suis loin de parler couramment votre langue, reprit Sola. J'en ai seulement quelques notions.

Avec aisance, elle poursuivit :

— Pour qui connaît le grec, le latin et le russe, l'arkamien paraît relativement facile.

— Ah, bon ? Ce n'est pas ce que les gens disent, d'ordinaire, grommela-t-il.

— J'espère pouvoir faire de rapides progrès.

— Hum ! fit seulement le roi en lui tournant le dos.

« Il est non seulement très désagréable, mais aussi extrêmement mal élevé », se dit Sola.

— Entrez donc, Altesse, dit le monarque au grand-duc, sans plus se soucier de la jeune fille.

Suivis par Sola, ils pénétrèrent dans un grand hall dallé de marbre blanc veiné de rose et de gris.

— Puis-je me permettre de vous offrir une coupe de champagne, Altesse ? poursuivit le roi.

— Très volontiers.

Sola admira au passage les tableaux très anciens qui décoraient le hall, ainsi que les statues grecques antiques, grandeur nature, que l'on voyait dans des niches peintes en bleu nuit. Au fond du hall s'élevait un escalier à double révolution dont la rampe en fer forgé était ornée d'entrelacs dorés.

La jeune fille essaya de se mettre à la place de Zélie.

« Tout cela est bien beau. Je suis sûre que ma sœur sera très impressionnée lorsqu'elle verra tout cela », pensa-t-elle.

Ils empruntèrent un large couloir orné, lui aussi, de tableaux anciens. D'épais tapis persans recouvraient le sol, étouffant le bruit des pas.

« C'est vraiment très luxueux », se dit encore Sola.

Le roi les fit entrer dans un joli salon dont les portes-fenêtres donnaient sur une terrasse d'où l'on dominait le parc. Ici aussi, il y avait des tableaux.

— Oh, des œuvres françaises ! s'exclama Sola.

Le roi lui adressa un coup d'œil surpris.

— En effet.

— Des Fragonard... murmura-t-elle en s'arrêtant devant l'une des toiles.

À peine avait-elle dit cela qu'elle regrettait d'avoir parlé sans réfléchir. Sa sœur, qui n'avait jamais été très férue de peinture, aurait été absolument incapable de reconnaître un Fragonard d'un Boucher ou d'un Watteau.

— Et quels merveilleux bouquets ! dit-elle encore en s'arrêtant devant une composition florale très artistique.

Elle se souvint, trop tard, que Zélie ne s'intéressait pas davantage aux fleurs. À quoi s'intéressait-elle ? Pas à grand-chose, en dehors de la mode, des bijoux, des réceptions... et des séduisants jeunes gens.

Entre ses cils baissés, Sola examina le roi Ivan.

« Zélie peut aisément tomber amoureuse de lui. Quant à savoir si

son amour sera payé de retour... »

Un sourire cynique aux lèvres, le roi regardait le majordome servir le champagne. En le voyant remplir trois coupes, Sola s'empessa de déclarer :

— Pas pour moi, merci.

Le sourire cynique du souverain s'agrandit et elle eut soudain l'étrange impression de se trouver devant un enfant gâté.

— Vous ne voulez pas boire à notre futur bonheur? lança-t-il d'un ton sarcastique.

Elle soutint son regard.

— Nous n'en sommes pas là. Majesté, rétorqua-t-elle, agacée par son attitude.

Le grand-duc, même s'il comprenait l'attitude de sa fille, parut quelque peu gêné.

— Tu peux boire quelques gouttes de champagne avec nous, ma chère enfant.

La jeune fille lui fit une révérence moqueuse.

— Bien, père.

Le roi lui adressa de nouveau un regard étonné. Apparemment, elle ne correspondait pas à l'idée qu'il avait d'elle.

Elle se contenta de tremper ses lèvres dans la coupe que lui avait apportée le majordome.

— J'espère que l'on vous a épargné de trop longs discours à votre arrivée ? demanda le roi au grand-duc.

— Je dois dire qu'ils étaient relativement brefs.

— Tant mieux. Je demande toujours à mes ministres d'abréger leurs textes. Mais c'est bien difficile! Ces messieurs s'écoutent parler...

Son sourire cynique revint de nouveau.

— Je vous préviens ! Vous aurez droit à d'autres logorrhées demain, lorsque nous irons à la Chambre des députés.

« Oui, ce n'est qu'un enfant gâté, se redit Sola. Il ne prend rien au sérieux et les responsabilités qui sont les siennes semblent lui peser. »

Ce ne serait pas Zélie qui l'amènerait à considérer son rôle plus sérieusement. S'il ne songeait qu'à s'amuser, il était probable que Zélie s'empresserait de l'encourager dans cette voie.

Le grand-duc regardait autour de lui avec admiration.

— Quel merveilleux palais ! J'espère que nous aurons l'occasion de le visiter au cours de notre séjour.

— Naturellement. Mon père l'avait fait redécorer il y a une dizaine d'années, avec l'aide d'architectes et d'artistes choisis par les meilleurs d'Europe.

— Ils ont fait un excellent travail.

— C'est la vérité.

Avec une moue dédaigneuse, le roi ajouta :

— Mais les gens qui viennent ici, en général, ne savent pas apprécier les belles choses. Pour eux, il faut qu'il y ait du rouge, de l'or, et que cela brille !

« Comme il est antipathique ! pensa la jeune fille. Comment peut-il parler ainsi ? »

Elle s'en voulut aussitôt de sa réaction. Après tout, elle n'était là que pour quatre jours. Et qui était-elle pour se permettre de critiquer ? La sœur jumelle de la future reine. Celle dont personne, en Arkamie, ne devrait jamais soupçonner l'existence.

Le roi se tourna vers la jeune fille.

— Comment avez-vous pu savoir que les tableaux qui se trouvent dans ce salon sont des Fragonard ? lui demanda-t-il avec une visible curiosité.

— Ce n'était pas bien difficile ! répondit-elle en s'interdisant de hausser les épaules.

— Il est pourtant bien rare qu'une personne soit capable de mettre un nom sur celui qui a peint ces magnifiques tableaux. Connaîtriez-vous par hasard les musées parisiens ?

— Je suis allée une fois à Paris et j'ai visité tous les musées, bien entendu. Par ailleurs, ma mère, qui aimait beaucoup la peinture, possédait de nombreux ouvrages consacrés aux plus grands artistes. J'ai passé des heures - que dis-je, des jours ! -, à les étudier.

— Ma fille aime beaucoup lire, dit le grand-duc.

Le roi haussa les sourcils.

— Je croyais que les jeunes filles ne lisaient que des journaux de mode ou des romans d'amour.

Pourquoi était-il aussi hostile ? Aussi moqueur ? Sola lui adressa un regard peu amène. Que n'aurait-elle donné pour lancer une réplique vive ! Sachant que les paroles de Sola dépassaient parfois sa pensée, le grand-duc s'empessa de déclarer :

— Ma fille a toujours aimé lire.

Il faisait mine de ne pas remarquer l'attitude déplaisante du souverain.

Adressant un sourire à sa fille, il ajouta :

— Peut-être devrais-tu aller te reposer et te préparer pour la soirée ?

Visiblement ravi d'être débarrassé d'eux, le roi ne perdit pas une seconde pour sonner. Le majordome arriva quelques instants plus tard, suivi par deux valets et par la femme de charge.

— Pouvez-vous montrer leurs chambres à nos visiteurs ? leur demanda le roi.

La femme de charge fit la révérence à Sola.

— Si vous voulez bien me suivre, Altesse...

Elle emmena la jeune fille dans un appartement décoré avec un

goût exquis. Il était composé d'un boudoir, d'une chambre et d'un cabinet de toilette.

Gudrum était déjà là. Avec l'aide d'une autre femme de chambre, elle achevait de suspendre les robes de Zélie.

— A quelle heure voulez-vous que l'on vous monte votre bain, Altesse? demanda la femme de charge.

— Maintenant, s'il y a de l'eau chaude.

Cette question parut surprendre la femme de charge.

— Bien sûr qu'il y a de l'eau chaude ! Il y en a du matin au soir ! C'est qu'on ne sait jamais à quelle heure ces dames vont vouloir prendre leur bain !

— Ces dames ?

La femme de charge rougit légèrement.

— Euh... il y a toujours beaucoup de monde au palais.

Sola ne fut pas dupe.

« Est-il possible que, alors qu'il reçoit celle qu'il est censé épouser dans un mois ou deux, le roi continue à s'amuser avec des courtisanes qu'il a fait venir de Paris ? »

Sola aurait bien voulu en savoir davantage à ce sujet. Mais comment aurait-elle pu poser une question aussi directe à la femme de charge ?

« Bah, j'apprendrai certainement bien vite ce qu'il en est », se dit-elle.

Un peu plus tard, lorsqu'elle se retrouva seule avec Gudrum, elle lui dit :

— Beaucoup d'Arkamiens sont capables de s'exprimer en allemand. Vous qui êtes très curieuse et savez faire parler les gens, je suis sûre que vous avez déjà réussi à ce que l'on vous confie certains ragots.

A l'instar de la femme de charge, Gudrum rougit.

— Euh... non, Altesse.

— Je ne vous crois pas.

— Je vous assure, Altesse. ..

Sola n'y alla pas par quatre chemins :

— Le roi a des maîtresses à demeure, c'est cela ?

Cette fois, Gudrum devint écarlate.

— Altesse, une jeune personne ne devrait pas prononcer un mot pareil. Ce n'est pas correct.

— Au diable la correction! Je veux savoir où je mets les pieds. Ou, plutôt, où Zélie va mettre les pieds. Donc, Gudrum, je répète ma question : le roi a-t-il des maîtresses à demeure ?

La femme de chambre baissa la tête.

— Oui, Altesse.

— Combien ?

— Deux. Mais ce ne sont pas des... des dames de petite vertu

comme vous semble le penser. Elles portent toutes les deux de très beaux noms. Des noms aristocratiques.

— Ah, oui ?

— Oui, Altesse. L'une s'appelle Iris de Tubéreuse et l'autre Artémise de Cattleya.

Sola laissa échapper un rire bref.

— Je vois...

Se méprenant, Gudrum déclara :

— Non, vous ne les verrez pas, Altesse, pour la bonne raison qu'elles ne prendront pas leurs repas avec vous.

— Pourquoi pas, puisqu'il s'agit d'aristocrates distinguées ? lança la jeune fille avec ironie.

— Elles n'aiment pas les banquets cérémonieux et préfèrent rester dans leurs appartements quand Sa Majesté reçoit.

Sola hocha la tête.

— Je vois ! répéta-t-elle.

Après un silence, elle déclara :

— Surtout, Gudrum, n'oubliez jamais que je suis la princesse Zélie.

La femme de chambre parut choquée.

— J'ai parfaitement compris, Altesse. Vous pouvez me faire confiance, je ne me tromperai pas.

— Ce serait terrible si l'on devinait que j'ai pris la place de ma sœur.

— Tranquillisez-vous, Altesse. Personne ne le saura.

— Espérons-le !

— Si je peux me permettre de donner mon opinion, Altesse...

— Dites, Gudrum.

La jeune fille ne put s'empêcher de rire avant d'ajouter :

— De toute manière, vous n'hésitez jamais à me dire tôt ou tard ce que vous pensez.

En pesant soigneusement ses mots, Gudrum déclara :

— Je pense, Altesse, qu'il vaudrait bien mieux que ce soit vous qui deveniez reine d'Arkamie plutôt que son Altesse Zélie.

— Pourquoi ?

Gudrum soupira avant de répondre :

— D'après ce que j'ai compris, rien ne va dans ce pays. Je suis sûre que *vous* seriez capable de faire du bon travail ici. Tandis que Son Altesse Zélie...

Elle avait laissé sa phrase en suspens et Sola fut obligée d'insister :

— Oui ? Son Altesse Zélie ?

— Eh bien, elle risque de gâcher les choses encore un peu plus au lieu de les arranger.

Sola soupira à son tour.

— Qu'y pouvons-nous, Gudrum ? Espérons que le mariage rendra

ma sœur plus responsable.

— Je ne sais pas ce qu'il faudrait pour lui mettre un peu de plomb dans la cervelle.

Même si elle avait tendance à raisonner comme Gudrum, la jeune fille préféra ne pas poursuivre la conversation.

Après avoir pris son bain, Sola se prépara pour la soirée. Aidée par sa femme de chambre, elle revêtit une robe en mousseline de soie blanche.

— Quels bijoux porterez-vous, Altesse ? demanda Gudrum en ouvrant le coffret où étaient rangés les bijoux de la défunte grande-duchesse.

Sola considéra les écrins d'un air pensif. Sa sœur n'aurait pas manqué de puiser dans tout cela à pleines mains.

— Je me contenterai du collier de perles que m'a offert mon père pour mon dix-huitième anniversaire.

Gudrum parut quelque peu déçue.

— Il y a tant de jolies choses dans ce coffret ! Enfin, ce sera comme vous voudrez, Altesse.

Un peu plus tard, lorsque le grand-duc vint chercher sa fille pour l'emmener en bas, il ne cacha pas son admiration.

— Tu es ravissante, ma chère enfant.

Par jeu, elle lui fit une petite révérence.

— Merci, père.

Il attendit que Gudrum ait quitté le boudoir pour demander :

— Alors ? Que penses-tu du roi ?

Elle hésita à peine avant de répondre :

— Notre présence lui pèse et il ne fait même pas l'effort de le cacher.

Le grand-duc parut mal à l'aise.

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu ?

— Pas du tout ! Je suis sûre que, au fond, vous êtes de mon avis, père. Sa Majesté est furieuse que nous soyons là et nous renverrait volontiers d'où nous venons.

— Il ne te reste plus qu'à l'amener à de meilleures dispositions, ma chère enfant.

— Comment ?

— Eh bien... Il faut tout d'abord que tu réussisses à le charmer. Après, tout te semblera plus facile.

— Moi ? Le charmer ?

La jeune fille parut complètement dépassée par la tâche assignée.

— Mais vous savez bien, père, que je ne sais pas flirter.

— Je ne t'ai pas dit de flirter. Tâche seulement de retenir son attention, de l'intéresser...

Soudain découragé, il haussa les épaules avant d'ajouter :

— De toute manière, je ne pense pas que l'attitude du roi Ivan troublera beaucoup Zélie. Une fois que ta sœur sera reine et pourra parader dans ce magnifique palais, au milieu de courtisans empressés, elle sera contente.

— Même si le roi ne semble pas se soucier d'elle ?

— Ce sera le cadet de ses soucis.

Le grand-duc Boris pinça les lèvres.

— Selon moi, Ivan d'Arkamie s'est conduit d'une manière plus que désinvolte aujourd'hui.

— Je suis entièrement de votre avis. Il se devait d'être là à l'arrivée de *L'Invincible II*.

— Cela aurait été la moindre des choses ! renchérit le grand-duc. Ensuite, il aurait dû traverser la ville avec nous en carrosse.

— C'est certain.

— Ta sœur n'accorde aucune importance à de tels détails. Et au fond, cela vaut mieux ! Ainsi, elle ne souffrira pas de l'attitude de son futur mari.

Après un instant de réflexion, Sola murmura :

— Probablement pas.

— Je devine déjà qu'ils mèneront leur vie chacun de leur côté, ne se retrouvant qu'à l'occasion des cérémonies officielles.

— Ce sera bien triste !

— Pas forcément, puisque ce genre d'existence leur conviendra parfaitement, à l'un comme à l'autre.

Après un silence, le grand-duc déclara :

— Un grand dîner est prévu ce soir, mais j'ai l'impression que Sa Majesté va s'arranger pour ne pas s'attarder, de façon à rejoindre le plus vite possible les courtisanes qui...

Il s'interrompit brusquement.

— Seigneur! Qu'est-ce que je raconte, moi ? grommela-t-il, visiblement gêné.

Sola ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Vous me faites injure en me prenant pour une oie blanche, père. Je sais déjà que ces dames s'appellent Iris de Tubéreuse et Artémise de Cattleya.

Le grand-duc parut très choqué.

— Seigneur! Co... comment as-tu appris cela?

Jugeant qu'il valait mieux ne pas mettre Gudrum en cause, la jeune fille répondit en souriant:

— J'ai mes réseaux d'informateurs.

— Une demoiselle comme il faut ne devrait pas être au courant de choses pareilles.

Le frais éclat de rire de Sola retentit.

— Mieux vaut, au contraire, connaître la vie. Une femme avertie

en vaut deux, père !

Il secoua la tête, vaincu.

— Tu as toujours réponse à tout.

Là-dessus, il offrit son bras à sa fille.

— Allons, viens ! Il ne faut pas que nous arrivions en retard en bas. Ce n'est pas parce que notre hôte a des manières de goujat que nous devons l'imiter.

— Pauvre Zélie! soupira Sola.

— Peuh ! Ne t'inquiète pas pour elle. À mon avis, elle sera très heureuse ici.

Sola frissonna.

— Si je devais me marier dans de telles conditions, je... je crois bien que je préférerais mourir.

Son père lui sourit.

— Ta sœur a toujours proclamé sur tous les tons qu'elle voulait devenir reine, n'est-ce pas? Eh bien, son souhait va être exaucé. Quant à toi, ma chère enfant, lu as toujours dit que lu ferais un mariage d'amour?

— Vous savez bien, père, que c'est mon souhait le plus cher.

— J'espère de tout mon cœur que tu rencontreras bientôt l'homme de ta vie et que tu seras heureuse.

— N'est-ce pas le plus important ? Les titres, les honneurs m'ont toujours laissée indifférente.

Le grand-duc pressa la main de sa fille.

— Ma chère enfant, tu es adorable.

À mi-voix, il ajouta :

— Quel dommage que ta sœur n'ait pas le même caractère que toi !

Ils sortirent ensemble. Les deux laquais en livrée de gala écarlate qui les attendaient dans le couloir les conduisirent jusqu'au salon où il y avait déjà beaucoup de monde : de nombreux militaires à l'uniforme surchargé de décorations, des hommes d'État - Sola reconnut ceux qui étaient venus les accueillir au port -, et des femmes très élégantes... Apparemment, la mode parisienne avait la cote en Arkamie!

Comme le roi n'était pas encore là, ce fut le Premier ministre qui se chargea de faire les présentations.

Sola comprit très vite que l'on savait que la « princesse Zélie » était destinée à épouser le roi Ivan. Chacun tenait à entrer dans ses bonnes grâces. On ne cessait de la couvrir de compliments et de flatteries.

« Tout cela plairait à Zélie, se dit-elle. Elle qui aime tant être le centre de l'attention ! »

Les gens étaient très touchés qu'elle ait fait l'effort d'apprendre leur langue.

« Zélie parle l'arkamien beaucoup moins bien que moi, pensa la jeune fille, soucieuse. Il faudra qu'elle fasse des progrès avant de venir

ici, sinon cela paraîtra bizarre ! »

Le monarque arriva enfin. Sanglé dans un uniforme blanc, il était vraiment très beau.

« Quel dommage qu'il se conduise en enfant gâté ! » pensa Sola une fois de plus.

Deux laquais ouvrirent les portes à double battant qui donnaient sur une immense salle à manger. Sur la longue table recouverte d'une nappe en dentelle, les cristaux et l'argenterie étincelaient à la lueur des candélabres et des lustres.

— Sa Majesté est servie ! annonça le majordome d'une voix de stentor.

Avec un sourire sarcastique, le roi offrit son bras à Sola et, en cortège, tout le monde passa dans la pièce voisine.

La jeune fille se trouva assise à la droite du souverain. À la gauche de celui-ci se tenait la comtesse Rhiga, une superbe brune aux yeux verts légèrement étirés sur les tempes, vêtue d'une robe outrageusement décolletée,

Elle ne se trouvait pas au salon lorsque le grand-duc et sa fille y avaient fait leur entrée. Mais Sola avait entendu quelqu'un chuchoter :

— Connaissez-vous la favorite en titre, la comtesse Rhiga ?

— Non, mais il paraît que nous la verrons ce soir.

— C'est une Polonaise, je crois ? avait demandé une autre personne.

La comtesse Rhiga était forcément une véritable aristocrate, puisqu'elle pouvait dîner à la table royale en compagnie des invités de marque.

Sola eut l'impression que sa tête tournait.

— La comtesse Rhiga, Iris de Tubéreuse, Artémise de Cattleya... Cet homme est insatiable !

Le roi s'entretenait à mi-voix avec sa voisine de gauche. Plusieurs fois, le rire aigu de celle-ci retentit. Ce fut visiblement à regret que, enfin, Sa Majesté se décida à accorder un peu d'attention à sa voisine de droite.

— Vous n'avez pas bu deux gouttes de champagne tout à l'heure, dit-il d'un ton moqueur. Allez-vous seulement goûter à cet excellent vin français ?

La comtesse Rhiga en était déjà à son troisième verre, et un valet en gants blancs se penchait de nouveau vers elle, une bouteille à la main.

— J'en ai bu quelques gorgées, répondit Sola. Vous avez raison, il est excellent. Mais pourquoi nous servir du vin français alors que vous avez de très bons vignobles en Arkamie ?

Il parut stupéfait.

— Comment savez-vous cela ?

— Le capitaine de *L'Invincible II* m'a parlé avec beaucoup

d'enthousiasme des délicieux vins de vos vallées fertiles. J'espérais pouvoir y faire honneur ce soir.

Le roi avait toujours l'air très étonné.

— Une pierre dans mon jardin, murmura-t-il.

— À propos de pierres, qu'y a-t-il dans vos montagnes ?

— Dans nos montagnes ? répéta-t-il sans comprendre.

À ce moment-là, la comtesse Rhiga posa la main sur le bras du souverain dans un geste possessif.

— Ivan ! fit-elle d'une voix plaintive. Vous ne vous occupez plus de moi ?

— Je me dois autant à ma voisine de droite qu'à ma voisine de gauche, riposta-t-il, visiblement agacé.

La comtesse adressa un coup d'œil hostile à Sola. L'ignorant, la jeune fille reprit :

— Oui, dans vos montagnes ! Y a-t-il du charbon ? Du cuivre ? Du zinc ? Du fer ? Ou - encore mieux !, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ?

La stupeur du roi ne connaissait plus de limites.

— Je n'en sais rien.

— Est-ce possible ?

— Je n'en sais rien pour la bonne raison que nous n'avons jamais fait de recherches, avoua-t-il d'un air penaud.

— Oh ! fit seulement la jeune fille, jugeant inutile d'ajouter encore à sa confusion.

Il hocha la tête.

— Mais c'est une idée. Une très bonne idée, même ! Car si nous avions la chance de trouver des minerais, cela renflouerait peut-être les caisses de l'État.

Il regarda Sola comme s'il la voyait pour la première fois.

— Je dois dire que vous n'êtes pas du tout comme je le pensais ; avoua-t-il enfin.

Le rire cristallin de la jeune fille résonna en cascade. Et la comtesse Rhiga prit un air plus furibond que jamais.

— Avez-vous des bicyclettes en Arkamie ? demanda soudain Sola.

Cette question parut surprendre le roi.

— On en voit quelques-unes en ville.

— Nous en avons de plus en plus au grand-duché, car mon père s'y intéresse beaucoup. Il estime que ce nouvel engin de locomotion a un grand avenir devant lui, tout en assurant qu'il y a peu de risques pour que les vélocipèdes remplacent un jour les chevaux.

— Je l'espère bien ! s'exclama le souverain.

— Moi aussi. J'aime tant monter à cheval !

À peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle les regrettait. Car sa sœur n'avait jamais été une passionnée d'équitation...

« Il faut absolument que je fasse attention à ce que je dis, pensa-t-elle. Sinon cette pauvre Zélie se retrouvera dans une situation bien difficile. »

S'empressant de détourner la conversation, elle demanda :

— Avez-vous déjà essayé de faire de la bicyclette?

— Grands dieux ! Jamais !

— C'est amusant, mais difficile..

Elle pouffa.

— Je suis tombée plus souvent de bicyclette que de cheval !

Le roi avait peine à en croire ses oreilles.

— Vous êtes une cycliste ?

— Mais oui.

À son tour, il éclata de rire, ce qui eut pour effet de redoubler la fureur de sa voisine de gauche.

— On a peine à vous imaginer en culotte bouffante, juchée sur un vélocipède. Je vous verrais plutôt assise sur un coussin en soie ou en velours...

— Seigneur! Et que ferais-je, sur mon coussin?

Il hésita.

—Voyons... Vous pourriez feuilleter un journal de mode, par exemple? Faire de la tapisserie? Ou bien écouter de la musique douce ?

La jeune fille secoua la tête.

— Je préfère monter à cheval ou faire de la bicyclette...

— Seriez-vous un garçon manqué ? Vous n'en avez pourtant pas l'air!

— Moi ? Un garçon manqué ? répéta Sola d'un ton pensif. Non, je ne le pense pas. Il n'empêche que je suis capable d'en remonter à mon frère dans de nombreux domaines.

Avec une certaine fierté, elle déclara :

— Mon père me laisse tenir la barre de son yacht, je ne manque pas ma cible à trente mètres, et je suis allée deux fois en montgolfière !

Le roi se remit à rire.

— Je me demande si je ne rêve pas !

Une nouvelle fois, Sola regretta d'avoir parlé sans réfléchir. Car non seulement Zélie détestait la mer et les bateaux, mais, de plus, elle n'avait jamais voulu toucher à une arme - et encore moins à une bicyclette.

Le souverain, qui semblait avoir complètement oublié la présence de la comtesse Rbiga, examina Sola en fronçant les sourcils.

— Je ne peux pas vous croire.

— À votre guise, Majesté ! lança-t-elle sans protester.

— Les femmes ne devraient pas faire de sport.

— Que devraient-elles faire ?

— Se contenter d'être jolies et amusantes.

Sola était tellement choquée qu'elle ne put s'empêcher de déclarer d'un ton bien senti :

— Permettez-moi de vous dire, Majesté, que vous avez une idée bien dépassée de la femme.

— Vous commencez à me faire peur.

En réalité, au lieu de paraître effrayé, le roi avait surtout l'air intrigué.

— Je suppose que vous allez me dire maintenant que vous êtes si cultivée que vous seriez capable d'en remonter à de vieux sages.

— Mon frère, qui est à Oxford, prétend en effet que c'est le cas. J'aime beaucoup lire, et tous les sujets m'intéressent : la littérature, l'histoire, l'architecture, la politique, la...

— Mais c'est épouvantable ! Une femme savante ! s'exclama le roi en feignant d'être horrifié.

— Dieu, quel cauchemar! se moqua la jeune fille.

Il abonda dans son sens :

— Oui, quel cauchemar! Comme je l'ai dit il y a un instant, ces dames devraient se contenter d'être jolies, douces et amusantes. La culture ne leur sied pas du tout.

Il fit la grimace.

— D'ailleurs, quand ces charmantes créatures se mêlent de ce qui ne les regarde pas...

— Par exemple ?

— Je citerai en premier lieu la politique, qui est une affaire d'hommes. Si les femmes s'en occupent, le désastre est assuré.

— Je ne comprends pas pourquoi vous dites cela. L'Angleterre n'a jamais été aussi prospère et puissante que sous le règne de Sa Majesté la reine Victoria.

— La reine Victoria représente l'exception qui confirme la règle.

Sola s'apprêtait à protester haut et fort. Mais à ce moment-là, la comtesse Rhiga se pencha de nouveau vers le roi.

— Ivan ? fit-elle, cette fois d'un ton impératif.

— Oui ?

Elle chuchota quelques mots dans son oreille et il éclata de rire.

« Se moqueraient-ils par hasard de moi ? » se demanda Sola, mal à l'aise.

Elle se redressa avec fierté.

« Après tout, je m'en moque ! »

De toute façon, mieux valait que sa conversation avec le roi se soit arrêtée là. Oubliant une fois de plus qu'elle jouait le rôle de Zélie, elle avait parlé sans réfléchir.

Elle tenta de minimiser les dégâts.

« Bah ! Il oubliera probablement tout ce que je lui ai dit dans les bras de la comtesse Rhiga, dans ceux d'iris de Tubéreuse ou d'Artémise de Cattleya ! »

Entre ses cils baissés, elle examina son voisin de table. Il n'avait plus d'yeux que pour sa voisine de gauche.

« Majesté, j'en sais beaucoup plus à votre sujet que vous n'en saurez jamais sur moi », pensa-t-elle avec une pointe de satisfaction.

Comme le prévoyait leur emploi du temps, le grand-duc et sa fille se rendirent à la Chambre des députés le lendemain matin.

Précédés par un détachement de cavalerie, plusieurs carrosses quittèrent le palais en cortège pour se diriger vers la ville. Le roi avait pris place dans la première de ces voitures, en compagnie du grand-duc.

Sola, qui avait été invitée à s'installer dans celle qui suivait, y retrouva le secrétaire d'État aux Affaires étrangères et sa femme, avec lesquels elle s'était liée d'amitié au cours du voyage.

La veille, lorsqu'ils allaient du port au palais, il arriva souvent que des Arkamiens agitent la main en poussant des acclamations enthousiastes.

Ce n'était pas le cas ce matin-là. Les passants semblaient sombres, préoccupés. Ils se contentaient de regarder d'un air presque hostile cette impressionnante procession de carrosses.

Et il n'y eut pas un seul «vivat».

Sola s'en étonna :

— Pourquoi ce changement d'attitude? Les gens ont l'air de nous en vouloir.

Il y eut un silence, tandis que le secrétaire d'État aux Affaires étrangères et sa femme échangeaient un regard embarrassé.

Puis la comtesse Gotzaris toussota avant de se décider enfin à répondre :

— Autant que vous sachiez la vérité, Altesse. En ce moment, le roi n'est pas très populaire parmi son peuple.

— Pourquoi ?

De nouveau, il y eut un silence.

— Les gens sont mécontents de la manière dont Sa Majesté gouverne, déclara le comte.

À mi-voix, sa femme ajouta :

— Ils ont l'impression que le roi pense plus à s'amuser qu'à assumer ses responsabilités.

— J'ai eu moi aussi cette impression, déclara Sola qui n'avait pas l'habitude de taire ses sentiments.

La comtesse parut étonnée.

- Il ne vous a pas fallu longtemps pour vous faire une opinion.
- Ne dit-on pas que les premières impressions sont souvent justes

?

Le comte Gotzaris soupira.

— Nous avons beaucoup de problèmes en ce moment en Arkamie.

— Par exemple ?

— Notre pays traverse une crise. Il faut que vous sachiez, Altesse, que les anarchistes sont nombreux dans notre pays. Ils cherchent à fomenter des troubles un peu partout, et ils ont malheureusement trouvé un terrain très favorable.

— Les gens écoutent ceux qui prêchent la révolution ? demanda Sola avec stupeur.

— Le peuple est mécontent. Et quand un peuple est mécontent, il est prêt à suivre le premier beau parleur venu.

— Et Sa Majesté...

Cette fois, le comte Gotzaris ne mâcha pas ses mots :

— Sa Majesté, je suis navré de devoir le dire, se moque de tout.

— Comment un roi peut-il être aussi irresponsable ?

— Son pays ne semble pas compter pour lui. Il ne rêve que de retourner à Paris. Si une révolution éclatait en Arkamie, je parie qu'il serait le premier à fuir, fit le secrétaire d'État aux Affaires étrangères avec amertume.

Pensive, Sola leva les yeux vers lui.

— Pour que vous m'ayez parlé aussi franchement, il faut que la situation soit grave.

— Elle l'est, Altesse. Et notre seul espoir, désormais, réside en vous.

— Je ne demande qu'à vous aider et à aider les Arkamiens. Mais concrètement, que puis-je faire?

— Tenter de ramener Sa Majesté à de meilleures dispositions. Le rendre conscient de son devoir.

Sola avait compris depuis longtemps qu'elle pouvait parler en toute franchise aux Gotzaris.

— Le roi n'a aucune envie de se marier. Pas plus avec moi qu'avec une autre. Ce n'est pas parce qu'il aura une femme qu'il changera d'attitude.

— Si vous réussissiez à le séduire, à vous faire aimer de lui, tout serait différent.

Cette fois, ce fut au tour de Sola de parler avec amertume :

— Comment voulez-vous que j'y parvienne avec autant de rivales ?

La comtesse Gotzaris se raidit, tandis qu'une légère rougeur lui montait aux joues.

— Des... des rivales?

La jeune fille haussa les épaules.

— Je ne suis pas aveugle.

Elle se mit à compter sur ses doigts.

— La comtesse Rhiga, ces courtisanes françaises aux incroyables noms de guerre : Iris de Tubéreuse, Art émise de Cattleya... En voilà déjà trois. Et combien d'autres ?

La comtesse Gotzaris était de plus en plus rouge.

— Co... comment se fait-il que vous soyez au courant, Altesse ? balbutia-t-elle.

— Je vous l'ai dit : je ne suis pas aveugle. Ni sourde.

— Une jeune fille ne devrait pas...

— Mon père m'a appris à ne pas avoir peur des mots. Dans certaines circonstances, mieux vaut ne pas avoir d'œillères, il me semble ?

— Soit, mais...

Soudain à court de mots, la comtesse s'interrompit.

— Nous arrivons, fit le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, qui semblait lui aussi très mal à l'aise.

— Je vous promets de faire de mon mieux, assura la jeune fille. Mais étant donné les circonstances, j'avoue que la tâche me paraît bien difficile.

D'autant plus que Zélie, à l'instar du roi, ne songerait qu'à s'amuser. Les aspirations du peuple arkamien la laisseraient profondément indifférente.

Sans rien ajouter, Sola descendit et rejoignit son père et le roi. Ce dernier fit la grimace en faisant son entrée dans la Chambre des députés.

— Je parie qu'il va falloir écouter des discours interminables, marmonna-t-il. Quel ennui !

« S'il avait dix ans, il aurait droit à une bonne réprimande », pensa la jeune fille.

Des huissiers en grande tenue les conduisirent jusqu'aux fauteuils tapissés de velours rouge qui étaient placés sur une estrade recouverte d'un dais à pompons dorés. Puis, comme l'avait prévu le roi, les discours commencèrent. Le Premier ministre fut le premier à prendre la parole, puis ce fut au tour de certains des membres de son cabinet, et enfin du maire de la ville.

Le roi n'écoutait pas et il lui arriva même à plusieurs reprises de bâiller. Selon son habitude, le grand-duc ne perdait pas un mot de ce qui était dit. Une fois les discours terminés, il aurait aimé s'entretenir avec les ministres et les députés, mais le roi, qui paraissait s'ennuyer plus que jamais, donna tout de suite le signal du départ.

Ils regagnèrent donc leurs carrosses respectifs et le petit cortège s'ébranla en direction du palais. Pendant la traversée de la ville, Sola remarqua avec désolation que les passants paraissaient de plus en plus hostiles.

« Que faire ? ne cessait-elle de se demander. Que faire ? »

Elle demeura silencieuse. A quoi bon discuter de tout cela avec les Gotzaris ? Ils lui avaient parlé avec beaucoup de franchise et elle avait parfaitement compris la situation. Une situation bien inquiétante...

Une fois arrivés au palais, ils se rendirent tous dans un salon où des rafraîchissements étaient servis.

— Ouf, c'est fini ! s'exclama le roi.

Il se tourna vers le grand-duc.

— Je suis navré de vous avoir infligé un pareil pensum. Une fois que ces vieux radoteurs prennent la parole, il n'y a pas moyen de les faire taire.

— J'ai trouvé tout cela fort intéressant, assura le grand-duc.

— Vous plaisantez ? Du rabâchage...

— Pas du tout. Ils ont émis quelques idées qui valent la peine d'être explorées.

— Par exemple ?

— Sonder les sous-sols afin d'y découvrir éventuellement du charbon, ou bien des mines de cuivre, de zinc.

Le roi éclata de rire.

— Ou de l'or, de l'argent, des pierres précieuses...

— Qui sait ? Tant que des forages n'auront pas été faits, vous ignorerez tout des richesses naturelles que peuvent contenir vos montagnes.

— Votre fille m'a déjà parlé de cela hier. Elle s'imagine que des trésors sont enfouis dans nos montagnes.

Le grand-duc sourit.

— Cela ne me surprend pas. So...

Il s'interrompit brusquement. Au lieu de dire *Zélie*, il avait failli dire *Sola*...

« Nous évoluons sur une corde raide », pensa la jeune fille en retenant sa respiration.

Grâce au ciel, le grand-duc se tira avec aisance de ce faux pas :

— Ma fille a des antennes pour beaucoup de choses. Si elle a le pressentiment que vos montagnes contiennent des filons miniers intéressants, il est probable que c'est le cas.

— On peut toujours envoyer des ingénieurs, fit le roi sans beaucoup d'intérêt.

En revanche, son visage s'illumina lorsque la comtesse Rhiga apparut. En toute honnêteté, Sola dut reconnaître qu'elle était bien belle avec ses cheveux aile de corbeau, son air impérieux, sa robe en satin vert pomme et ses bijoux étincelants.

« Belle ? s'interrogea-t-elle. Exotique, plutôt. Je peux comprendre que le roi soit séduit. »

La nouvelle venue fit la révérence au souverain, qui lui baisa la main.

— Je commençais à m'ennuyer, toute seule dans ma chambre, lui dit-elle. Je suis très heureuse que vous ayez eu la bonne idée de m'envoyer chercher.

Elle avait parlé bas, de manière à ce que personne ne puisse l'entendre. Seule Sola, qui avait l'oreille très fine, avait réussi à la comprendre.

Sur le même ton, le roi répondit :

— J'avais hâte de vous revoir. Cette matinée a été d'un ennui ! Un ennui mortel...

Le secrétaire d'État aux Affaires étrangères examinait sans la moindre aménité la comtesse Rhiga.

— On se demande ce que cette veuve polonaise est venue faire en Arkamie, grommela-t-il. Ce serait une espionne à la solde des Russes que je n'en serais pas autrement étonné.

— Une espionne ? murmura Sola, qui eut soudain l'impression de se trouver en plein roman d'aventures. Mais que viendrait-elle faire ici ?

Elle laissa échapper une brève exclamation.

— Suis-je sotte ! Les Russes souhaitent prendre le contrôle de l'Arkamie, c'est cela ? Il est certain que s'ils parvenaient à conquérir ce pays, ils auraient accès à la Méditerranée...

Le comte Gotzaris hocha la tête.

— Exactement. Vous avez fait à la fois la question et la réponse, Altesse.

Là-dessus, le majordome vint annoncer que le déjeuner était servi et tout le monde passa dans la salle à manger.

Comme la veille, Sola se retrouva à la droite du roi, tandis que la comtesse Rhiga était assise à sa gauche.

La belle Russe s'arrangea pour retenir l'attention du souverain pendant toute la durée du repas. Elle lui laissa à peine le temps d'adresser deux mots à Sola.

Dès que vint le moment de se lever de table, au lieu de se rendre au salon où était servi le café, ils s'éclipsèrent ensemble.

« C'est un goujat, oui, pensa la jeune fille. Un parfait goujat ! Pauvre Zélie... »

Elle avait tort de plaindre sa sœur. Celle-ci n'était-elle pas prête à tout pour devenir reine ? Même à fermer les yeux sur la conduite inqualifiable de celui qui allait devenir son mari.

Le comportement du roi n'était pas passé inaperçu. Le grand-duc avait peine à contrôler sa colère, mais il réussit cependant à se dominer. Quant au secrétaire d'État aux Affaires étrangères, il paraissait atterré. Mais que pouvait-il dire ? Il se montra plus attentif

que jamais envers la jeune fille, un peu comme s'il tenait à compenser par sa gentillesse la muflerie du roi.

L'après-midi, le comte et la comtesse Gotzaris emmenèrent le grand-duc de Keysiel et sa fille en ville afin de leur montrer la cathédrale, plusieurs musées... et le zoo.

Cette dernière visite enchantait Sola. Elle adorait les animaux et elle dut reconnaître que ceux du zoo d'Arkamie avaient beaucoup d'espace pour évoluer et semblaient très bien soignés.

Le directeur du jardin, qui avait tenu à leur montrer lui-même les installations, expliqua à la jeune fille que c'était le père du roi qui avait fondé ce zoo :

— Nous mettons un point d'honneur à ce que tout reste exactement comme Sa Majesté l'avait voulu.

— Je ne pense pas que vos pensionnaires pourraient être mieux, assura Sola.

Après un instant d'hésitation, elle ajouta :

— Sauf le tigre, peut-être. Il semble s'ennuyer.

En le voyant, elle avait d'ailleurs trouvé qu'il ressemblait au roi. Le directeur du zoo soupira.

— Sa femelle vient de mourir. J'essaie de trouver une remplaçante.

Sola ne put s'empêcher de sourire.

— Croyez-vous qu'une tigresse puisse en remplacer une autre ?

— Peut-être pas. Mais au moins, cela ferait à Kilio un peu de compagnie. Et puis il aurait besoin d'encore plus d'espace, plus de liberté... Cela semble fort difficile !

— Je le suppose. Sa Majesté le roi Ivan vient-elle parfois ici ?

Le directeur soupira de nouveau.

— Nous n'avons pas eu le plaisir de recevoir la visite de Sa Majesté depuis de longues années. La dernière fois, cela devait être il y a une vingtaine d'années.

— C'est-à-dire... quand il était enfant ? demanda Sola, sidérée.

— Exactement, Altesse.

Le grand-duc, qui avait entendu cela, secoua la tête d'un air navré. Un peu plus tard, en regagnant la voiture, il dit très bas à sa fille :

— Ce jeune homme se conduit d'une manière aussi stupide qu'irresponsable, et je doute que ta sœur soit capable de le faire changer d'attitude.

Sola n'eut pas le temps de répondre, car le comte et la comtesse Gotzaris les rejoignaient. Mais elle ne savait que trop combien son père avait raison.

Existait-il au monde une femme capable d'avoir un quelconque ascendant sur le roi ? La comtesse Rhiga, peut-être... Mais il ne fallait pas compter sur elle pour user de son influence. Pourquoi se serait-elle donné ce mal ? Elle se moquerait autant du sort de l'Arkamie que de

celui des Arkamiens !

Lorsqu'ils remontèrent vers le palais, la jeune fille regarda autour d'elle avec admiration. Les toits rouges de la ville, le bleu de la mer, la vallée verdoyante, les montagnes... et le palais, tout blanc dans un écrin de verdure.

— Quelle merveilleuse contrée ! s'exclama-t-elle.

La comtesse Gotzaris sourit, touchée par son enthousiasme.

— Je suis si contente de vous entendre parler ainsi ! Vous aimez déjà votre futur pays, Altesse?

En attendant l'heure du dîner, la jeune fille alla se promener dans le parc. Elle était en train de rêver au bord d'une fontaine quand elle entendit un bruit de voix.

Deux femmes venaient du palais en discutant avec animation. Elles paraissaient furieuses. Poussée par une soudaine impulsion, Sola se dissimula derrière d'épais buissons.

Les promeneuses se rapprochaient. Elles parlaient français - une langue que la jeune fille connaissait à la perfection. Ce qui lui permit de saisir ce dialogue :

— C'est honteux ! Il se moque de nous ! s'écria l'une d'elles avec emportement.

— C'est seulement maintenant que tu t'en rends compte, Artémise? Mais il n'a pas arrêté de se moquer de nous.

Même si Sola n'était pas très entraînée à reconnaître les accents, elle dut convenir que celui de ces Françaises était d'une terrible vulgarité.

«J'ai bien fait de me cacher, se dit-elle. Car ces deux femmes ne peuvent être qu'Iris de Tubéreuse et Artémise de Cattleya ! Une rencontre entre elles et moi aurait été très gênante.»

— Non, mais tu te rends compte, Iris ? s'écria Artémise. Nous mettre à la porte comme... comme des larbins !

— Avec une belle compensation, quand même !

— D'accord...

— Ne te plains pas trop, tu vas avoir de quoi vivre largement, une fois de retour à Paris.

Un éclat de rire retentit.

— Là, tu n'as pas tort. Je vais pouvoir entretenir sur un grand pied mon amant de cœur. Mon bel André ! Ce pauvre chéri ! Comme il doit s'ennuyer de moi !

Iris pouffa.

— Peuh ! Ça m'étonnerait bien !

— Quoi ?

— Je parie que ton André a couru se consoler dans les bras de Clotilde de La Roche-Pointue!

— Si cette mauvaise gale de Clotilde a séduit mon homme, je lui arracherai les yeux!

Artémise donna un coup de pied dans un petit caillou avant de déclarer :

— En fin de compte, je ne suis pas fâchée de partir d'ici.

— Moi non plus. La vie parisienne me manque.

— Ah, ça va être bon de retrouver les cabarets, les bals, les restaurants... Ici, il n'y a rien de tout cela! Pour s'amuser, il faut chercher loin.

— La nature est belle.

— La nature ! Peuh ! J'ai toujours détesté la campagne. Deux jours, ça va encore... Mais davantage, non, merci ! Tout ce vert ? Ça me donne des crises de foie.

Les deux courtisanes éclatèrent de rire.

— Sais-tu pourquoi le roi nous renvoie comme des malpropres ? demanda Artémise.

— Il à peur que l'on ne découvre qu'il a amené deux petites Françaises au palais. Si, par hasard, les journaux s'emparaient de l'affaire, ça ferait un drame.

— Tu crois que ça le dérangerait ? Ça m'étonnerait. À mon avis, c'est la Rhiga qui lui a ordonné de nous mettre dehors.

— Elle en est capable. Et puis - si j'ai bien compris ce qu'on m'a raconté - il paraît qu'il va se marier, dit Iris.

— Et alors ? Tu crois que ce serait le premier homme marié à avoir une maîtresse ?

— Ou plusieurs !

Elles s'éloignèrent en s'esclaffant. Sola, qui avait écouté tout cela en osant à peine respirer, se détendit enfin. Elle avait eu l'impression de toucher quelque chose de très bas, de très sale. Oh, elle ne jugeait pas ces malheureuses qui n'avaient peut-être pas trouvé d'autre moyen de gagner leur vie. Mais comment le roi, un homme qui paraissait intelligent et cultivé, pouvait-il se complaire dans la compagnie de femmes aussi vulgaires ?

« Pauvre Zélie ! » se redit-elle une fois de plus.

Sola venait de remonter dans sa chambre. Au moment où elle s'apprêtait à sonner Gudrum, ses yeux tombèrent sur le cadran de la pendule qui trônait sur la cheminée.

«Je peux m'octroyer un peu de temps libre avant de prendre un bain et de me préparer pour la soirée», se dit-elle en laissant retomber sa main.

D'autant plus que pour le moment, elle avait surtout besoin de solitude.

Ainsi, le hasard l'avait mise en présence de ces dames aux noms

flamboyants ?

Elle frissonna. Grâce au ciel, elle avait eu la bonne idée de se cacher! Furieuses d'être mises à la porte « comme des larbins », Iris de Tubéreuse et Artémise de Cattleya auraient été capables, la jugeant responsable de leur disgrâce, de la prendre à partie. Et elles n'étaient pas femmes à mâcher leurs mots!

Sur ces entrefaites, on frappa à la porte de son boudoir.

— Entrez !

Sola ne cacha pas sa surprise en voyant le comte Paul Markaroff apparaître. Le visage souriant de celui qui s'était révélé le plus agréable des compagnons de voyage était très sombre.

— Vous ?

— Oui, Altesse, déclara-t-il avec gravité.

Cette visite était plus qu'imprévue. En réalité, un homme n'avait rien à faire dans les appartements d'une jeune fille ! Sola décida cependant de ne pas paraître choquée. Après tout, même si cela semblait peu probable, les mœurs étaient peut-être différentes en Arkamie.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-elle avec une certaine froideur.

— Pouvez-vous descendre immédiatement, Altesse?

Elle haussa les sourcils.

— Immédiatement ?

— Son Altesse le grand-duc et le Premier ministre souhaitent vous parler.

L'expression du comte Paul Markaroff était toujours très grave. Sola devina qu'un événement important avait dû se produire. Gagnée par l'appréhension, elle se mordit la lèvre inférieure presque jusqu'au sang. De quoi pouvait-il bien s'agir?

La première pensée qui lui vint à l'esprit fut celle-ci : aurait-on découvert qu'elle n'était pas Zélie ?

Elle ne voyait pas d'autre raison...

— De quoi s'agit-il ?

— Je regrette, mais ce n'est pas à moi de vous mettre au courant, Altesse.

De plus en plus inquiète, la jeune fille murmura :

— Bien. Je vous accompagne.

Le cœur battant à tout rompre, elle descendit l'escalier à double révolution, escortée par le comte Paul Markaroff. Ce dernier, d'ordinaire très disert, gardait un silence qui n'augurait rien de bon.

Il ouvrit la porte d'un salon meublé beaucoup plus sévèrement que les autres. Son père l'y attendait, en compagnie du Premier ministre et du comte Gotzaris. Un quatrième homme se trouvait avec eux. Sola, qui avait déjà eu l'occasion de le rencontrer, crut se souvenir qu'il

s'agissait du ministre de la Défense.

Ils se levèrent tous les quatre à son entrée, sans qu'un seul mot soit prononcé. Puis son père lui indiqua un fauteuil à côté du sien. Ils attendirent qu'elle y ait pris place pour se rasseoir. Quant au comte Paul Markaroff, il était resté debout, le dos à la porte, comme pour empêcher l'accès de ce salon à ceux qui souhaitaient y entrer.

Tous ceux qui se tenaient dans cette pièce avaient une expression préoccupée, et lorsque le grand-duc lui pressa la main, la jeune fille comprit que l'heure était grave.

Le Premier ministre prit la parole :

— Si je vous ai demandé de venir nous rejoindre, Altesse, c'est pour vous apprendre que la situation est en passe de devenir incontrôlable.

Sola retint une brève exclamation.

« Pourquoi estime-t-il nécessaire de me faire part d'une telle information? se demanda-t-elle avec surprise. Officiellement, je ne représente rien ici. »

— La révolte gronde en ville, poursuivit le Premier ministre. Les anarchistes ont pris le contrôle de plusieurs quartiers. Tout cela risque d'empirer d'un moment à l'autre.

— Vous voulez dire que... que c'est la révolution?

— Pas encore, mais les choses peuvent évoluer très vite. Nous avons fait renforcer la garde autour du palais. Pour le moment, nous sommes encore hors de danger.

D'un air sombre, il conclut :

— Mais si les anarchistes réussissent à franchir les grilles, ce sera la fin de l'Arkamie.

— Vous voulez dire que... qu'ils seraient capable de détrôner le roi ?

— Exactement. Le sort de Sa Majesté ne tient plus qu'à un fil. Si les révolutionnaires s'emparent de lui, ils le jetteront en prison et après une parodie de jugement; l'exécuteront.

Sola porta la main à son cœur.

— Mon Dieu! fit-elle d'une voix blanche. Ce... c'est terrible!

Le Premier ministre prit une profonde inspiration avant de déclarer avec solennité :

— Vous êtes la seule, Altesse, capable d'enrayer un processus fatal.

— Moi?

— Oui. Altesse, il faut que vous épousiez immédiatement Sa Majesté.

La jeune fille avait entendu les mots sans toutefois en pénétrer le sens. Son père lui pressa de nouveau la main tandis que, peu à peu, elle comprenait l'horreur du destin qui lui était proposé.

Elle ferma les yeux.

« Plutôt mourir », se dit-elle.

Au prix d'un effort surhumain, elle réussit à se dominer. Car il ne fallait à aucun prix qu'elle manifeste son désespoir. Car pour ces personnages officiels, le fait que le mariage soit célébré un peu plus tôt n'avait guère d'importance. N'était-elle pas censée, de toute manière, devenir dans un délai relativement bref l'épouse du roi d'Arkamie ?

« Mon Dieu ! S'ils pouvaient deviner... »

À voix haute, elle demanda :

— La... la situation est-elle aussi dramatique que cela ?

— Oui, Altesse.

La jeune fille cherchait le moyen d'échapper au piège qui était en train de se refermer sur elle. Elle décida tout d'abord de gagner du temps.

— J'ai lu des ouvrages consacrés à l'Arkamie. Depuis des siècles, ce pays est gouverné par un monarque. Les Arkamiens accepteraient-ils, de gaieté de cœur, que soit instaurée une république dans leur pays ?

Le Premier ministre soupira.

— Je serai franc, Altesse. Le roi Ivan n'est guère aimé du peuple. Depuis son accession au trône, il n'a rien fait pour son pays. Or les révolutionnaires promettent monts et merveilles à tous ceux qui veulent bien les entendre.

Sola se tourna vers son père. Une lueur de panique brillait au fond de ses grands yeux clairs. Encore une fois, le grand-duc lui pressa la main, l'exhortant silencieusement au courage. Puis il s'éclaircit la voix avant de déclarer :

— Oui, la situation est très grave. Nous venons de discuter des mesures d'urgence à prendre. Le Premier ministre et le ministre de la Défense pensent qu'il n'y a qu'une échappatoire possible : donner un dérivatif au peuple.

— Et pour cela, qu'y a-t-il de mieux qu'un grand mariage ? demanda le comte Gotzaris. Surtout un mariage suivi d'un couronnement. Songez ! L'Arkamie sera en fête... Il y aura des feux d'artifice, des bals, la bière coulera à flots ! Croyez-moi, tant que les musiciens les feront danser, les Arkamiens oublieront les révolutionnaires.

Sola ne s'en laissa pas conter :

— Pendant vingt-quatre heures peut-être. Mais cela ne durera guère. Une fois la fête finie, les anarchistes reprendront leur travail de sape.

— Pas si le roi et la reine se montrent à la hauteur, dit le Premier ministre.

Avec un sourire, il poursuivit :

— J'ai confiance en vous, Altesse. J'ai tout de suite compris que

vous étiez celle que notre pays attendait désespérément. Une femme forte, intelligente et humaine à la fois. Vous seule serez capable d'amener le roi à se conduire... comme nous espérons qu'il se conduirait.

Il soupira.

— Nous pouvons encore éviter la révolution. La situation est entre vos mains.

— Pouvez-vous compter sur les troupes pour contenir les anarchistes? demanda la jeune fille.

— Nous n'avons pas assez de soldats sur place. Par ailleurs, si tout le peuple se soulève, il est à craindre que l'armée ne prenne son parti contre le pouvoir en place.

Avec gravité, il conclut :

— Notre seul espoir? Ce mariage,

— Quand estimez-vous qu'il devrait être célébré? demanda le grand-duc.

— Il pourrait être annoncé ce soir. Demain, les préparatifs commenceront,

— Et la date du mariage? insista le grand-duc.

— Après-demain.

— Non, non ! s'écria Sola dans un véritable cri du cœur. Non, je ne peux pas !

— Ma chère enfant... commença le grand-duc en fronçant les sourcils.

Et il s'interrompit. Comment aurait-il pu raisonner la jeune fille devant témoins ?

— Pourquoi ne pouvez-vous pas ? demanda le comte Gotzaris, étonné par sa réaction.

Frénétiquement, elle chercha une raison et crut la trouver :

— Je... euh, je n'ai pas de robe.

Cette réplique inattendue détendit immédiatement l'atmosphère et tout le monde éclata de rire - même le grand-duc. La jeune fille, bien évidemment, fut la seule à ne pas se joindre à leur hilarité.

Elle avait l'impression d'avoir plongé brusquement dans l'horreur absolue.

«Moi? Épouser un homme pour lequel je n'éprouve aucun tendre sentiment? Il ne pourrait rien m'arriver de plus épouvantable. Ce n'est pas possible! Je ne suis pas Zélie, je n'ai aucune envie de devenir reine! Je plaignais ma sœur... et c'est moi qui, maintenant, suis bien à plaindre. Il doit s'agir d'un cauchemar. Oui, c'est cela : je fais un mauvais rêve. Je vais me réveiller... et tout sera comme avant. »

Mais elle savait bien, au fond d'elle-même, qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar.

Le Premier ministre lui sourit avec indulgence.

— Altesse, vous serez ravissante, quoi que vous portiez.

Le comte Paul Markaroff prit la parole pour la première fois :

— Vous avez bien une robe du soir blanche ?

— Euh... oui, j'en ai plusieurs.

— Que demander de plus ? Les couturières du palais n'auront qu'à y ajouter une longue traîne. Avec un bouquet de fleurs, plus le diadème royal et le somptueux voile en dentelle ancienne qui a appartenu à l'arrière-grand-mère de Sa Majesté... vous serez la plus jolie des mariées, Altesse.

— Peut-être, fit la jeune fille d'un ton morne.

Dieu, que son cœur était lourd !

— Sa Majesté est-elle au courant de votre décision ? interrogea-t-elle en se tordant les mains. Que dit-elle de ce mariage précipité ?

— Je suis allé trouver Sa Majesté en premier lieu, dit le Premier ministre.

Il marqua une seconde d'hésitation avant d'ajouter :

— Elle s'est montrée très compréhensive.

Sola n'en croyait pas un mot. La simple correction aurait été que le roi fasse partie de cette réunion. Mais à son habitude, cet irresponsable avait laissé les autres tout organiser.

Un profond soupir gonfla sa poitrine. Elle avait envie de hurler sa colère. La vie était tellement injuste ! À quoi bon protester, cependant ? Par un enchaînement de circonstances assez invraisemblable, elle allait devoir se sacrifier !

« Si Zélie n'avait pas été assez stupide pour batifoler avec le comte Nicolas Erztatz, elle n'aurait pas attrapé la rougeole. Et c'est elle qui serait à ma place en ce moment ! » songea-t-elle avec ressentiment.

— La situation est très grave, insista le Premier ministre. Si les révolutionnaires réussissent à prendre le pouvoir, notre vie ne vaudra pas grand-chose.

— Co... comment cela ?

Il demeura silencieux. Ce fut le comte Gotzaris qui. répondit à sa place :

— Il est probable que la populace envahira le palais et le pillera avant d'y mettre le feu...

— Et... et nous ?

— Nous serons tous massacrés.

— Tous ? répéta Sola, soudain très pâle.

— Tous, Altesse.

Que pouvait-elle ajouter à cela ? Rien, hélas !

« Je suis perdue, se dit-elle. Tous mes espoirs de bonheur se trouvent réduits à néant. »

Les trois hommes politiques s'inclinèrent très bas devant elle, imités par le comte Paul Markaroff. Toujours aussi solennel, le

Premier ministre déclara :

— Au nom de l'Arkamie, permettez-moi de vous remercier, Altesse.
En guise de réponse, la jeune fille lui adressa un pâle sourire.

Ils sortirent tous les quatre sans ajouter un mot. Tout de suite après leur départ, Sola se tourna vers son père d'un air suppliant.

— Que pouvons-nous faire ? demanda-t-elle avec désespoir. Je ne peux pas, je ne veux pas l'épouser !

— Sois raisonnable, ma chère enfant. Je crains qu'il n'y ait pas d'autre solution.

— C'est trop injuste ! Pourquoi dois-je me sacrifier ? C'est Zélie qui devait devenir sa femme.

— Le destin a voulu qu'il en soit autrement.

Sola parut se crispier.

— Je ne peux pas, je ne veux pas... répéta-t-elle faiblement.

— On t'a expliqué clairement la situation.

— Soit, mais...

— Si tu refuses, l'Arkamie tombera aux mains des anarchistes. Le roi sera massacré, et il est à craindre que nous subissions le même sort.

— Vous aussi, père ? Moi aussi ?

Il laissa échapper un rire bref.

— Pourquoi voudrais-tu que nous soyons épargnés ?

— Nous ne sommes pas arkamiens.

— Dans les moments de trouble, un passeport étranger ne sert pas à grand-chose. Tu sais aussi bien que moi ce qui s'est, passé au moment de la Révolution française. Pourquoi les Arkamiens manifesteraient-ils plus de mansuétude que les Français ?

La jeune fille s'approcha de la fenêtre et contempla le parc. Une vision épouvantable s'imposa soudain à elle. Elle vit la populace, ivre de sang et d'alcool, assaillir le palais et les passer tous au fil de l'épée avant de promener leurs têtes au bout de piques.

Un frisson la parcourut.

— Ne pensez-vous pas que le Premier ministre exagère ? J'ai peine à croire que la situation soit aussi dangereuse qu'il le prétend.

— Elle l'est, assura le grand-duc avec gravité.

Il rejoignit sa fille et la prit par les épaules.

— Je suis navré de ce qui t'arrive.

Il jura entre ses dents avant d'ajouter :

— Je n'aurais pas dû écouter ta sœur. Parce qu'elle voulait à toute force devenir reine...

— Ce n'est pas votre faute, père. Nous nous retrouvons pris au piège...

Elle se redressa.

— Bien. J'épouserai le roi Ivan, puisqu'il le faut.

Un petit sanglot la secoua.

— Mais cela va être horrible !

— Ne parle pas ainsi, ma chère enfant. Tu es très belle. Or une jolie femme possède de grands pouvoirs sur les hommes.

— Je hais le prince Ivan! Ce n'est que... qu'un débauché, un irresponsable ! Si l'Arkamie se trouve au bord de la révolution, c'est bien sa faute !

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

— Et comment pourra-t-il jamais s'intéresser à moi alors qu'il n'a d'yeux que pour la comtesse Rhiga ?

— Il faut t'arranger pour l'éclipser. D'après le comte Gotzaris, cette femme est une espionne. Si les services secrets parviennent à découvrir qu'elle joue double jeu, elle sera renvoyée honteusement dans son pays.

— Je suis déjà débarrassée des deux autres... murmura la jeune fille.

— Qui donc ?

— Les courtisanes qu'il avait fait venir de France. Iris de Tubéreuse et Artémise de Cattleya. J'ai eu l'occasion de les apercevoir dans le parc...

Le grand-duc eut un haut-le-corps.

— Mon Dieu ! Tu... tu as rencontré ces femmes ?

— Elles ne m'ont pas vue, ne vous inquiétez pas. J'avais eu la bonne idée de me cacher derrière des buissons. Je les ai seulement entendues... Elles étaient furieuses parce que le roi venait de les prier de retourner à Paris.

— Très bien !

— La comtesse Rhiga est d'une autre trempe.

Le grand-duc prit sa fille par les épaules.

— Toi aussi, mon enfant. Laisse-moi te dire que tu vaux dix fois, cent fois la comtesse Rhiga.

Sola se sentit soudain épuisée.

— Si je m'attendais à cela...

— Et moi donc !

Soudain, la jeune fille laissa échapper une brève exclamation.

— Mon Dieu ! Et Zélie ?

— Zélie? Mais tu sais bien qu'elle est à Keysiel, en train de soigner sa rougeole.

— Père, réfléchissez un instant ! Elle rie me pardonnera jamais - jamais ! - d'avoir épousé le roi qui lui était destiné.

Le grand-duc eut un geste indifférent.

— Tant pis.

— Jamais elle ne me pardonnera de lui avoir joué ce mauvais tour, insista Sola..

— La raison d'État est la plus forte, mon enfant, fit le grand-duc en haussant les épaules.

Le roi ne se montra pas à l'heure du dîner. La comtesse Rhiga demeura également invisible.

Sola serait volontiers allée s'enfermer dans sa chambre pour y pleurer sur son sort. Elle eut cependant assez de fierté pour rester assise à côté de deux places vides. Elle tentait de faire bonne figure... malgré tout!

Cependant, une fois le repas terminé, alors que tout le monde se dirigeait vers le salon où était servi le café, elle alla trouver son père.

— Maintenant, je vais me retirer, lui dit-elle.

Il ne chercha pas à la retenir.

— Monte te reposer, ma chère enfant. Tu as été très courageuse ce soir. Bravo !

—Ce n'est qu'un début, rétorqua-t-elle avec amertume. Le début d'une longue suite d'efforts.

Désormais, toute sa vie ne serait qu'une façade. Elle mettrait un point d'honneur à tenir son rôle de son mieux, un sourire forcé aux lèvres.

« Mais intérieurement, je mourrai petit à petit », se dit-elle avec accablement.

La jeune fille pensait quelle serait incapable de fermer l'œil. Mais tous ces événements l'avaient tellement secouée quelle s'endormit presque immédiatement.

Après avoir passé une très bonne nuit, elle se prépara avec laide de Gudrum et descendit prendre son petit déjeuner. Avec soulagement, elle constata qu'il n'y avait personne dans la salle à manger, à part son père.

Ce dernier lui adressa un sourire forcé.

— Comment vas-tu ce matin, ma chère enfant ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Comme quelqu'un qui a reçu un coup de massue, répondit-elle, jugeant inutile de lui cacher son état d'esprit.

Il soupira.

— Tâche de te faire une raison.

— Croyez-vous que ce soit possible ?

— Je sais que c'est difficile. Mais n'oublie jamais que, même lorsqu'une situation paraît désespérée, il y a toujours une petite lueur d'espoir.

La jeune fille eut un rire sans joie.

— Dans ce cas précis, je doute qu'elle existe.

En frissonnant, elle enchaîna :

— Vous savez bien, père, que rien de plus horrible ne pouvait m'arriver que ce... ce...

Elle ne parvint même pas à prononcer le mot «mariage».

— Ne désespère pas. Je te le répète : il y a toujours de la lumière au bout du tunnel.

— Je crains, malheureusement, que ce tunnel-là ne soit sans fin.

Machinalement, elle se tourna vers les portes-fenêtres qui étaient ouvertes sur le parc. Juste devant la terrasse, se trouvait un grand massif de roses blanches et jaunes dont le parfum très doux montait jusqu'à eux.

— Le palais est bien joli, fit le grand-duc Boris. Tu vas vivre dans un cadre merveilleux.

— Croyez-vous que cela soit suffisant? murmura-t-elle avec une amertume infinie. .

S'efforçant de repousser les pensées déprimantes qui l'assaillaient, elle demanda :

— Qu'y a-t-il de prévu aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien, pour la bonne raison que je n'ai encore vu personne.

— Tout semble bien calme...

D'un ton sarcastique, la jeune fille poursuivit :

— De ce calme qui précède la tempête.

À ce moment-là, un valet entra dans la salle à manger. Après avoir salué respectueusement le grand-duc et sa fille, il dit à cette dernière :

— Les couturières viennent d'arriver, Altesse.

— Merci, réussit à dire Sola.

Elle ne savait que trop ce que lui voulaient celles-ci ! Il s'agissait de transformer l'une des toilettes de Zélie en robe de mariée... Après le départ du valet, elle se prit la tête entre les mains.

— Quel cauchemar !

Le grand-duc demeura silencieux. Mais il paraissait plus soucieux que jamais.

L'appétit coupé, la jeune fille abandonna ses œufs brouillés. Elle se contenta de terminer sa tasse de thé. Puis elle se leva.

— Bien ! fit-elle avec résignation. Je vais aller m'occuper de mon déguisement.

De nouveau, son père garda le silence.

Sola s'étonna de ne voir qu'une seule couturière dans la petite

antichambre qui précédait son appartement. Vêtue de gris foncé, elle avait un mètre ruban autour du cou et une pelote d'épingles fixée au poignet.

— Vous allez être seule pour faire tout ce travail ? lui demanda la jeune fille.

La couturière lui fit la révérence.

— Oh, non, Altesse ! Trois petites mains doivent me seconder. Mais je n'ai pas jugé utile de les amener.

Sola la conduisit dans sa chambre. Gudrum avait déjà sorti deux robes du soir blanches.

— Il me semble que celle-ci serait parfaite pour l'occasion, déclara-t-elle en désignant la plus élaborée.

Soudain très lasse, Sola se détourna.

— Je vous laisse choisir.

Après avoir examiné soigneusement les deux robes, la couturière hocha la tête.

— Vous avez raison, dit-elle à la femme de chambre. Celle-ci conviendrait beaucoup mieux. Et je pense pouvoir trouver la même soie pour la traîne.

Gudrum parut incrédule.

— La même soie brodée ?

— La même qualité de soie, corrigea la couturière.

— Mais les broderies...

— Nous avons en Arkamie d'excellentes ouvrières capables d'exécuter ce travail.

Sola haussa les épaules.

— Vous rien aurez jamais le temps. Ne vous donnez pas cette peine !

— Nous travaillerons toute la journée et toute la nuit s'il le faut. J'ai carte blanche et je n'hésiterai pas à engager le personnel nécessaire.

Solennellement, elle conclut :

— Mais je vous le promets, Altesse, votre robe de mariée sera prête à temps.

La jeune fille ne répondit pas. Une pensée soudaine venait de la frapper :

« Si le mariage ne suffit pas à contrecarrer l'action des révolutionnaires, cette robe deviendra mon linceul. »

Bien entendu, à l'exception des membres du gouvernement, personne ne savait pourquoi cette cérémonie devait être célébrée dans la plus grande hâte.

La voix de la couturière la ramena à l'instant présent.

— Si cela ne vous ennuie pas, Altesse, nous ferons un essayage ce soir. Je pense que cela devrait être suffisant pour vérifier si la traîne

tombe comme il faut.

— Très bien, fit la jeune fille d'un ton morne. Merci.

Après le départ de Gudrum et de la couturière, Sola descendit et se mit à la recherche de son père. Un valet la conduisit sur l'une des terrasses ensoleillées, où le grand-duc était en train de lire les journaux.

La jeune fille s'assit à côté de lui.

— Quelles sont les nouvelles ? demanda-t-elle avec une totale indifférence.

— Rien de très spécial.

Sola regarda autour d'elle pour s'assurer qu'ils ne pouvaient pas être entendus.

— Père... chuchota-t-elle.

— Oui, ma chère enfant?

— Il y a un détail très important auquel nous n'avons pensé ni l'un ni l'autre.

— De quoi s'agit-il ?

— Comment pourrais-je être mariée sous le nom de Zélie? Ce ne serait pas légal.

Cette objection ne parut pas troubler le grand-duc.

— Mais si, j'y avais pensé. Et j'ai trouvé sans peine une solution à ce petit problème.

Sola vit son dernier espoir s'envoler à tire-d'aile. Follement, elle avait espéré que cet obstacle empêcherait son mariage. Comment avait-elle pu imaginer cela, ne serait-ce que l'espace d'un instant ? Car tout le monde voulait cette union... à l'exception des principaux intéressés.

— Aurais-tu oublié que tu as un second prénom ? reprit le grand-duc.

La jeune fille hocha la tête.

— C'est exact. Vous nous avez donné, à Zélie et moi, le prénom d'Elisabeth.

— J'avais tenu à ce que vous vous appeliez comme votre mère, fit le grand-duc avec émotion.

— Oui, je suis Sola-Elisabeth, et ma sœur Zélie-Elisabeth.

— J'ai déjà parlé de cela avec le roi Ivan.

Sola sursauta.

— De... de quoi lui avez-vous parlé ? balbutia-t-elle.

— Pas de notre petite comédie, bien entendu ! Je lui ai dit que tu préférerais être mariée sous le nom d'Elisabeth de Keysiel. Par conséquent, tu deviendras donc la reine Elisabeth d'Arkamie.

À quoi bon discuter?

— Bien, fit seulement Sola, en contemplant le bout de ses bottines d'un air accablé.

Un bruit de pas les fit sursauter. Et quelques instants plus tard, le roi les rejoignit. Pour la première fois, son visage n'exprimait pas un terrible ennui. L'œil vif, le visage animé, il semblait déborder de vitalité et d'énergie.

— Excusez-moi de ne pas m'être montré plus tôt, mais je ne me suis pas couché avant cinq heures du matin.

Sola pinça les lèvres. Même si une jeune fille comme il faut n'était pas censée être au courant de ces choses-là, elle ne devinait que trop comment le souverain avait occupé sa nuit...

Il s'inclina devant elle.

— Tout d'abord, Altesse, laissez-moi vous remercier d'avoir accepté de précipiter les choses afin de m'aider et d'aider les Arkamiens.

— Je ne pouvais pas faire autrement, rétorqua-t-elle d'un ton neutre.

« Hélas ! » ajouta-t-elle intérieurement.

— Excusez-moi aussi de ne pas m'être montré à l'heure du dîner, hier.

« Je n'en ai pas été autrement surprise. »

— Mais j'ai passé toute la soirée ainsi que la plus grande partie de la nuit en ville.

Cette fois, la jeune fille parut étonnée. Il n'était donc pas en compagnie de la comtesse Rhiga, comme elle l'avait imaginé ?

— Je m'y suis rendu incognito, poursuivit le souverain. N'était-ce pas la seule manière de savoir si la situation était aussi inquiétante que le prétendait le Premier ministre ?

Le grand-duc ne cacha pas sa surprise.

— Vous vous êtes mêlé au peuple ? demanda-t-il.

— Mais oui. J'ai entendu les harangues des révolutionnaires. Il faut dire qu'ils sont fort convaincants !

D'un ton sarcastique, il poursuivit :

— Ils me dépeignaient soit sous les traits d'un tyran, soit sous ceux d'un débauché. Bref, il fallait absolument se débarrasser de cet horrible roi et de ses ministres tous plus incapables les uns que les autres. Ensuite, avec des accents pleins d'émotion, ils dépeignaient ce que serait la vie en Arkamie une fois que la république y serait proclamée. Tout le monde serait heureux, le vin et la bière couleraient à flots, les Arkamiens mangeraient tous les jours des choses délicieuses et ne travailleraient presque plus.

Sola ouvrit de grands yeux.

— Vous avez pu écouter cette propagande mensongère sans protester ?

— Ce n'était pas l'envie qui m'en manquait !

— Je le suppose, murmura le grand-duc.

— Mais si je tenais à mon incognito, je n'avais pas intérêt à me

faire remarquer. Par ailleurs, je voulais savoir à quoi m'en tenir exactement. Maintenant, je le sais.

Le roi se mit à marcher en long en large sur la terrasse. Les talons de ses hautes bottes brillantes comme des miroirs claquaient sur les dalles de la terrasse.

— Je dois reconnaître que le Premier ministre avait raison au sujet des révolutionnaires, dit-il en revenant vers eux. Mais il a tort sur presque tout le reste.

Le grand-duc fronça les sourcils.

— Comment cela?

Le monarque prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

— Je me suis conduit comme un imbécile depuis mon accession au trône.

Sola retint sa respiration. Avait-elle bien entendu?

— Oui, je me suis conduit comme un imbécile, répéta-t-il avec force.

Pas plus Sola que son père n'eurent l'hypocrisie de protester.

— Certes, cela me coûte de l'avouer... mais il faut être capable de reconnaître honnêtement ses fautes.

— J'ai toujours pensé que c'était le commencement de la sagesse, dit le grand-duc avec un léger sourire.

— Je me suis rendu enfin compte que je me laissais manipuler par des ministres qui auraient depuis longtemps dû prendre leur retraite. Ils ont des idées complètement dépassées. Des idées d'un autre âge ! Selon eux, tout doit être fait comme du temps de mon père et de mon grand-père. Or les temps changent...

— C'est certain, admit le grand-duc.

— Pourquoi les ai-je laissés faire? Chaque fois que je suggérais quelque chose, ils disaient «non », sous prétexte que mes projets étaient impraticables, ou que le budget ne permettait pas d'envisager de telles dépenses... Bref, ils trouvaient toujours des prétextes pour m'empêcher de moderniser l'Arkamie. Si bien qu'au lieu de faire ce qui me semblait bon pour mon pays, je les ai laissés le diriger à leur guise.

— Il est parfois difficile de s'opposer aux hommes d'État, fit le grand-duc.

— J'étais devenu une véritable marionnette, alors que j'aurais dû prendre le pouvoir d'une main ferme. Au lieu d'accomplir mon devoir, je m'en suis complètement désintéressé pour perdre mon temps avec...

Il s'interrompit brusquement. Mais Sola avait déjà deviné qu'il avait failli dire : « Avec des courtisanes ».

— Ce qui a été de ma part une grande erreur, soupira-t-il.

Il se remit à faire les cent pas.

— Cette petite incursion en ville m'a été très utile. J'ai pu

comprendre très vite que les révolutionnaires étaient à la solde des Russes.

Il jura entre ses dents.

— Nous avions au cœur même du palais une personne envoyée par les Russes !

— La comtesse Rhiga ? avança le grand-duc.

— Exactement. Je viens de lui annoncer qu'elle était expulsée d'Arkamie.

— Elle est partie ? demanda Sola dont le cœur s'était soudain allégé.

— Et sous bonne escorte ! Les militaires ont pour mission de l'accompagner jusqu'à la frontière.

— Bravo ! applaudit le grand-duc.

— Oh, pourquoi m'a-t-il fallu tant de temps pour comprendre que je courais à ma perte ? s'écria le roi avec colère.

— Rien n'est perdu, assura le grand-duc.

— Peut-être pas. Et cela, grâce à votre fille. Ce mariage va créer une diversion. Plus de la moitié de la population oubliera momentanément la révolution pour faire la fête. Après cela, ce sera à moi de reprendre les rênes.

— Il me semble que vous les avez déjà reprises, remarqua le grand-duc avec chaleur.

— C'est exact. J'ai donné des ordres pour faire revenir les troupes qui étaient stationnées à l'autre bout du pays. Quelle idée, aussi, de les cantonner loin de la capitale ! Maintenant, si les révolutionnaires se remettent à fomenter des troubles parmi le peuple, les soldats pourront contenir les tentatives de soulèvement.

Il regarda Sola d'un air pensif.

— Si vous saviez combien je suis navré de vous faire vivre des moments aussi difficiles !

La situation avait brusquement changé, et ce fut avec élan que la jeune fille répondit :

— Je ne demande qu'à vous aider.

— Merci. Du fond du cœur, merci.

Soudain, il lui saisit la main et déposa un léger baiser au creux de sa paume.

— Merci, répéta-t-il encore.

Là-dessus, il s'éloigna à grands pas.

Restés seuls, le père et sa fille échangèrent un regard stupéfait.

— Jamais, de ma vie, je n'ai vu une transformation aussi rapide ! s'exclama le grand-duc.

— Il faut reconnaître que le changement est spectaculaire.

— Et tout cela, en l'espace d'une nuit ! Il faut croire qu'au fond, le roi Ivan n'a jamais été le tyran et le débauché décrit par les

révolutionnaires. Il souhaitait régner, il voulait agir. Mais un gouvernement bien en place et engoncé dans ses habitudes a étouffé toutes ses tentatives.

La journée passa très vite. Sola et son père virent à peine le souverain, qui semblait être sur tous les fronts à la fois.

Maintenant, la jeune fille redoutait un peu moins ce mariage. Iris de Tubéreuse, Artémise de Cattleya et la comtesse Rhiga avaient été éliminées. Quant au roi, il semblait transformé.

Certes, elle ne l'aimait pas plus qu'il ne l'aimait, et cette union ne serait jamais celle dont elle avait rêvé.

Mais elle espérait de tout son cœur qu'ils parviendraient à s'entendre à peu près. Et tant de travail les attendait pour rendre à l'Arkamie bonheur et prospérité !

«À défaut d'autre chose, cela au moins nous unira », pensa-t-elle avec une pointe d'amertume.

Ce soir-là, au contraire des autres jours, il y avait très peu de monde autour de la longue table de la salle à manger du palais.

Après avoir pris mille décisions et couru ici et là pendant toute la journée, le roi semblait maintenant épuisé.

— Toute la ville est en liesse et se prépare pour les cérémonies de demain, dit-il à la jeune fille.

Elle lui adressa un sourire contraint.

— Le peuple ne songe plus à faire la révolution ?

— Pour le moment, il n'en est plus question. J'ai donné des ordres pour que soient expulsés tous les Russes qui ont réussi à s'infiltrer dans le pays.

D'un ton dur, il ajouta :

— Si le ministre de l'intérieur avait su prendre ses responsabilités, il aurait dû faire cela depuis longtemps.

L'espace d'un instant, il posa la main sur celle de Sola avant d'enchaîner :

— Et après, il nous reviendra une tâche difficile : celle de persuader le peuple que le régime monarchique est celui qui convient le mieux à l'Arkamie.

La jeune fille regarda autour d'elle.

— Toutes ces places vides... Que se passe-t-il ?

Le roi laissa échapper un rire sarcastique.

— Les rats quittent le navire. Le Premier ministre et tous les membres de son cabinet jugeant la révolution imminente, sont allés se réfugier à la campagne.

Sola parut très choquée.

— Quoi ? Alors que le danger rôde, ils fuient ?

— Et vous n'avez pas cherché à les retenir, Majesté ? demanda le

grand-duc.

— Non. J'ai décidé de tout mener moi-même, avec l'aide du comte Paul Markaroff et du comte Gotzaris - deux fidèles sur lesquels je sais pouvoir compter.

Après le dîner, le grand-duc accompagna sa fille jusqu'à ses appartements.

— Ma chère enfant, quel retournement de situation ! J'avoue avoir peine à y croire.

— Moi aussi.

— La situation reste cependant sérieuse, même si le roi a pris toutes les mesures qui s'imposent.

Pensif, le grand-duc murmura :

— Au fond, il vaut mieux que ce soit toi qui sois ici. Imagine Zélie à ta place !

Sola ne se faisait aucune illusion :

— Elle serait complètement hystérique à l'idée de se trouver à la merci des révolutionnaires.

— On ne nous a pas caché la gravité des faits, et je préfère cela.

— Moi aussi. Autant savoir à quoi s'en tenir.

— Mais ta sœur, en apprenant qu'elle risquait d'être massacrée par la populace, n'aurait pas accepté de rester ici une seconde de plus.

— Elle aurait voulu immédiatement retourner à Keysiel. Or nous ne pouvons pas abandonner le roi à son sort. Il a vraiment besoin de nous.

— Il a besoin de *toi*.

Curieusement, ces quelques mots firent absurdement plaisir à Sola.

— Tâche de bien dormir, ma chère enfant... malgré tout.

— Je vais essayer, père.

La jeune fille réfléchissait.

— J'ai une idée... Une fois le mariage célébré, ne serait-il pas possible que Zélie vienne prendre ma place ?

Le grand-duc la regarda avec stupeur.

— Comment peux-tu dire une chose pareille, ma chère enfant ? De la part d'une personne aussi raisonnable que toi, cela me surprend beaucoup.

— Il suffirait de mettre le roi au courant, insista-t-elle. Il semble très compréhensif. Je suis sûre qu'on peut lui parler ouvertement. Si nous lui expliquions la situation...

— Que Zélie prenne ta place après le mariage ! Aurais-tu perdu la tête ? Quelle idée absurde !

— Cela me semblait être une solution qui aurait arrangé tout le monde, fit Sola d'un air piteux.

— Réfléchis une seconde ! Premièrement, ta sœur serait furieuse

de ne pas avoir eu droit personnellement à un grand mariage et à un couronnement.

— C'est vrai...

— Deuxièmement, elle serait absolument incapable de faire face à la situation.

La jeune fille demeura silencieuse. Que pouvait-elle dire? Elle n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour admettre que son père avait entièrement raison.

— Par ailleurs, reprit le grand-duc Boris, le roi est devenu, presque par miracle, un homme très différent de celui qu'il était à notre arrivée. Autant je le jugeais mal au début, autant j'admire maintenant sa force de décision et son courage. Je suis sûr, ma chère enfant, que peu à peu tu le jugeras différemment.

— C'est déjà le cas, admit la jeune fille.

— Tu vois !

Le grand-duc l'embrassa tendrement.

— Bonne nuit, ma petite Sola. Tâche de voir l'avenir avec confiance.

Lorsque la jeune fille se mit au lit, elle se sentit étrangement pacifiée. Curieusement, l'angoisse qui la taraudait depuis la veille avait disparu.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuages quand elle se réveilla le lendemain matin. Gudrum, qui venait de tirer les rideaux, lui adressa un grand sourire.

— Il va faire un temps splendide, Altesse! Il paraît que les gens sont déjà en train de se rassembler sur la place de la cathédrale ainsi que sur les avenues que doit parcourir le cortège.

— Ont-ils l'air contents ? demanda Sola avec inquiétude.

Sa question parut surprendre la femme de chambre.

— Vous pensez! Un mariage royal! Ce sera la fête pendant au moins trois jours en Arkamie.

Avec enthousiasme, Gudrum ajouta :

— Et votre robe est terminée ! Les couturières ont veillé pratiquement toute la nuit. Mais quel splendide résultat ! On dirait une vraie robe de mariée. Jamais on ne pourrait deviner que la traîne a été ajoutée après coup et qu'il a fallu la broder entièrement de fil de soie ton sur ton et de diamanté.

— Où est-elle ?

— À la lingerie. Les lingères sont en train de la repasser. Elles doivent aussi donner un coup de fer au voile.

Gudrum joignit les mains.

— Ce voile, Altesse ! Quelle merveille ! Je n'ai jamais vu une dentelle aussi fine.

Elle jeta un coup d'œil à la pendule qui trônait sur la cheminée avant d'enchaîner :

— On devrait monter votre bain dans un quart d'heure. Puis vous prendrez votre petit déjeuner ici.

— Je vais plutôt descendre rejoindre mon père en bas.

— Non, non, Altesse. Il faut que vous vous prépariez tranquillement.

Sola ne put s'empêcher de rire.

— Je vois que vous avez déjà tout organisé.

— Il le faut bien. Un aide de camp m'a apporté tout à l'heure, de la part de Sa Majesté, un écrin contenant votre diadème. Voyez ! N'est-il pas magnifique ?

Lorsqu'elle fit jouer le fermoir d'un écrin en cuir rouge, un superbe diadème tout en diamants étincela devant les yeux éblouis de la jeune fille.

— Et mon bouquet ?

— Les fleuristes sont en train de le préparer. Vous l'aurez à la dernière minute. Ce sera une composition tout en roses blanches et en camélias à peine rosés.

Une heure et demie plus tard, Sola était prête.

Saisie, elle contempla son reflet dans le grand miroir. Oui, elle était une bien jolie mariée !

« Si Zélie me voyait, elle serait furieuse, pensa-t-elle soudain. Qui aurait jamais pu deviner que, par la faute d'une malheureuse rougeole, j'allais devenir reine ? »

Curieusement, cette perspective ne lui paraissait plus aussi épouvantable.

— Les couturières ont réalisé un véritable tour de force, reconnut-elle.

— Quel travail, oui ! renchérit Gudrum. Mais cela en valait la peine.

Cette robe était l'une des préférées de Zélie. Quelques jours avant la date à laquelle elle était censée embarquer pour F Arkamie, elle l'avait commandée à prix d'or à Mme Blanc.

Sola avait peine à se reconnaître. Elle ? En mariée ? Cela paraissait invraisemblable.

« Quelques jours auparavant, j'étais bien loin de me douter du destin qui m'attendait », se dit-elle, pensive.

— Les Arkamiens vont vous applaudir à tout rompre ! s'exclama Gudrum.

Le voile en dentelle, maintenu par le diadème, encadrait son ravissant visage. Et elle tenait d'une main un somptueux bouquet dont les fleurs étaient encore scintillantes de rosée.

— Après le mariage aura lieu la cérémonie du couronnement,

déclara Gudram qui semblait être au courant de tout. On vous apportera votre couronne sur un coussin de velours. À ce moment-là, vous ôterez le diadème et Sa Majesté posera la couronne sur votre tête.

— Vous en savez plus que moi.

— Sa Majesté m'a fait appeler de bonne heure ce matin pour m'expliquer tout cela.

Le grand-duc arriva sur ces entrefaites.

— Ma fille est-elle visible, Gudrum ?

— Mais oui, Altesse.

— Entrez donc, père !

Le grand-duc apparut sur le seuil de la chambre. Il portait un uniforme de gala, tout constellé de décorations, ainsi que le casque à plumes qu'il ne mettait que pour les grandes occasions.

— Vous êtes magnifique, père ! s'exclama la jeune fille.

— Heureusement que j'ai eu la bonne idée de demander que l'on mette cette tenue dans mes bagages, grommela-t-il. À tout hasard ! Entre nous, je ne pensais pas en avoir besoin.

Il contempla sa fille avec émotion.

— Tu es une aussi jolie mariée que ta mère ! Et, crois-moi, je ne pourrais pas te faire de plus beau compliment.

— Merci, père.

Un aide de camp les rejoignit sur ces entrefaites.

— Sa Majesté rient de partir. Il est temps que vous preniez à votre tour le chemin de la cathédrale, Altesse.

— Eh bien, allons-y, dit le grand-duc Boris.

Il offrit son bras à sa fille et, lentement, tous deux descendirent l'escalier à double révolution.

La veille, alors que l'on mettait au point les derniers détails de cette cérémonie organisée en hâte, le roi avait dit au grand-duc :

— Par prudence, je pense qu'il serait plus raisonnable que vous vous rendiez du palais à la cathédrale dans une voiture fermée.

Sola, qui avait entendu cela, avait aussi protesté bien haut et fort :

— Certainement pas ! Les Arkamiens, qui vont sûrement attendre en foule le passage de leur future reine, seraient très déçus s'ils ne pouvaient pas la voir.

— La police a commencé à arrêter les espions russes et les révolutionnaires. Mais d'ici à ce que tous ceux-ci soient sous les verrous...

— Ils doivent être furieux de voir leurs projets contrecarrés, avait déclaré le grand-duc.

— Vous pensez ! Ils n'ont pas dit leur dernier mot et les risques d'attentat sont plus grands que jamais.

Mais la jeune fille était restée très ferme :

— Je tiens à traverser la ville dans une voiture découverte. Je suis sûre que personne ne m'attaquera avant mon arrivée à la cathédrale.

Le roi s'était alors tourné vers le père de Sola.

— Ce n'est pas prudent, avait-il insisté.

Mais le grand-duc s'était rangé à l'avis de sa fille :

— Votre fiancée a raison, Majesté : il ne faut pas décevoir vos sujets.

Un superbe carrosse doré, découvert, les attendait en bas du perron. Un cocher en livrée écarlate et or retenait les six chevaux blancs. Plusieurs laquais, portant la même livrée que le cocher, étaient perchés à l'arrière du véhicule.

Un petit détachement de cavalerie devait les précéder et un autre les suivre.

Sola s'assit à côté de son père. Le comte Paul Markaroff, qui venait de prendre place en face d'eux, se pencha et tendit discrètement un revolver au grand-duc. Sans mot dire, celui-ci le glissa dans sa poche.

— Et moi ? demanda la jeune fille.

Le comte Paul Markaroff eut un haut-le-corps.

— Vous, Altesse ?

— Pourquoi n'ai-je pas droit à une arme ? Je sais tirer.

La stupeur du comte ne connaissait plus de bornes. Puis il éclata de rire.

— Où cacheriez-vous votre pistolet, Altesse ? Parmi les fleurs de votre bouquet ?

— Ce serait difficile, admit-elle.

— N'ayez crainte. Les cavaliers de notre escorte sont armés. De plus, le parcours sera jalonné de soldats en uniforme, tandis que des policiers en civil se mêleront aux spectateurs afin de prévenir d'éventuels débordements.

Tous les habitants de la ville semblaient être descendus dans les rues. Si les femmes et les enfants agitaient des petits drapeaux et lançaient des fleurs, les hommes semblaient en revanche rester sur la réserve.

Plus ils se rapprochaient de la cathédrale, plus la foule devenait dense. Elle était contenue par des barrières et personne ne pouvait s'approcher du carrosse.

Une petite fille de quatre ou cinq ans réussit cependant à se glisser sous les barrages. Elle courut vers le carrosse avec trois marguerites un peu écrasées à la main.

Derrière elle, un homme se pencha et la gifla si fort qu'elle tomba face contre terre et se mit à crier.

Sans réfléchir, Sola cria :

— Arrêtez les chevaux !

Surpris, le cocher s'exécuta. La mariée prit sa traîne sous son bras,

sauta à terre et aida l'enfant à se relever. Les trois marguerites gisaient maintenant sur les pavés, en plus triste état que jamais.

Sola se tourna vers l'homme qui l'avait maltraitée.

— Comment osez-vous faire mal à une aussi petite fille ? lança-t-elle avec colère, en arkamien.

Il se contenta de ricaner.

Sola se pencha pour caresser la tête de l'enfant qui, bouche bée, pleurait en contemplant entre ses larmes cette princesse de conte de fées.

— Est-ce votre fille ? demanda la future reine à la brute.

— Ma fille ? Ben, non. Je ne la connais même pas.

— Pourquoi l'avez-vous battue ?

Il la détailla des pieds à la tête avec insolence.

— C'est vous et tous ceux qui vous ressemblent que j'aimerais rouer de coups. Je ne sais pas ce que je donnerais pour...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage : un autre homme venait de lui donner un coup de poing si violent qu'il tomba à la renverse.

Ceux qui se trouvaient autour applaudirent.

— Bravo ! cria un Arkamien.

— Bien fait ! renchérit un autre.

— Voilà comment il faut traiter ces ordures qui nous gâchent la vie ! ajouta un troisième.

Déjà, des soldats emmenaient celui qui avait menacé la princesse.

Celle-ci se pencha de nouveau vers l'enfant.

— Comment t'appelles-tu ?

— Mettie, répondit-elle en tendant la main vers le collier en diamants que portait Sola.

— C'est joli, n'est-ce pas ? demanda la jeune fille en souriant.

— Oh, oui !

Mettie s'essuya les yeux pendant que Sola regardait autour d'elle.

— Qui est la mère de Mettie ?

— C'est moi, Altesse !

Les soldats la laissèrent passer. Elle vint faire une révérence maladroite à la princesse. Mettie se remit à pleurer.

— Tu t'es fait mal ? interrogea Sola.

— Oui. Ici, répondit-elle en montrant son genou légèrement écorché.

— Pouvez-vous aller jusqu'à la cathédrale à pied ? demanda la jeune fille à la mère de l'enfant.

— Euh... oui, bien sûr.

— J'emmène Mettie en voiture et vous la retrouverez là-bas.

En souriant, elle ajouta :

— Ce sera la meilleure façon de lui faire oublier cet incident.

Des applaudissements et des acclamations retentirent lorsque Sola

regagna le carrosse en tenant Mettie par la main. Elle la souleva sans effort et la prit sur ses genoux.

La voiture s'ébranla, tandis que les applaudissements retentissaient de plus belle et que, imitant la future reine et le grand-duc, la petite fille agitait la main.

Le grand-duc Boris sourit.

— Bravo ! Tu viens de gagner la sympathie du peuple. Je suis sûr que, avant la fin de la journée, tous les Arkamiens seront au courant de l'incident.

Le comte Paul Markaroff la félicita à son tour :

— Oui, c'était très intelligent de votre part. Quel coup d'éclat ! Quel coup de maître !

— Mais non. Sur l'instant, je n'ai pensé qu'à Mettie.

— Vous n'avez pas hésité une seconde à tenir tête à ce voyou.

— J'étais furieuse. Comment avait-il pu frapper une aussi petite fille ?

— Maintenant, toutes les Arkamiens vont changer vos louanges : vous êtes bonne, vous aimez les enfants, vous ne restez pas en haut de votre tour d'ivoire...

La jeune fille rougit légèrement.

— Je vous assure que mon geste n'était pas calculé.

— Je le sais, Altesse, rétorqua le comte en souriant. Mais il va vous servir. Tout comme il servira Sa Majesté.

Lentement, au bras de son père, Sola remontait l'allée centrale de la cathédrale tandis que grondaient les grandes orgues et que résonnaient les trompettes. Six enfants vêtus comme des pages du XVII^e siècle soutenaient sa traîne. Elle apprit par la suite que ces costumes avaient été prévus pour un autre grand mariage qui devait avoir lieu une quinzaine de jours plus tard. La future mariée les avait offerts de bon cœur en assurant avoir le temps de commander d'autres costumes.

Le mariage avait été décidé en grande hâte, mais tout comme les couturières avaient trouvé le temps de fixer une traîne à la robe de Sola, les fleuristes avaient trouvé celui de décorer de lys et de roses les piliers de ce splendide monument gothique.

La jeune fille s'étonna de voir autant de monde : la nef était bondée.

« Comment a-t-on pu prévenir tous ces gens à temps ? » se demanda-t-elle.

Lorsqu'elle le rejoignit près de l'autel, le roi Ivan lui adressa un sourire crispé.

— Je commençais à m'inquiéter, chuchota-t-il. Auriez-vous eu des problèmes en cours de route ?

— Pas vraiment. Je vous expliquerai plus tard pourquoi nous avons

pris un peu de retard. Rien de grave, rassurez-vous.

Ce fut l'archevêque d'Arkamie, assisté par quatre prêtres, qui célébra la cérémonie.

Quand le roi lui glissa l'alliance d'or au doigt, Sola se demanda avec angoisse ce que serait son mariage.

Certes, elle était moins inquiète que lorsqu'on lui avait annoncé quelle devait impérativement épouser le roi. Malgré tout, des doutes subsistaient.

« Il s'agit d'un mariage sans amour, pensa-t-elle avec tristesse. Zélie s'en serait contentée. J'espérais bien davantage ! »

Lorsqu'elle s'agenouilla ensuite pour recevoir la bénédiction de l'archevêque, le roi lui prit la main. Leurs regards se rencontrèrent brièvement. Sola eut alors l'impression que cette union avait été voulue par Dieu, et elle se sentit profondément pacifiée.

La cérémonie du couronnement, qui se déroula ensuite, fut assez brève. Lorsqu'ils sortirent de la cathédrale, des acclamations assourdissantes retentirent, tandis qu'on leur jetait des fleurs et des poignées de riz.

Ils montèrent dans le carrosse découvert qui les attendait et, au petit trot des six chevaux blancs, regagnèrent le palais suivis par tout un cortège de carrosses et de voitures. La foule semblait encore plus compacte que lorsque Sola avait fait le trajet en sens inverse. Les vivats ne cessaient pas, ce qui surprit le roi.

— Je ne m'attendais pas à un tel enthousiasme, remarqua-t-il sans cesser d'agiter la main. J'aurais plutôt pensé voir des visages mornes. Et au lieu d'applaudissements, je prévoyais plutôt... des cris hostiles. Tous les révolutionnaires-seraient maintenant en prison ? Cela m'étonnerai!.

— J'en ai vu un.

Il sursauta.

— Quoi ?

En quelques mots, Sola lui conta l'incident.

— Vous avez réagi merveilleusement ! s'exclama-t-il.

— Sans prendre le temps de réfléchir une seule seconde. Je n'ai écouté que mon intuition.

— Elle vous a servie. Elle *nous* a servis, appuya-t-il.

— Si j'ai pu apporter une petite pierre à l'édifice que vous construisez, je serai heureuse.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Sola, j'ai besoin de vous pour mettre sur pied cet édifice. Acceptez-vous de m'aider dans une tâche qui, ne nous leurrons pas, sera difficile ?

— Je suis prête à vous seconder de mon mieux, assura-t-elle.

Il lui baisa de nouveau la main. Encore une fois, leurs regards se

rencontrèrent. Et Sola sentit alors les battements de son cœur s'accélérer follement.

Sola avait pu aller se reposer pendant quelques heures avant le grand dîner qui, le soir venu, devait réunir des centaines de personnes au palais.

— Comment allez-vous vous habiller, Altesse ? demanda Gudrum en ouvrant les placards.

Elle eut un petit rire.

— Altesse ! répéta-t-elle. Qu'est-ce que je dis là ? Il faut que je vous appelle Majesté, maintenant.

— Je ne vous en voudrai pas si vous vous trompez, fit Sola avec amusement.

— Cela va être difficile de changer les habitudes. Je suis à votre service depuis que vous avez douze ans, et je vous ai toujours appelée Altesse !

Sola lui sourit.

— Il y a en effet bien longtemps que nous nous connaissons.

Gudrum hocha la tête.

— Oui. La première fois que je vous ai vue, Altesse... euh, Majesté, vous étiez encore un bébé. Et vous voilà reine !

— À la place de ma sœur.

— Les circonstances - ou le destin ? - ont voulu que ce soit ainsi.

— Surtout, Gudrum, ne dites rien à personne ! Plus que jamais, il est important de garder le silence sur cette substitution.

— Altesse ! Si vous ne savez pas encore que vous pouvez compter sur moi !

— Je le sais, Gudrum, fit la nouvelle mariée avec émotion..

Elle hésita avant de demander :

— Il était prévu que nous revenions à Keysiel ensemble... Que souhaitez-vous faire maintenant ? Je serais très heureuse si vous acceptiez de rester avec moi en Arkamie. Mais je comprendrais que vous souhaitiez regagner votre pays afin d'y retrouver vos amis et votre famille. Que préférez-vous ?

Gudrum n'hésita pas une seconde :

— Rester avec vous, bien sûr, Altesse... euh, je veux dire Majesté.

Le visage de Sola s'éclaira.

— Cela me fait très plaisir, Gudrum. Merci !

Et elle alla embrasser celle qu'elle considérait plus comme une amie que comme une domestique. Pour cacher son émotion, Gudrum bougonna :

— Tout cela ne me dit pas ce que vous aimeriez porter ce soir, Majesté!

— J'aimerais remettre ma robe de mariée.

Gudrum hésita.

— La traîne n'est pas bien pratique...

— La couturière n'avait-elle pas dit que l'on pouvait la détacher ?

— Vous avez raison, Altesse !

— J'ai toujours pensé qu'il ne fallait pas changer de tenue le jour de son mariage.

— Dans certaines contrées, c'est même une superstition. On prétend que cela porte malheur. À moins que l'on ne parte en voyage de noces, bien sûr. Mais vous n'allez pas partir, Altesse ?

— Pour le moment, il n'en est pas question.

La situation était trop grave en Arkamie pour que le roi et la reine quittent le pays.

— Votre robe de mariée est, à mon avis, la plus jolie de toutes celles que vous possédez, dit Gudrum.

Une pensée fugitive frappa Sola : lorsqu'elle verrait leur père revenir seul à Keysiel et qu'elle apprendrait ce qui s'était passé en Arkamie, Zélie allait être folle de rage ! Tout d'abord, sa sœur était devenue reine à sa place. Et, ensuite, elle avait gardé toutes les élégantes toilettes quelle considérait comme étant les siennes...

Elle soupira.

« Ce n'est pas ma faute. Le destin l'a voulu ainsi, comme le prétend Gudrum. Après tout, Zélie ne peut s'en prendre qu'à elle. Si elle n'avait pas flirté avec Nicolas Ersatz, elle ne serait pas au fond de son lit maintenant. »

De nombreuses tables rondes avaient été disposées dans la salle à manger où un orchestre jouait en sourdine des valse viennoises. Mais c'était à une longue table ornée de lys et d'orchidées que le roi et la reine présidaient ce banquet, tandis que les laquais en uniforme de gala s'activaient silencieusement dans un ballet bien réglé.

Ils en étaient au dessert. Sola était en train de penser que le moment des discours ne tarderait pas quand un jeune capitaine fit brusquement irruption dans la pièce. Il se dirigea droit vers la table d'honneur et, après avoir claqué des talons, dit au roi quelques mots à voix basse.

L'expression du monarque changea immédiatement et, quand il se leva, un grand silence se fit.

— Je suis navré de devoir vous apprendre que des troubles sporadiques ont surgi ici et là en ville. Il est à craindre que la situation

n'empire d'heure en heure.

Un murmure inquiet courut d'une table à l'autre.

— Vous n'avez absolument rien à craindre au palais, assura le roi. La garde a été renforcée il y a deux jours et les effectifs viennent d'être encore augmentés.

Il se redressa et, dans son uniforme blanc, parut encore plus imposant.

— Je vais là-bas afin de tenter d'empêcher l'insurrection de s'étendre.

Quelques murmures se firent entendre dans la salle. Puis Sola se leva.

— Je vous accompagne.

— Ce n'est pas nécessaire.

— Je vous accompagne, répéta-t-elle.

— La situation peut évoluer d'un moment à l'autre. Je ne veux pas que vous soyez en danger, objecta-t-il encore.

Sola demeura ferme :

— Votre peuple est désormais le mien. Je sais qu'il est important que je sois à vos côtés dans de pareils moments.

Le roi hésita. L'espace d'un instant, elle crut qu'il allait lui ordonner de rester en sécurité au palais.

Puis il hocha la tête,

— Puisque vous le souhaitez, venez.

Sans ajouter un mot, il lui prit la main et l'entraîna dehors. Sola marqua un mouvement d'arrêt - le temps d'embrasser son père.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, lui dit-elle très bas. Je sens que j'ai raison d'agir comme je le fais.

Il ne chercha pas à la retenir.

— Que Dieu soit avec toi, ma chère enfant, dit-il simplement.

Ils arrivèrent dans le hall et le roi ordonna à un aide de camp d'aller chercher son revolver dans son bureau.

— Moi aussi, je veux une arme, dit Sola.

— Saurez-vous l'utiliser ?

— Ne vous avais-je pas dit que je ne manquais pas ma cible à trente mètres ?

— C'est vrai, murmura-t-il.

Il l'enveloppa d'un regard pensif.

— Cette conversation a eu lieu tout récemment, et, curieusement, j'ai l'impression que cela s'est passé il y a une éternité.

— Tant de choses sont arrivées entre-temps...

L'aide de camp revint avec un gros pistolet noir pour le roi et un petit revolver à la crosse en nacre pour la reine. Sans un mot, il leur tendit aussi deux boîtes de munitions.

Sola soupesa cette arme qui avait l'air d'un jouet avant d'en faire

actionner le cran de sécurité. Puis, avec adresse, elle introduisit six balles dans le barillet.

Le roi la regarda faire, un demi-sourire aux lèvres.

— Vous savez manier une arme, reconnut-il avec une pointe d'admiration.

— Ne vous l'avais-je pas dit? Je ne mens jamais.

Elle rougit violemment en disant cela. Comment pouvait-elle prétendre dire toujours la vérité alors quelle lui avait fait un énorme mensonge en prenant la place de Zélie ?

Elle tenta de se donner bonne conscience :

« Comme mon père l'a souvent souligné, jamais Zélie n'aurait su réagir convenablement dans de semblables circonstances. »

Ils étaient en haut du perron quand un cavalier arriva au grand trot. Lorsqu'il se laissa glisser en bas de la selle, Sola reconnut le comte Paul Markaroff. Celui-ci parut soulagé en voyant le souverain.

— Oh ! Vous avez été prévenu ?

— Oui. Où en sommes-nous?

— La situation ne s'arrange pas, expliqua-t-il brièvement.

— C'est-à-dire ?

— Le chef des révolutionnaires est en ville. Il harangue le peuple. D'une seconde à l'autre, tout peut basculer.

Le roi fronça les sourcils.

— Le chef des révolutionnaires ? Delack?

— C'est cela, Majesté.

— Ce forcené ne souhaite qu'une chose : faire couler le sang. Pourquoi l'armée ne l'a-t-elle pas arrêté? Cela devrait pourtant être facile.

— En théorie. Mais il a mille déguisements et possède l'art de se fondre dans la foule. Par ailleurs, si Delack est fait prisonnier, le peuple risque de se soulever.

Un valet âgé descendit l'escalier avec une cape en velours blanc bordée d'hermine qu'elle posa sur les épaules de Sola.

— Merci beaucoup, murmura-t-elle, étonnée de cette sollicitude inattendue.

Il s'inclina.

— Nous sommes tous fiers de vous, Majesté. Vous êtes très courageuse.

Elle se sentit rougir.

— Merci, répéta-t-elle avec un certain embarras.

— Vite, vite, dit le roi en l'entraînant.

En descendant les marches, il déclara :

— Je vois que vous avez déjà fait la conquête des domestiques et d'une bonne partie de mes sujets.

Le comte Paul Markaroff les rejoignit en courant.

— Puis-je venir avec vous? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit le monarque. C'était à cheval que je pensais me rendre sur le lieu des affrontements, mais puisque Sa Majesté la reine Elisabeth a tenu à venir aussi, nous irons tous en voiture.

Une calèche les attendait. Ce n'était pas un cocher en livrée qui la conduisait, mais un jeune militaire. Ils partirent, précédés par une petite troupe d'hommes à cheval. Sola nota tout de suite qu'ils n'étaient pas en uniforme de gala comme lorsqu'ils accompagnaient le cortège nuptial. Sabre au clair, baïonnette au fusil, ils semblaient prêts à livrer bataille.

Le cœur de Sola se serra. Sans avoir vraiment peur, elle comprenait que, d'une seconde à l'autre, la situation pouvait devenir tragique.

— Où voulez-vous que je vous conduise, Majesté? demanda le militaire qui faisait office de cocher.

— Où est Delack ?

— Place de l'Hôtel de Ville, Majesté.

— Dans ce cas, allons-y.

Le comte Paul Markaroff sursauta.

— Vous voulez l'affronter directement ? Croyez-vous que ce soit prudent ?

Haussant les épaules, le monarque répondit par une autre question :

— L'heure est-elle à la prudence ?

Paul Markaroff ne répondit pas.

Ce fut au grand trot qu'ils se dirigèrent vers le centre de la ville. Bien avant d'arriver sur la place de l'Hôtel de Ville, Sonia entendit une rumeur monter, s'amplifier. Mais, curieusement, elle n'avait toujours pas peur.

— Jusqu'à présent, tout est à peu près calme, dit le roi.

— Calme ? répéta le comte avec stupeur. Vous n'entendez donc pas tous ces cris ?

— Soit. Mais les révolutionnaires n'ont pas encore mis la ville à feu et à sang : on ne voit pas de lueurs d'incendie, on n'entend pas de coups de feu.

La foule avait envahi la place et des bandes d'hommes avinés arrivaient de toutes parts, Delack, entouré par ses fidèles, avait trouvé une estrade improvisée : il s'était installé en haut des marches, sous la statue équestre qui se trouvait au centre de la place. De là, il haranguait les Arkamiens.

Les femmes, qui ne l'écoutaient pas d'une oreille très attentive, furent les premières à remarquer la voiture. Aussitôt, elles se mirent à acclamer la reine.

Delack parut avoir un coup de sang en voyant le couple royal. Puis il se mit à bondir comme un fou en les désignant du doigt.

— Voici notre ennemi ! Voici le roi ! À mort ! À mort, lui et ses semblables !

Un cri gronda parmi les hommes à l'allure sinistre qui se tenaient autour de lui :

— À mort ! En revanche, la foule des Arkamiens demeurait silencieuse.

Delack sortit un revolver, se tourna vers la voiture et visa. Mais le comte Paul Markaroff fut encore plus rapide : il tira le premier. Touché en plein cœur, le révolutionnaire s'effondra. Ses fidèles se mirent à hurler tout en brandissant leurs fusils. Et, pour la première fois, Sola eut peur... Car les anarchistes semblaient vouloir se précipiter vers la voiture.

« Ils vont nous mettre en pièces », pensa-t-elle.

Elle ferma les yeux, bien décidée à garder son calme, quoi qu'il arrive. Les Arkamiens, visiblement partagés entre les révolutionnaires et leur roi, ne semblaient pas vouloir prendre parti. À ce moment-là, les troupes chargèrent. Des bataillons venaient de surgir en même temps de différents points. Les révolutionnaires voulurent se replier vers une avenue qui semblait vide. Peine perdue : un autre bataillon arrivait par là aussi.

— Nous sommes pris au piège ! hurla un homme en russe.

De partout convergeaient les militaires.

— Bien joué ! fit le roi.

Quelques coups de feu retentirent. Les militaires devinrent très rapidement maîtres du terrain, tandis que la plupart des révolutionnaires étaient faits prisonniers.

Tout s'était passé très vite. Un peu plus tard, pendant qu'on emmenait, les corps des blessés et des morts - dont le fameux Delack - le monarque sauta en bas de la voiture et monta sur les marches à son tour, se retrouvant exactement à la place qu'occupait dix minutes auparavant le meneur.

— Je ne vous ferai pas un long discours, commença-t-il d'une voix haute et claire qui résonna très loin. Je tiens seulement à vous dire que, à partir de maintenant, une nouvelle ère s'ouvre pour notre pays.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

— Je reconnais avoir commis des erreurs dans le passé. J'ai eu tort d'écouter ceux qui refusaient tout programme un peu ambitieux, toute idée nouvelle. Or il est temps de tout changer pour que l'Arkamie devienne plus prospère et prenne la place qui lui revient dans le monde !

Il y eut des applaudissements et quelques hourras.

— Nous allons construire des écoles, une université, un nouvel hôpital...

Les applaudissements se firent un peu plus nourris.

Sola était descendue à son tour de voiture. Comme hypnotisée, elle s'approcha de l'estrade improvisée. Le roi remarqua à ce moment-là sa présence et lui tendit la main pour qu'elle vienne le rejoindre.

— Voici votre nouvelle reine, la reine Elisabeth !

Cette fois, il y eut un véritable tonnerre d'applaudissements.

— J'ai besoin que vous fassiez tous bloc autour de nous. Car c'est ensemble que nous réussirons de grandes choses !

Sola agita la main. Le roi en fit autant.

— Les cafetiers vont vous offrir un verre à mes frais, reprit-il.

Plus bas, à l'intention du comte Paul Markaroff, il ajouta :

— Organisez tout cela, s'il vous plaît. Qu'ils apportent demain leur facture au palais.

— Bien, Majesté.

Ce fut sous les acclamations que, main dans la main, le couple royal regagna la voiture.

En très peu de temps, l'ambiance hostile était devenue très joyeuse.

— Avez-vous gagné la partie ? demanda Sola avec angoisse.

— Je le crois.

Le comte Paul Markaroff le leur confirma un peu, plus tard :

— Les Arkamiens ne cessent de chanter vos louanges, Majesté. Vous avez su leur parler exactement comme ils l'attendaient.

Se tournant vers Sola, il ajouta avec chaleur :

— Et ils vous adorent déjà, Majesté !

Lorsqu'ils arrivèrent au palais, tout le monde connaissait déjà la nouvelle. Sola se précipita dans les bras de son père.

— Bravo ! lui dit-il avec émotion.

— Je n'ai rien fait.

— Tu as été toi-même. Et, surtout, tu t'es montrée très courageuse. Beaucoup de femmes, à ta place, se seraient évanouies devant les révolutionnaires.

Il serra la main du roi.

— Félicitations !

— Merci.

Avec un sourire ironique, le monarque poursuivit :

— Certains se sont montrés curieusement absents ce soir : le Premier ministre et la plupart des membres de son cabinet. Je parie qu'ils sont retranchés dans leurs maisons de campagne en attendant qu'on vienne leur annoncer que la monarchie est tombée, que les révolutionnaires ont pris la ri lie... et qu'il ne leur reste plus qu'à retourner leur veste en assurant être les plus fervents républicains du monde !

Un aide de camp s'approcha.

— Majesté, le général Wojztlock souhaite vous parler.

— Parfait ! Je voulais justement le voir.

Se tournant vers le grand-duc et sa fille, il déclara :

— Excusez-moi. J'ai quelques instructions à donner à mes troupes.

— Le danger n'est pas encore passé ? s'inquiéta le grand-duc.

— Je l'espère. J'espère aussi que la nuit sera calme. Mais sait-on jamais?

— Sait-on jamais, en effet ? Vous avez raison de ne pas vouloir baisser la garde trop vite.

— Nous n'en sommes pas là ! Certes, nous avons pu arrêter de nombreux espions et autant de révolutionnaires, mais il doit rester ça et là des nids d'anarchistes.

Le roi s'inclina rapidement devant Sola. Et quelques secondes plus tard, il avait disparu.

Un peu plus tard, tout en gravissant l'escalier avec sa fille, le grand-duc déclara :

— Mieux vaut qu'il passe la nuit sur la brèche, avec les militaires, que...

Géné, il s'interrompit.

— Qu'avec Iris de Tubéreuse, Artémise de Cattleya ou la comtesse Rhiga ?

— Sola !

Elle laissa échapper un rire sans joie.

— Cessez de me traiter en enfant, père. Après tout, je suis désormais une femme mariée.

Ils entrèrent ensemble dans le boudoir de Sola. Le visage de cette dernière devint soucieux.

— Je vous plains d'avoir à annoncer à Zélie que j'ai pris sa place. Et pas seulement pour quatre jours !

Au lieu de se désoler, le grand-duc Boris parut soudain très content de lui-même.

— J'ai un beau cadeau pour ta sœur ! annonça-t-il avec satisfaction.

— Vous croyez la consoler avec un cadeau ?

— Mais si ce cadeau était un roi ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Quoi ? Vous avez trouvé un roi pour Zélie?

— Tout à l'heure, après ton départ, je me suis entretenu avec la sœur du roi de Sicile. Elle m'a confié que son frère, un séduisant quadragénaire, était veuf depuis déjà deux ans et n'avait pas d'enfants. Bien sûr, s'il veut avoir un héritier, il lui faut une femme jeune et en pleine santé...

Sola joignit les mains.

— Oh, père ! Vous pensez vraiment que le roi de Sicile épouserait Zélie ?

— Quand j'ai dit à la sœur du roi de Sicile que j'avais une autre

filles aussi jolies que toi, elle a paru très intéressée et m'a dit qu'elle allait s'arranger pour se rendre au grand-duché en compagnie de son frère dans les semaines à venir.

Gudrum arriva à ce moment-là.

— Vous êtes donc de retour, Majesté ? On me l'avait dit à l'office mais je n'osais pas y croire. Comment avez-vous eu le courage d'affronter ces bandits ? Il paraît qu'il y a eu des blessés et même des morts !

— Oui. Mais parmi nos soldats, il n'y a eu aucune perte à déplorer.

Sola ne put s'empêcher de rire.

— Le seul blessé a été une jeune recrue qui s'est entaillé un doigt avec sa baïonnette,

— Croyez-vous que le danger soit passé ?

— Je l'espère. Sa Majesté et l'armée veillent.

Gudrum eut un sourire quelque peu ironique.

— Drôle de nuit de noces, fit-elle très bas.

Sola avait l'oreille fine, mais elle feignit de ne pas avoir entendu.

— Le roi a été extraordinaire ! s'exclama-t-elle.

— C'est un homme extraordinaire, assura Gudrum. Tout le monde le dit. L'ennui, c'est qu'il ne s'est pas imposé au départ et s'est laissé complètement dépasser par ces vieux ministres qui ne songeaient qu'à garder leur maroquin.

— Une fois qu'il a pris la décision de s'affirmer, les choses ont bien vite changé, dit le grand-duc. En moins de vingt-quatre heures, il est devenu un très grand souverain.

Gudrum se tourna vers la jeune mariée.

— Quant à vous, Altesse... euh, Majesté, vous êtes déjà une très grande reine.

— N'exagérons rien ! murmura Sola en rougissant. Attendez que je fasse mes preuves.

— Vous les avez déjà faites. En ville, les gens n'ont que du bien à dire à votre sujet. Il en va de même au palais. Les domestiques n'osent encore croire à leur chance. « Quel miracle ! répètent-ils à l'envi. Sa Majesté la reine Elisabeth est belle, elle est bonne, elle est courageuse... et nous l'aimons déjà. »

La rougeur de Sola s'accrut.

— Trêve de compliments, Gudrum !

— Vous savez bien que j'ai toujours eu mon franc-parler, Majesté. Maintenant que je suis devenue la femme de chambre d'une reine, faut-il que j'essaie de changer ?

— Sûrement pas, Gudrum ! s'exclama Sola. Je vous en prie, restez comme vous êtes !

— Et n'oubliez pas que je compte sur vous pour veiller sur ma fille, fit le grand-duc.

Gudrum lui fit une révérence.

— Vous savez que vous pouvez me faire confiance pour cela, Altesse.

Un peu plus tard, vêtue d'une chemise de nuit vaporeuse sur laquelle elle avait passé un déshabillé assorti, Sola regardait le clair de lune.

Il était près de trois heures du matin mais elle ne parvenait pas à dormir. La journée et la soirée avaient été plus que fertiles en événements !

Comme elle l'avait dit à son père, elle était désormais mariée. Et elle était reine ! Jamais elle n'aurait pu deviner, le jour où elle avait accepté de remplacer sa jumelle pour une courte visite officielle en Arkamie, que son existence allait se trouver complètement bouleversée.

Un profond soupir gonfla sa poitrine. Elle n'avait nullement souhaité le destin qui était désormais le sien, bien au contraire ! Mais elle avait le sens du devoir et était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour remplir correctement son rôle.

Était-ce uniquement par sens du devoir ? Non.

Elle se sentit rougir tandis qu'elle admettait enfin la réalité. Pourquoi se le cacherait-elle davantage ? Elle était tombée follement, désespérément amoureuse de celui qui était désormais son mari.

Sola leva les yeux vers le ciel étoilé, tandis qu'une immense tristesse l'envahissait. Car elle savait bien que son amour ne serait jamais payé de retour.

Le roi avait préféré aller retrouver les hommes de la garnison plutôt que de rester auprès d'elle. Et s'il revenait pendant la nuit au palais, il était à prévoir qu'il regagnerait directement ses propres appartements.

Les larmes lui vinrent aux yeux. C'était sa nuit de noces... et elle était seule.

« Je l'aime. Je l'aime de toutes mes forces et de tout mon cœur. Hélas, lui ne m'aimera jamais ! »

Juste au moment où elle se disait cela avec désespoir, la porte s'ouvrit...

Le roi fit son entrée dans la pièce. Il s'était changé et portait maintenant une longue robe de chambre en velours vert foncé, fermée par des brandebourgs noirs.

— Que se passe-t-il en ville ? demanda Sola avec inquiétude. Le calme est-il revenu ?

— Maintenant, oui.

Le roi la rejoignit près de la fenêtre.

— On a découvert des explosifs un peu partout.

— Oh!

— Les révolutionnaires avaient l'intention de faire sauter le palais ainsi que tous les bâtiments officiels. Ils visaient également la cathédrale, ce magnifique chef-d'œuvre gothique.

Sola laissa échapper un cri d'horreur.

— Ils sont fous !

— Oui, ils sont fous.

Avec un rire amer, il ajouta :

— Ou, plutôt, ils étaient fous... Car la plupart sont morts. Quand ils ont compris que les soldats avaient découvert les bombes qu'ils avaient cachées un peu partout, ils les ont attaqués par derrière. Les soldats se sont défendus et il y a eu de nombreuses pertes du côté des anarchistes.

— Et de notre côté ?

— Nous avons à déplorer plusieurs blessés. Mais, grâce au ciel, aucun n'a été gravement atteint.

— Dieu soit loué!

Le visage du roi devint très dur.

— J'ai l'intention de réorganiser complètement l'armée et les services secrets. Il faut bien admettre que si cela avait été fait plus tôt, jamais les espions russes n'auraient pu pénétrer aussi aisément dans notre pays.

— Et je suppose que les révolutionnaires n'auraient pas pu avoir l'influence qu'ils ont eue sur le peuple.

— Vous pensez bien que non ! Les tentatives de déstabilisation auraient été étouffées très vite et le problème n'aurait pas atteint une telle ampleur.

Sola le regarda avec inquiétude.

— Que pensez-vous de la situation ? L'estimez-vous désormais sous contrôle ?

— Je le crois, mais l'armée reste cependant en alerte.

Il lui prit les mains.

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à penser à nous.

Leurs yeux se rencontrèrent et le cœur de Sola se mit à battre la chamade.

Puis elle se souvint que, si elle se trouvait ici, c'était un peu en fraude. Comment pourrait-elle vivre le reste de son existence dans le mensonge ?

Le roi l'avait sentie se raidir.

— Que vous arrive-t-il ?

— Je... j'ai quelque chose à vous dire, murmura-t-elle.

— Je vous écoute.

Elle prit une profonde inspiration avant d'ajouter :

— Quelque chose d'important. Vous risquez, après cela, d'être très en colère contre moi...

Il sourit.

— Moi ? Être en colère contre vous ? Cela me paraît hautement improbable.

— Vous ne savez pas encore ce que j'ai à vous apprendre ! soupira-t-elle.

Doucement, le roi caressa les boucles blondes de Sola, qui tombaient librement sur ses épaules.

— N'hésitez pas à me parler franchement, dit-il.

— Vous allez penser que... que mon père et moi avons mal agi. Mais sur l'instant, nous n'avons pas vu d'autre solution.

— De quoi s'agit-il ?

— Lorsque le Premier ministre d'Arkamie et mon père ont pris contact, il a été décidé que... que vous épouseriez ma sœur jumelle Zélie.

Le monarque demeura silencieux. Au prix d'un visible effort, Sola poursuivit :

— Zélie n'a pas voulu que vous sachiez que... qu'elle avait une jumelle.

— Pourquoi ?

— Elle voulait briller à la Cour d'Arkamie sans que je lui fasse ombrage. Car nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai toujours trouvé très bien d'avoir une jumelle. En revanche, cela pesait à Zélie...

— Je savais que le grand-duc de Keysiel avait deux filles. Des jumelles aussi jolies l'une que l'autre.

Sola le regarda avec stupeur.

— Comment est-il possible que vous soyez au courant ? Nul ne vous a parlé de cela !

Le roi se mit à rire.

— Beaucoup de gens connaissent l'existence des ravissantes filles du grand-duc de Keysiel. J'ai entendu parler de Zélie, le démon, et de Sola, l'ange.

Cette dernière était tellement sidérée qu'elle ne trouva rien à dire.

— J'ai également appris que Zélie n'était pas très sage, reprit le roi. Elle flirte beaucoup, et on raconte même quelle a eu une aventure avec un homme marié, l'un des aides de camp de votre père.

Sola se prit la tête entre les mains. Quel cauchemar ! On parlait donc de sa sœur et d'elle hors du château ? Hors du grand-duché ? L'inconduite de sa sœur était le sujet des commérages dans certaines Cours européennes ?

« Quelle horreur ! Quelle humiliation ! »

— Lorsque vous êtes arrivée, reprit le roi, je vous ai forcément prise pour votre sœur et... et je n'ai pas été des plus aimables, je l'avoue.

— Vous avez même été très désagréable, murmura Sola.

— Mettez-vous à ma place ! Ce mariage avait été organisé par mon Premier ministre, et contre ma volonté. Pourquoi étais-je obligé d'épouser une fille peu sérieuse qui, dès que j'aurais le dos tourné, s'empresserait de flirter avec les uns et les autres ? Je n'avais aucune envie que ma femme ait des aventures avec tous ceux qui auraient l'heur de lui plaire !

Sola ne put s'empêcher de défendre sa sœur :

— Zélie n'est pas vraiment comme cela... Elle s'ennuyait au grand-duché, alors elle flirtait, sans penser à mal...

Visiblement, le souverain ne crut pas un mot de ses protestations.

— Pourquoi avez-vous pris sa place ?

— Elle a attrapé la rougeole la veille du départ.

— Et qui a eu l'idée de la substitution ?

— Mon père. Il était très ennuyé à la perspective d'annuler cette visite officielle. Ou de se rendre en Arkamie sans sa fille.

— Sans les troubles qui ont subitement éclaté en ville, les fiançailles auraient été annoncées. Et une fois remise, c'est votre sœur, bien sûr, qui serait allée en Arkamie ?

— Euh... oui. Les circonstances ont voulu que le mariage se trouve précipité.

Le roi hocha la tête.

— J'avais deviné que vous étiez Sola et pas Zélie. C'est pourquoi, quand le Premier ministre a insisté pour que la cérémonie ait lieu immédiatement, j'ai accepté sans l'ombre d'une hésitation.

— Alors que vous saviez que je n'étais pas celle qui vous était

destinée ?

— Oui.

— Et vous avez malgré tout...

— C'était vous que je voulais épouser, Sola. Vous et pas une autre. Elle ne comprenait plus.

— Je pensais que vous préféreriez les femmes plus... euh...

Maintenant qu'ils en étaient aux aveux, pourquoi hésiterait-elle à dire le fond de sa pensée ?

— Les femmes du genre d'Iris de Tubéreuse, d'Artémise de Cattleya... ou encore de la comtesse Rhiga, termina-t-elle d'un trait.

Le souverain haussa les sourcils.

— Je vois que vous avez appris beaucoup de choses en peu de temps, Sola.

Il la contempla d'un air pensif.

— Il faut que vous sachiez qu'un homme, quand il est encore célibataire, peut s'amuser avec certaines femmes faciles. Mais quand il s'agit de se marier, il tient à ce que celle qui portera son nom et ses enfants soit d'un tout autre genre.

Un sourire lui vint aux lèvres.

— La femme avec laquelle je veux passer le reste de ma vie est un ange...

Elle fronça les sourcils.

— Mais si tout s'était passé comme prévu au départ, c'est Zélie que vous auriez dû épouser.

— Après vous avoir rencontrée, vous ? Il n'en aurait pas été question. J'aurais refusé catégoriquement cette substitution. Je ne voulais pas de Zélie alors que c'était Sola qui me plaisait.

— Je vous ai dit que nous nous ressemblions comme deux gouttes d'eau !

— Physiquement, peut-être. Grâce au ciel, je sais voir au-delà des apparences. Je me suis très vite rendu compte que, lorsqu'on vous faisait un petit compliment, vous rougissiez. Je ne pense pas que Zélie aurait eu la même réaction.

C'était la vérité !

— Oui, j'ai rapidement compris que je me trouvais devant l'ange et non le démon. Par ailleurs, je sais que votre sœur ne s'intéresse pas à grand-chose, en dehors de ses toilettes. En revanche, vous êtes très cultivée.

— Comment est-il possible que vous ayez appris tant de choses au sujet de Zélie et de moi ?

— Les têtes couronnées ont toujours fasciné les curieux. Ils bavardent... et il suffit de les écouter.

Il attira Sola contre lui.

— On m'a également raconté que si votre sœur tenait absolument à

épouser un roi, vous aviez juré de vous marier avec l'homme que vous aimeriez. Qu'il soit prince, palefrenier ou balayeur...

— On a même répété cela ? demanda-t-elle avec stupeur.

— C'était charmant...

Leurs visages étaient maintenant très proches. De nouveau, Sola sentit les battements de son cœur s'accélérer.

— J'ai deviné que vous ne vouliez pas m'épouser, reprit le roi.

— Co... comment avez-vous pu le deviner?

— Il m'a suffi de regarder vos yeux. Ils sont très expressifs.

Elle devint cramoisie.

— Pourquoi avez-vous accepté ? interrogea-t-il.

— Comment aurais-je pu laisser les révolutionnaires mettre l'Arkamie à feu et à sang ?

— C'est donc pour le salut de l'Arkamie que vous êtes devenue ma femme ?

Elle baissa la tête, tandis que sa rougeur s'accroissait encore.

Comment pouvait-elle lui avouer que, maintenant, elle l'aimait de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces ?

Le roi resserra son étreinte.

— Vous m'avez parlé franchement. À mon tour maintenant.

Qu'allait-il lui apprendre ? Inquiète, elle attendit la suite :

— Je dois vous dire que si j'étais furieux à l'idée de devoir me marier pour sauver mon pays, j'ai très vite changé d'avis.

Il mit un doigt sous le menton de Sola, l'obligeant à relever la tête.

— Car je suis très vite tombé amoureux de vous, Sola.

Elle le fixa avec une indicible stupeur.

— De... de moi ?

— De vous... mon ange.

Il lui caressa tendrement la joue avant de poursuivre :

— Mais je ne veux pas précipiter les choses. Je saurai me montrer patient. Avec un peu de chance, peut-être un jour pourrez-vous m'aimer... un peu ?

Sola n'hésita pas. Les yeux clos, elle se lova contre sa solide poitrine, tandis qu'elle avouait :

— Moi aussi, je vous aime !

Dans un élan venu du plus profond d'elle-même, elle répéta avec éblouissement :

— Je vous aime. Oh, comme je vous aime !

— C'est trop de bonheur, murmura-t-il en resserrant encore son étreinte.

— Trop de bonheur... fit-elle en écho.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un premier baiser. Un baiser tout d'abord très tendre qui, peu à peu, se fit de plus en plus passionné.

Puis le roi souleva Sola sans effort et, avec une tendresse infinie, alla la déposer jusqu'au grand lit à baldaquin.

— Je vous aime, répéta-t-il.

En guise de réponse, elle se contenta de lui adresser un sourire émerveillé, Puis elle lui tendit les bras...

Fin